

RÉPONSES

n°360 - juin 2023

PHOTO

Face à la désinformation, comment **détecter l'IA**

Pourquoi fait-on toujours de **L'ARGENTIQUE** en 2023 ?

MISES À JOUR

Le bon réflexe pour **optimiser** votre matériel

EN COULISSES

Le quotidien d'un **photographe de l'Equipe**



JEANLOUP SIEFF
Auto-portrait pour ses vingt ans. Vevey, 1953.



CANON EOS R8
un hybride 24x36 en quête d'un compromis

L 12605 - 360 - F: 7,50 € - RD



D : 8,70€ - BEL : 7,90€ - ESP : 8€ - GR : 8€
DOM S : 8€ - ITA : 8€ - LUX : 7,90€ - PORT CONT : 8€
CAN : 11,95\$CAN - MAR : 86DH - TOM S : 970CFP
TOM A : 1720CFP - CH : 10FS - TUN : 22DTU.

REWORLD MEDIA

FUJIFILM

X SERIES



X-H2S

LA PHOTO EN ACTION

- Capteur X-Trans™ CMOS 5 HS rétroéclairé & empilé de 26,1 Mpx & X-Processor 5
- Viseur 5,76 mégapixels, 120 ips, grossissement 0,8x
- Stabilisateur 5 axes 7 IL (équivalent à 7 diaphragmes)
- Vidéo 6K30p 4:2:2 10 Bit ProRes Interne sans recadrage
- Rafale 40 ips sans blackout, plein cadre/illimitée à 30 ips en JPEG, 20 ips en RAW

Découvrez **CONTRAST**, un projet photo & vidéo réalisé au X-H2S, porté par Mélody Donchet, 6 fois championne du monde de football freestyle. Photo Tristan Shu X-Photographer, Fujifilm X-H2S objectif XF8-16mm F2.8 R LM WR. Vidéo inédite à retrouver sur la chaîne Youtube Fujifilm France <https://www.youtube.com/user/FujifilmFrance>



www.fujifilm-x.com



ÉDITEUR

REWORLD MEDIA MAGAZINES (SAS)
40, rue Aristide-Briand, 92220 Bagneux
Directeur de la publication : Gautier Normand
Actionnaire : Reworld Media France
(RCS Nanterre 477 494 371)
Téléphone accueil : 01 41 33 50 00
www.reponsesphoto.fr

RÉDACTION

Rédacteur en chef : Thibaut Godet
Chef de rubrique : Julien Bolle
Assistante de rédaction : Françoise Bensaïd
Premier maquettiste : Jean-Claude Massardo
Secrétariat de rédaction : Vediteam
Ont collaboré à ce numéro : Philippe Bachelier, Pascale Brites, Dominique-Georges Bègue, Christine Brèchemier, Carine Dolek, Gawain McLeod, Patrick Lévêque, Ericka Weidmann et tous les photographes dont nous reproduisons les images.

Pour joindre la rédaction : 01 41 86 17 12
(initiale)prénomnom@reworldmedia.com

DIRECTION ÉDITION

Éditeur : Germain Périnet
Éditrice adjointe : Charlotte Mignerey

PUBLICITÉ

Directrice exécutive régie :
Élodie Bretaudeau Fontelles (01 46 48 52 23)
Directrice commerciale :
Nathalie Felix-Preline (01 41 33 51 29)
Directrice de clientèle :
Olivia Moreno (01 41 33 51 06)
Assistante : Christine Aubry (01 41 33 51 99)

MARKETING

Giliane Douls

ABONNEMENTS ET DIFFUSION

Directrice marketing direct : Catherine Grimaud
Cheffe de groupe mkt client : Davina Champaigne
Directeur des ventes : Christophe Chantrel
Responsable diffusion marché : Siham Daassa
Responsable diffusion : Sylvie Vendruscolo

SERVICE ABONNEMENT RÉPONSES PHOTO
59898 Lille Cedex 9
01 46 48 47 63

Du lundi au samedi de 8 h à 20 h (prix d'un appel local)
Pour toute réclamation ou modification
concernant votre abonnement, formulaire sur
www.serviceabomag.fr
Retrouvez toutes nos offres sur
www.kiosquemag.com
Abonnement annuel : 10 numéros, 69,50 €

FABRICATION

Direction opérations industrielles : Bruno Matillat
Chef de fabrication : Ludovic Charlet (Compos Juliet)
Photogravure/préresse :
Sylvain Boularand

Imprimeur : Imaye, ZI des Touches,
bd Henri-Becquerel, 53022 Laval Cedex 9

Dépôt légal à parution
Prix de vente : 7,50 €
Date de parution : 11 mai 2023
N° ISSN : 1167-864X
Commission paritaire : 1125 K 85746

Affichage environnemental

Origine du papier	Allemagne
Taux de fibres recyclées	0 %
Certification	PEFC
Impact sur l'eau	Plot 0,016 kg/tonne



Ma génération

Bien souvent, lorsque l'on discute du renouveau de l'argentique, se crée naturellement une opposition. Il y a d'abord d'un côté une génération qui a pratiqué l'argentique, qui parfois s'en est détournée ou qui continue d'utiliser le film de la même manière qu'elle l'a appris. Selon elle, l'argentique est synonyme de développement, d'agrandisseur, et la finalité d'une image se trouve dans le tirage (baryté noir et blanc de préférence!). De l'autre, il y a la nouvelle génération, celle née dans le numérique et qui depuis quelques années s'en retourne vers la pellicule pour tenter de photographier différemment. Tous ces jeunes ne s'essaient pas au tirage mais valorisent leurs images couleur ou noir et blanc en les scannant et en les partageant sur les réseaux sociaux pour beaucoup. Doit-on vraiment opposer ces générations? Y a-t-il une seule façon de faire de l'argentique? Personnellement, je ne le crois pas. Car peu importe la manière, chaque photographe participe à la pérennité d'une pratique qui aurait très bien pu disparaître il y a déjà quelques années.

Comme le montre Philippe Bachelier dans ce numéro, le secteur ne se porte finalement pas si mal. Les pellicules continuent d'être couchées, à tel point que les fabricants se demandent comment augmenter la voilure. Les labos ne cessent d'évoluer, s'agrandissent pour certains, s'implantent pour d'autres. Certes, les prix flambent, certes, il y a des pénuries et des défis restent bien sûr à relever pour pérenniser la pratique argentique. Quoi qu'il en soit, on ressent depuis quelques années une véritable dynamique dans ce secteur. Une mode, diront certains... Et alors? Nous vivons une époque où les possibilités en photographie n'ont jamais été aussi larges, où une grande partie des procédés anciens demeurent accessibles, et où les frontières continuent d'être dessinées et débattues comme avec l'IA. La photographie vit. Génération après génération, les techniques se voient réappropriées, elles évoluent plutôt que de rester sanctuarisées. N'est-ce pas une bonne nouvelle?

À l'heure d'écrire cet édit, nous sommes dans les derniers jours de la campagne de financement participatif pour la réalisation d'un hors-série autour des enjeux environnementaux. Si l'objectif final n'aura sans doute pas été atteint, nous vous assurons ici que nous lançons bien la production de ce numéro. Il devrait arriver dès cet été chez votre marchand de journaux. Nous tenons à remercier sur le papier les quelque 700 contributeurs qui nous ont soutenus dans ce projet, et sans qui la création d'un tel numéro n'aurait pas été possible.

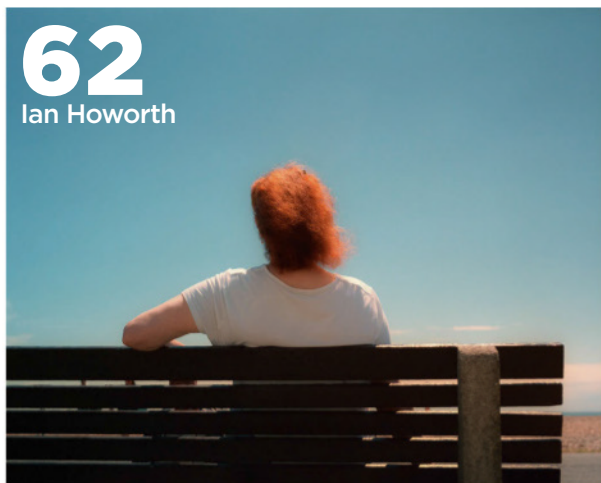
Thibaut Godet





© ESTAÏE JEANLOUP SIEFF

EN COUVERTURE
Pour célébrer l'appétit de la jeune génération pour l'argentique, qui de mieux que l'immense Jeanloup Sieff, dans ce réjouissant autoportrait réalisé à Vevey en 1954 pour ses 20 ans ?



62
Ian Howorth



46

Dans le quotidien d'un photographe de *L'Équipe*

102
Canon EOS R8



- **ÉVÈNEMENT** 50 ans de *Libé* 6
- Sony World Photography Awards 10
- **L'ESSENTIEL IMAGES** 14
- **L'ESSENTIEL MATÉRIELS** 18

● **GRAND FORMAT** 22

POURQUOI FAIT-ON ENCORE DE L'ARGENTIQUE EN 2023 ?

- Qu'est-ce qui vous motive à faire de l'argentique ? 24
- Après les crises, un secteur fragile, divers et dynamique 26
- Les labos toujours à flot 36
- Quel avenir pour la réparation ? 38
- Les films couleur sur le marché 40
- Shopping argentique 44

● REPORTAGE

Dans le quotidien d'un photographe de *L'Équipe* 46

● **PORTFOLIO** Pentti Sammallahti 54
Ian Howorth 62

● **DÉCOUVERTE** Mathieu Van Assche 68

● **CONCOURS PERMANENT** 74

● **LES ANALYSES CRITIQUES** 79

● **LECTURE DE PORTFOLIO** Cunione 84

Jean-Paul Bounine 86

Chloé Destuynder 88

● **TECHNOLOGIE** Quelles solutions pour repérer les images générées par IA 90
Mises à jour matériel 96

● **TESTS** Canon EOS R8 102

Nikkor Z 85 mm f/1,2 S 108

M.Zuiko ED 90 mm f/3,5 Macro IS Pro 110

Accessoires 112

● **PALMARÈS** Prix TIPA 2023 116

● **RENDEZ-VOUS** 118

● **EXPOSITIONS** 120

● **FESTIVALS** 124

● **LIVRES** 126

● **INTERVIEW FLASH** Patricia Morvan 130

Votre bulletin d'abonnement se trouve p. 13. Pour commander d'anciens numéros, rendez-vous sur www.kiosquemag.com, site sur lequel vous pouvez aussi vous abonner.

À L'AFFICHE DE CE NUMÉRO

IAN HOWORTH

Né au Pérou, ce Britannique pose sur son pays d'adoption un regard décalé, emprunt de nostalgie. Nous publions un portfolio autour de son très réussi dernier livre.



MATHIEU VAN ASSCHE

Cet iconoclaste touche-à-tout s'empare de la photo noir et blanc pour dépeindre comme nul autre sa ville, Bruxelles. C'est notre découverte du mois.





22

Pourquoi
fait-on encore
de l'argentique
en 2023 ?



54

Pentti
Sammallahti

ALEXIS RÉAU

Dernière recrue du staff du célèbre quotidien *L'Équipe*, Alexis Réau nous emmène dans les coulisses d'une rencontre de hockey sur glace. On y découvre un métier très physique !



STÉPHANIE

RETIÈRE-SECRET
La directrice du Festival Photo La Gacilly revient pour nous sur cette belle aventure humaine, sociale et artistique à l'occasion des 20 ans de la manifestation bretonne. (p.118)



Portfolios, concours Comment participer

Depuis sa création, *Réponses Photo* publie les photographies de ses lecteurs. Pour certains, ce fut même le premier pas vers la reconnaissance ! Pour voir un jour vos œuvres imprimées dans nos pages, participez à nos concours ou envoyez-nous un dossier libre. Voici les modalités.

■ Envoyer un dossier WeTransfer, Dropbox, etc. :
concours@reponsesphoto.fr

■ Participer sur Instagram avec le tag :
#concoursreponsesphoto

■ Participer par courrier postal :
Réponses Photo/Reworld Media
40, avenue Aristide-Briand – 92220 Bagneux

Vos photos à l'honneur

Vous pouvez en permanence nous envoyer vos photos préférées (par e-mail ou via Instagram), quel que soit le sujet traité. Chaque mois, la rédaction choisit parmi les images reçues cinq photos lauréates, en couleurs ou en noir et blanc. Les photos qui n'ont pas été retenues pour la sélection du mois peuvent être sélectionnées dans d'autres rubriques, telles que "D'accord, pas d'accord".

Les concours thématiques

Nous vous proposons régulièrement des compétitions ponctuelles, récompensées par des prix spécifiques : matériel, stages, expositions, livres... Ces concours se déroulent sur une période dont la durée est variable, et avec une date limite d'envoi impérative... qu'il est prudent d'anticiper ! Les modalités de participation sont propres à chaque concours. Les photos envoyées pour un concours thématique et qui n'ont pas gagné l'un des prix proposés peuvent se retrouver publiées, avec l'accord de leur auteur, dans d'autres parties du magazine, par exemple à la rubrique "Lecture de portfolio".

Proposer un portfolio

La section "Découverte" de notre magazine est ouverte à tous. Seul le talent compte, ou plus exactement la qualité du regard et la maturité de la démarche du photographe ! Chaque mois, la rédaction choisit parmi les dossiers envoyés ceux qui sont susceptibles d'être publiés sous la forme d'un portfolio rémunéré. Pour avoir une chance d'être publié, faites-nous parvenir une série d'images homogènes sur un thème précis (10 photos au minimum, 20 au maximum), ainsi qu'un texte expliquant la thématique abordée. Un CV de l'auteur est également apprécié. Si votre dossier n'est pas retenu pour publication d'un portfolio, il peut être sélectionné dans la rubrique "Lecture de portfolio".

50 ans de Libé

L'œil et la plume

À l'occasion du cinquantenaire du journal de gauche, Lionel Charrier et Charlotte Rotman se sont replongés dans les archives du quotidien. Leur but ? Retracer l'histoire contemporaine au travers de la manière dont l'a traitée photographiquement le journal dans un copieux ouvrage paru aux éditions du Seuil. Cela en s'appuyant avant toute chose sur le regard de ses photographes. **Thibaut Godet**

Il y a quelque temps, dans un entrepôt à une poignée de kilomètres de Paris, un duo est parti à la recherche d'une histoire. Ou plutôt des histoires. Celles racontées par le journal *Libération* depuis sa création en 1973. D'une vingtaine de palettes de documents mais aussi d'archives numériques, Charlotte Rotman, journaliste qui a travaillé durant quinze ans pour le canard, et Lionel Charrier, l'actuel chef du service photo, ont sorti d'outre-tombe nombre de documents, articles, tirages qui ont servi au quotidien. Le but de cette fouille ? Célébrer le cinquantième anniversaire du journal aux Rencontres d'Arles dans le cadre d'une grande exposition, mais aussi la réalisation d'un livre paru il y a quelques semaines aux éditions du Seuil : *50 Ans dans l'œil de Libé*. Le titre est sans équivoque : il s'agit de traverser l'histoire de ces cinquante dernières années au travers des photographies publiées dans le journal. *"L'enjeu était de mettre noir sur blanc l'ADN photo de Libé, de le rendre visible"*, explique Lionel Charrier. Le tout contextualisé par l'approche historique que vient apporter Charlotte Rotman. *"Ma partie dans ce projet était de retracer pour chaque décennie la trame des événements importants en*

France et dans le monde qui ont marqué une époque, l'ont rythmée ou l'ont parfois blessée. L'idée était aussi de montrer comment ces périodes ont été croquées par le journal et ses journalistes", illustre-t-elle.

Pour leurs recherches, les deux journalistes se sont d'abord basés sur les couvertures du quotidien. En tout, plus de 13000. Ils se sont ensuite attelés à dépoussiérer de nombreux tirages de presse et se sont consacrés à la lecture de milliers d'articles. L'ambition : faire ressentir "la patte" *Libé*. De la contestation du Larzac à la chute du mur de Berlin, en passant par les attentats des tours du World Trade Center ou les manifestations à Paris du mouvement des gilets jaunes... Les images retenues nous font retracer décennie après décennie les grands événements qui ont émaillé notre actualité. Chacune des photographies choisies a une histoire. Elles sont ainsi quasi toutes légendées par leurs propres créateurs ou par un chef photo.

Au moment de son lancement, en 1973, il n'était pas donné qu'un quotidien français intègre une telle ligne photographique. C'est Serge July, militant de Mai 1968, grande figure du journalisme et cofondateur puis directeur de la publication pendant près de trente ans de *Libération*, qui l'a mise en œuvre. *"C'est un amoureux de l'image, plutôt tourné vers le cinéma, bien qu'il soit lui-même photographe"*, relatent de concert Charlotte Rotman et Lionel Charrier. Dans le livre, on retrouve d'ailleurs deux images réalisées par Serge July en 1975 lors de la révolution des Œillets au Portugal. *"À l'époque, Serge July veut un journal illustré, et confie la photographie à Fotolib"*, ajoute Lionel Charrier. Il s'agit d'une agence qui distribue déjà quelques signatures photographiques comme Michel Puech ou Christian Weiss, bien avant les VU, Tendance floue et Myop dont la filiation se rattache au journal.

La photo n'est alors qu'embryonnaire, et il suffit de voir les unes de l'époque pour s'en convaincre. En cinquante ans, cette ligne s'est forgée et a évolué, tout comme le journal et sa ligne éditoriale. *"De 0 à 50 ans, on n'est pas la même personne, un journal, c'est pareil"*, commente Charlotte Rotman quand on lui demande d'ailleurs de définir *Libé*. *"Au départ, Libé, c'était un fanzine d'extrême gauche qui aurait pu disparaître au bout de trois numéros. Il s'agissait d'une utopie,*

LAURENT TROUDE.

Nicolas Sarkozy, en campagne présidentielle, visite une manade lors de son séjour en Camargue, Saintes-Maries-de-la-Mer, le 20 avril 2007.



AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DES AMANTS DROIT



d'un journal qu'on réinvente chaque jour mais sans savoir s'il aura un avenir", développe-t-elle. Crise après crise, scoop après scoop, le journal s'est construit. Il fidélise actuellement chaque jour 97 000 personnes selon les chiffres de l'ACPM.

Après Serge July, le deuxième homme qui impulse la ligne photo de *Libé* est Christian Caujolle. "C'est à lui que l'on doit l'acte fondateur d'une véritable politique photo à *Libération*", explique Lionel Charrier. Dans les années 1980, ce chef de la photo au journal "apporte la vision de photographes auteurs dans la presse quotidienne", ce qui marque durablement la culture *Libé*. Cela, on s'en aperçoit déjà avec les changements

de formats. À la mort de Jean-Paul Sartre en 1980, le journal adopte ce que l'on appelle une "une affiche", c'est-à-dire avec une photo pleine page comme peuvent le faire habituellement les magazines. Sur cette couverture, on voit une photo de l'écrivain mar-

chant de dos, signée d'Antanas Sutkus. Un au revoir au compagnon de route du journal que sait admirablement faire *Libération* aujourd'hui lorsqu'il traite d'une nécrologie. L'attachement du journal à sa une illustre parfaitement la place centrale qu'occupe la photo au sein du journal. "On choisit d'abord la photo avant de définir le titre. Ça n'a l'air de rien, mais c'est fondamental", abonde Lionel Charrier.

En faisant appel à des photographes auteurs plutôt qu'à des photographes de presse traditionnels, Christian Caujolle entend surtout montrer que la photo est à part entière, et ne sert pas à illustrer un article. En 1981, alors même que le jour-

nal est en train d'être restructuré, on envoie des photographes immortaliser l'accession à la présidence de François Mitterrand. Pour cette commande, on y trouve des photographes de renom, dont un certain Henri Cartier-Bresson, ou encore Martine Franck. ►

GUILLAUME HERBAUT, AGENCE VU'.

Manifestation anti-Le Pen place de la Nation, à Paris, le 29 avril 2002.

De la photographie d'auteur dans la presse quotidienne



© BOBY

BOBY. Acte III du mouvement des gilets jaunes, avenue de Friedland, Paris, le 1^{er} décembre 2018.

“À Libération encore aujourd’hui, on se bat contre cette notion d’illustrer des articles. On est là pour raconter des choses en image, nous sommes complémentaires du texte. Ce qui est important, c’est de donner la liberté d’expression à un photographe, et qu’il le fasse avec sa sensibilité”, argumente Lionel Charrier.

Il s’ensuit des générations d’auteurs photographes qui passent par le journal. En feuilletant les pages du livre, on redécouvre William Klein, Claudine Doury, Sebastião Salgado, Jeanloup Sieff entre autres... *“À l’époque de Caujolle particulièrement, le journal a agi comme un véritable tremplin pour des photographes. Il y a eu des paris de fait qui en ont propulsé certains”,* relate Charlotte Rotman.

Les photographes sont du reste souvent employés à contre-courant. C’est-à-dire, là où on ne les attend pas. Françoise Huguier, alors reporter, est ainsi envoyée sur de la mode quand d’autres s’essayaient au portrait. *“On ne travaillait pas à Libé pour l’argent. On travaillait à Libé pour cette liberté d’expression, cette sensation de pouvoir créer quelque chose et d’apporter un regard différent”,* témoigne Lionel Charrier en se souvenant de ses années de reportage.

Ce regard photo s’exprime aussi peu à peu sous de nouvelles formes. Le “portrait de der” fait son

apparition en 1994 avec chaque jour une production photo commandée à l’un des portraitistes de Libé. Qui lit le journal régulièrement connaît ce jeu de deviner les signatures des photos de la dernière page. Parmi elles : Jérôme Bonnet, Marie Rouge, Frédéric Stucin... Depuis 2015, la photo est également à l’honneur une fois par an dans le “Libé des photographes”, qui paraît chaque été lors des Rencontres d’Arles.

Et si les noms changent au fil des années dans le journal, cette ligne photographique propre à Libé perdure, que ce soit dans le portrait, la photo politique ou de reportage. *“Les fondamentaux sont toujours là, explique Lionel Charrier. C’est une chose importante que de garder le cap de cette écriture photographique, de conserver cette capacité d’étonner, d’arriver à ne pas se laisser porter par l’image facile et enfin de ne pas se laisser dicter l’image par les communicants. C’est d’ailleurs un combat qu’on mène aujourd’hui encore plus qu’auparavant.”*

Restent les cartons de tirages entassés dans un entrepôt, témoins d’une actualité qui fut un jour brûlante. *“On n’a vraiment exploité qu’une partie du fonds de Libé, souligne Charlotte Rotman. La matière est quasi inépuisable. Mais surtout, elle était dormante. C’est une vraie joie de se dire que l’on a sorti des cartons et des registres ce patrimoine-là.”*



50 Ans dans l’œil de Libé, éd. du Seuil, 336 p., 24 × 31 cm, 39,90 €.



EOS R8

PASSEZ AU PLEIN FORMAT

Des flous d'arrière-plan naturels et une meilleure sensibilité pour une qualité d'image époustouflante avec l'EOS R8.



Canon

La photographie récompensée **Pixels et paillettes**

Les **Sony World Photography Awards** sont devenus une grosse machine bien huilée soutenant la création photographique mondiale. La cérémonie de remise des prix à laquelle nous avons assisté était l'occasion de découvrir des travaux remarquables, mais aussi polémiques. **JB**

En 2008, nous étions invités à monter les fameuses marches tapissées de rouge du Palais des festivals de Cannes pour assister à la première édition des Sony World Photography Awards. Et nous étions, il faut le dire, un peu dubitatifs quant à la volonté de Sony d'apposer son nom à un prix photographique créé de toutes pièces pour devenir une sorte d'équivalent photographique des grandes distinctions cinématographiques (on pensait à Cannes, donc aux Oscars aussi). Si les paillettes et l'excitation étaient bien au rendez-vous lors de cette première remise des prix, quelle était la légitimité d'une telle initiative venant d'un acteur privé ayant ses propres intérêts? Le principe même de vouloir embrasser et juger l'ensemble des pratiques photographiques de façon universelle et monolithique nous semblait par ailleurs assez présomptueux. Et de fait, la débâche de catégories qui en résultait, mélangeant amateurs et pros, création et commande, sans véritable ligne artistique, ne simplifiait pas le message auprès du public. Après avoir assisté au mois d'avril à la cérémonie de remise des prix à Londres, où a rapidement été relocalisé cet événement (la société World Photography Organisation y est basée, tout comme le siège de Sony Europe), nous avons pu mesurer le chemin parcouru. Les Sony World Photography Awards sont devenus aujourd'hui la principale compétition mondiale pour les photographes auteurs et professionnels. En ce qui concerne seulement l'échelle, le taux de participation peut donner le vertige, avec plus de 415 000 images proposées pour cette édition 2023, venant de plus de 200 pays de tous les continents – sauf l'Antarctique, a cru bon de préciser la maîtresse de cérémonie, l'historienne de l'art Kate Bryan. Même si la sélection finale reste éminemment arbitraire, il faut dire que les récompenses peuvent motiver. Outre de généreuses dotations financières (chaque premier prix remporte 25 000 \$) et en matériel Sony, les photographes ►



RINKO KAWAUCHI, extrait de la série *Illuminance*, 2009. La Japonaise est la récipiendaire 2023 d'une Contribution exceptionnelle à la photographie.

EDGAR MARTINS a reçu le prix du Photographe de l'année pour sa série *Our War*.

LA BOUTIQUE PHOTO

Nikon

NEUF & OCCASIONS
TOUT NIKON TOUT DE SUITE*

Jusqu'à 700 € de remises immédiates
sur de très nombreux boîtiers et objectifs
Z et F, incluant les Z6 II, Z7 II et bien plus !

Offre valable du 16/05/23 au 24/07/23, conditions au 01 42 27 13 50 ou sur www.lbpn.fr

Sur place ou par correspondance, dans la limite des stocks sous réserve de disponibilité chez Nikon France.

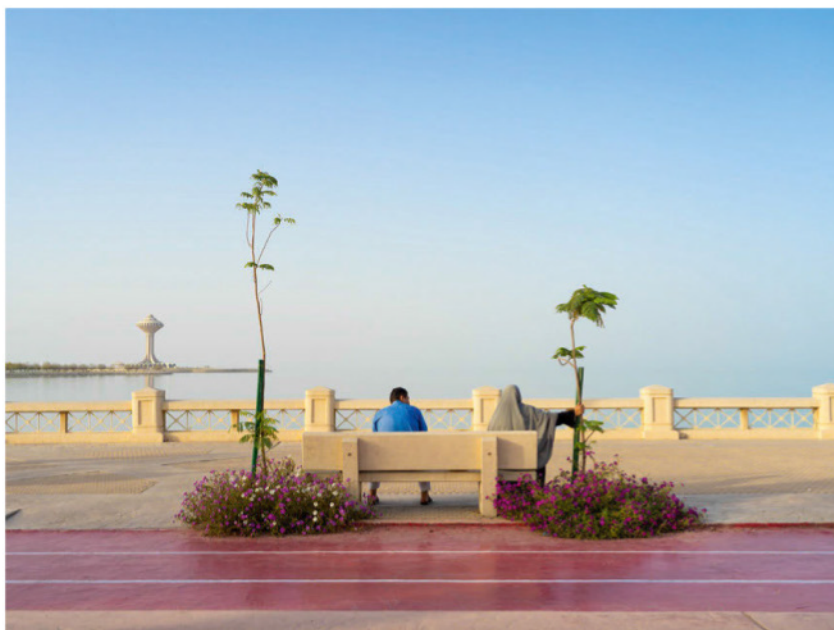


www.lbpn.fr

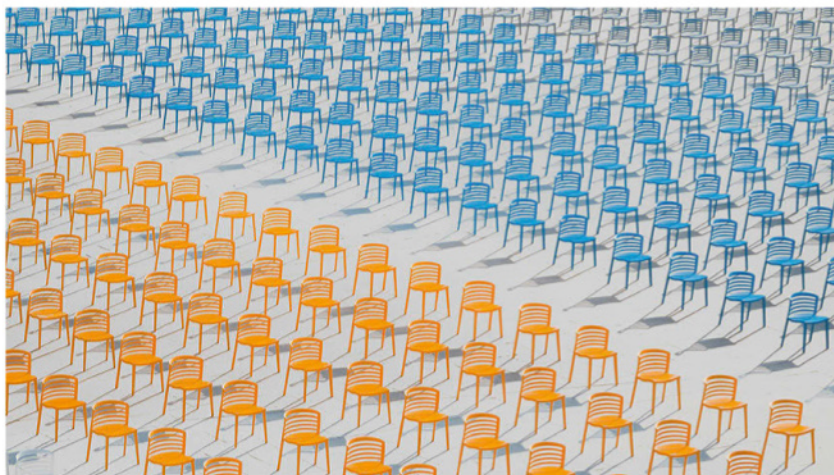


Agent Nikon Pro Centre Premium

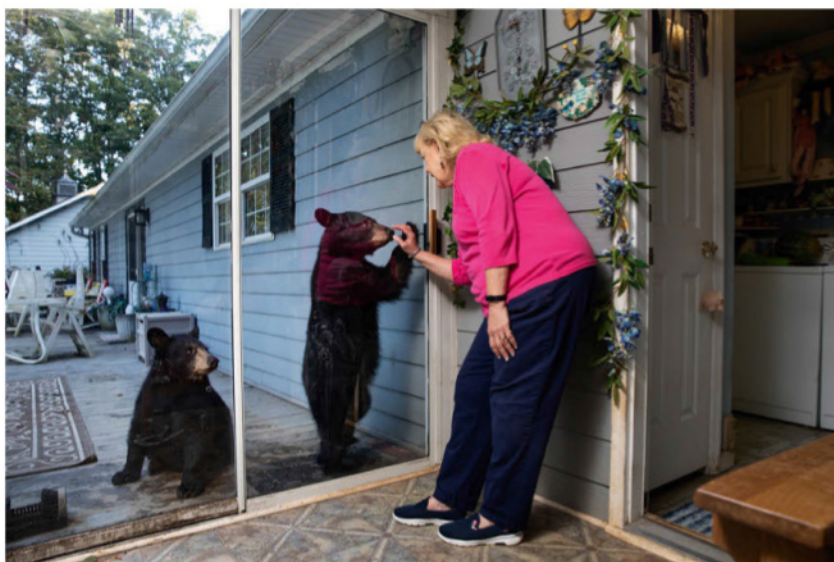
191, rue de Courcelles 75017 Paris - Tél. : 01 42 27 13 50
Mardi au samedi de 10 à 19 h - Métro Porte de Champerret



JAMES DEAVIN : l'Anglais est lauréat de la catégorie Portfolio du concours Professionnel.



HAI WANG : ce photographe chinois de 17 ans est récipiendaire du prix Jeunesse 2023.



COREY ARNOLD : l'Américain remporte le concours Professionnel en catégorie Nature.

sont aussi gâtés en matière de visibilité. Cela commence par une grande exposition des œuvres gagnantes et présélectionnées à la Somerset House de Londres, qui part ensuite en tournée dans le monde entier. Chaque année, un catalogue est édité. Les inscriptions restent gratuites. La compétition est désormais composée de quatre concours (Professionnel, Ouvert, Étudiant et Jeunesse, le premier étant subdivisé en sous-catégories), et d'une série de prix spéciaux. Les prix Professionnel et Étudiant récompensent des séries, les prix Ouvert et Jeunesse des images uniques. C'est dense, mais on s'y retrouve, et cela reflète assez bien la variété des profils de photographes. Au terme de la soirée a été décerné le prix du Photographe de l'année, bien mérité, à Edgar Martins pour sa série *Our War*, réalisée à la chambre grand format. Ce photographe portugais est parti sur les traces de son ami, le photojournaliste Anton Hammerl, kidnappé et assassiné par des milices gouvernementales en 2011, lors de la guerre civile libyenne, et dont la dépouille n'a pas été retrouvée à ce jour. Autour de cette figure absente, Edgar Martins a composé une série de portraits de personnes avec lesquelles Hammerl avait établi des liens, ou ayant été impliquées dans les combats. Ce travail est à la fois un puissant hommage à son ami disparu et une réflexion sur la façon de raconter en images une histoire aussi fragmentaire, mais aussi une critique sur la représentation de la guerre dans les médias.

L'IA s'invite à la fête

La succession de remises de trophées s'est passée sans incident notable (autre différence avec les Oscars), la seule intervention surprise étant celle de l'artiste allemand Boris Eldagsen, qui a saisi le micro pour déclarer qu'il refusait son trophée. Celui-ci avait déjà créé la stupeur au mois de mars (voir RP n° 359) : juste après que son image "The Electrician" (de la série *Pseudomnesia*) a reçu le premier prix du concours Ouvert en catégorie Créativité, il avait révélé que ce double portrait inspiré des photos de famille des années 1940 avait été, en réalité, généré par l'IA. En dupant ainsi le jury, l'artiste indiquait vouloir sensibiliser à l'arrivée de ce type d'image dans les concours photographiques. "Je souhaite accélérer le processus de prise de conscience de cette différence par les organisateurs du prix afin qu'ils créent des compétitions distinctes pour les images générées par l'IA", disait-il. Cohérent avec lui-même, il a donc décliné son prix et proposé de l'offrir au festival photo d'Odessa en Ukraine. C'est aussi en apprenant que grandissent les festivals.

ABONNEZ-VOUS et profitez de la meilleure offre

4€99

SEULEMENT PAR MOIS



10 numéros par an

Réponses Photo, la passion de la photographie!

Réponses Photo accompagne tous les photographes, amateurs ou professionnels, pour bâtir leurs projets photographiques, nourrir leur inspiration, développer leur culture de l'image, publier leur travail et les aider à choisir leurs équipements.



+ accessible
tous supports

Offre sans engagement

- ✓ 10 numéros par an
- ✓ La version numérique offerte

⊕ EN CADEAU

La sacoche Lowepro® Adventura SH 120 III



Dotée désormais du label Green line Lowepro. Autrement dit, fabriquée à partir de tissus recyclés et teints dans la masse. Il est le compagnon idéal pour toutes vos excursions et vous garantit une bonne protection dans un format compact.

- ➔ Pour un appareil photo hybride plein format avec objectif monté
- ➔ Format : 18 x 15 x 21 cm

BULLETIN D'ABONNEMENT

Complétez le bulletin et le retourner sous enveloppe affranchie à : Réponses Photo Abonnements 59898 Lille cedex 9

1 JE CHOISIS MON OFFRE D'ABONNEMENT ET MON MODE DE PAIEMENT :

M005 # D1363365

La formule liberté

4,99€/10 n° par an au lieu de **6,95€***
+ la version numérique offerte
+ en cadeau la sacoche Lowepro®

-35%

Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB.
Résiliable à tout moment sans frais. Après 1 an, je serai prélevé de 5,99€/n°

(1)

La formule annuelle

55,90€/par an, 10 numéros pour au lieu de **69,50€***
+ la version numérique offerte
+ en cadeau la sacoche Lowepro®

-27%

Mon abonnement se renouvellera automatiquement à date anniversaire sauf résiliation de ma part. Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB ou je joins un chèque (sans scotch ni agrafe) à l'ordre de Réponses photo. (2)

Je complète l'IBAN ci-dessous à l'aide de mon **Relevé d'Identité Bancaire (R.I.B)** à joindre.

IBAN :

Vous autorisez Reworld Media Magazines à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Reworld Media Magazines. Créancier : Reworld Media Magazines 40 Avenue Aristide Briand 92220 Bagneux France. Identifiant du créancier : FR 05 ZZZ 489479

Date :

Signature (obligatoire) :

Plus rapide, simple et 100% sécurisé !

En vous rendant directement sur : kiosquemag.com/bons-plans/RP360 ou en scannant le QR code ci-contre



Disponible sur kiosquemag.com

2 J'INDIQUE LES COORDONNÉES DU BÉNÉFICIAIRE DE L'ABONNEMENT :

Nom** : Prénom** :

Adresse postale** :

CP** : Ville** :

Tél. (portable de préférence) : (Envoi d'un SMS en cas de problème de livraison)

Email :

(Pour gérer l'abonnement, accéder aux services numériques et recevoir nos offres promotionnelles. L'adresse e-mail ne sera pas communiquée à des partenaires extérieurs)

Date de naissance : (pour fêter votre anniversaire)

**À remplir obligatoirement

*Le prix de référence à l'année se compose du prix kiosque (69,50€), des frais de port (8,16€). (2) Offre sans engagement : je peux résilier à tout moment sur simple appel ou par courrier au service client. Après 1 an, je serai prélevé de 5,99€ par mois. (1) Offre avec engagement : abonnement annuel automatiquement reconduit à date d'anniversaire. Le règlement s'effectue en une seule fois. Vous serez informé par écrit dans un délai de 3 mois avant le renouvellement de votre abonnement. Vous aurez la possibilité de l'annuler 30 jours avant la date de reconduction auprès du service client. A défaut l'abonnement sera reconduit pour une durée identique à votre abonnement initial. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com et contacter le service client par mail sur serviceabomag.fr ou encore par courrier à Reworld Media Magazines - Service Client - 40 avenue Aristide Briand - 92227 Bagneux. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France Métropolitaine valable jusqu'au 31/07/2023. DOM-TOM et autres pays nous consulter. Vous disposez, conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Responsable de traitement des données personnelles : Reworld Media Magazines SAS. Finalités du traitement : gestion de la relation client, opérations promotionnelles et de fidélisation. Données postales et téléphoniques susceptibles d'être transmises à nos partenaires. Les informations transmises à Reworld Media Magazines sont traitées pour les besoins de l'abonnement et conformément à la Loi Informatique et Libertés du 6-01-78 modifiée. Nous vous invitons à consulter notre politique de confidentialité sur kiosquemag.com et/ou à exercer vos droits auprès de dpd@reworldmedia.com





Voilà l'été sur Arles

LES RENCONTRES D'ARLES ONT DÉVOILÉ LA PROGRAMMATION DE LA 54^E ÉDITION DU FESTIVAL SOUS LE SIGNE DE L'EXPLORATION.

Plus important festival photographique en France, implanté dans les Bouches-du-Rhône depuis plus de cinquante-quatre ans, les Rencontres d'Arles sont calées aux petits oignons, et la programmation est dévoilée des mois à l'avance lors d'une conférence de presse au ministère de la Culture. Il faut dire que l'événement a attiré plus de 127 000 festivaliers lors de sa dernière édition. *"Tel un relevé sismographique de notre temps, chaque année, les Rencontres d'Arles se font l'écho de l'état de conscience de notre monde, aussi étrange qu'il puisse paraître. Les photographes, artistes et commissaires nous donnent à voir, à percevoir, avec une acuité aiguisée, les transformations que nous vivons"*, a déclaré Christoph Wiesner, son président. Et c'est bien sous le signe de l'exploration que les organisateurs ont focalisé leur programmation d'expositions, notamment locale. On y trouvera ainsi



logiquement l'*Atlas des régions naturelles* d'Éric Tabuchi et Nelly Monnier dans leur exposition "Soleil gris", Mathieu Asselin avec "Ici près", qui nous proposera sa vision d'un site industriel de Tarascon, pendant que Tanja Engelberts tout comme

Yohanne Lamoulère explorent pour nous le Rhône et Sheng-Wen Lo la Camargue. Le voyage n'est pas que local et se poursuit aux États-Unis avec Gregory Crewdson ou avec un focus sur la photographie nordique. On explorera aussi le temps avec une mise en avant cette année de la cinéaste Agnès Varda et de Diane Arbus à la fondation Luma, de Harold Feinstein à Mougins, de Saul Leiter ou encore des archives du journal *Libération*, qui débarque à Arles pour fêter son 50^e anniversaire. Peu de changements à noter dans la semaine professionnelle, qui sera rythmée par les soirées au théâtre antique et les différentes remises de prix.

EXPOSITION

Le musée de l'Homme à Paris propose un parallèle entre les photos de Reza et les dessins de Plantu. Les deux journalistes se sont rencontrés il y a une dizaine d'années, et après une première projection commune, ils ont décidé de marier leurs travaux. Le fruit de cette expérimentation est à découvrir jusqu'au 31 décembre 2023.



En bref...

L'AMOUR ÉTAIT PRESQUE PARFAIT



Il n'y a pas eu que Gerda Taro dans la vie de Robert Capa. En 1945, il se lie en effet avec l'actrice Ingrid Bergman. Cette histoire d'amour entre le photographe de guerre et la comédienne est au cœur du nouveau roman de Jean-Michel Thénard, qui vient de paraître aux éditions du Seuil. 256 p., 19,50 €.

106 ANS ET EN UNE DE VOGUE



Dans son édition philippine, le magazine *Vogue* a mis en avant le modèle le plus âgé de son histoire. Il s'agit de la tatoueuse Whang-od, âgée de 106 ans. Cette Philippine a été la première et la seule tatoueuse du peuple Butbut. Autrefois, cet art traditionnel était pratiqué uniquement par les hommes. La photo de couverture est signée Artu Nepomuceno.

Prix
Camera Clara



© BAPTISTE RABICHON, MOTHERS' ROOMS, 2022

Avec sa série *Mothers' Rooms*, Baptiste Rabichon vient de remporter le 11^e prix Camera Clara (2022), spécialisé dans la photographie à la chambre argentique. Son projet naît d'un souvenir d'enfance en regardant le plafond, et c'est cette idée du plafond renversé qu'il nous suggère dans cette série exposée au studio de Frank Horvat à Boulogne jusqu'au 30 juin. Lancé en 2012, le prix Camera Clara a fêté ses dix ans, et pour l'occasion, un livre revenant sur une décennie de photographies à la chambre paraît aux éditions Palais Books.

60 000 €

C'est l'estimation de ce

Leica M2 qui sera vendu aux enchères le 10 juin prochain à Wetzlar, en Allemagne, lors de la Leica Auction. La particularité de cet appareil est d'avoir appartenu à Walker Evans, légende de la photographie américaine, qui s'en est servi de 1962 à 1973. Il est muni d'un objectif Summicron 35 mm f/2. L'appareil a été authentifié et provient de l'assistant du photographe, qui l'avait reçu en cadeau. Un autre Leica du photographe est en vente (modèle IIIc) et est estimé entre 12 000 et 14 000 €. D'autres lots d'exception seront présentés lors de la vente, dont un M3 ayant appartenu à John Bulmer ou encore un modèle lunaire de Hasselblad.



Festival
Sprint final à Albi



© WILLIAM DUPUY

Décidément, la photo de sport inspire. Alors que le mois dernier, nous vous parlions d'un nouveau festival de photo de sport dans le Maine-et-Loire, un autre festival tient sa première édition jusqu'au 14 mai à Albi. Il s'agit de Sprint, un événement consacré à la photographie de sport sous l'angle documentaire et plasticien. En invité d'honneur, la présidente Florence At (ex-Freelens) a choisi le photographe William Dupuy, qui vient exposer son projet sur la boxe en République démocratique du Congo réalisé auprès de Kibomango, un champion qui se bat contre le fléau des enfants soldats.

Cette offre de formation est éligible à

MON COMPTE FORMATION

moncompteformation.gouv.fr

ARVIA

ecoledephotographie.com

Yann Arthus-Bertrand*

Parrain de l'école

FORMATION PHOTO EN LIGNE

avec photographe professionnel

- Accessible à tous
- 100% à distance
- À votre rythme

- Éligible au CPF - Pôle Emploi
- Cours en vidéo/PDF/exercices
- Reconnu par l'état

APPEL NON SURTAXÉ

09 50 82 10 84

*Intervention exclusive de Yann Arthus-Bertrand

Culture

La vente de juin de Christie's



© COURTESY OF THE ARTIST AND JACK SHAINMANGALLERY, NEW YORK

La maison d'enchères nous habitue chaque année à une vente exceptionnelle au mois de juin à Paris. Celle-ci se déroulera finalement en ligne du 23 mai au 6 juin, mais les lots seront, eux, exposés du 1^{er} au 6 juin à l'hôtel des ventes parisien. Au programme, des tirages de Helmut Newton, Peter Beard, Irving Penn, Nan Goldin, Cindy Sherman ou encore Richard Mosse, à qui l'on doit l'image ci-dessus.

Culture

La 59^e foire de Bièvres



© GÉRARD SCHNECK

Le rendez-vous des amoureux d'argentique et de vieux boîtiers revient le premier week-end de juin à Bièvres pour sa célèbre foire. Chaque année, ce sont plus de 15 000 personnes qui font le déplacement pour profiter du premier événement en Europe consacré au matériel d'occasion, qui, depuis quelques années, comprend aussi un marché du neuf. Pour cette 59^e édition, c'est le photographe Xavier Lambours qui sera l'invité d'honneur et viendra y présenter deux de ses séries. Plusieurs événements sont prévus sur place, avec l'atelier Malicot notamment. À noter que la rédaction, absente ces dernières années, y aura un stand. N'hésitez pas à venir nous y rencontrer!

PRIX

Chaque année, le World Press Photo

livre une sélection des récits photojournalistiques les plus représentatifs d'une planète en ébullition.

24 lauréates et lauréats ont été choisis parmi plus de 60 000 candidatures, déposées par 3 752 participants de 127 pays différents. Le processus inclut une présélection par six jurys régionaux. Les gagnants de ces présélections ont ensuite été désignés par un jury international, composé des présidents des six jurys régionaux et présidé par Brent Lewis, éditeur photo au *New York Times* et cofondateur de l'agence Diversify Photo. "J'étais, personnellement, à l'affût de photos qui saisissent, qui ne vous lâchent plus", écrit-il. Ce mot d'ordre se reflète bien dans le choix de la photo de l'année décernée à l'image d'Evgeniy Maloletka, photographe pour l'agence AP. Sa photo prise à Marioupol, en Ukraine, montre l'évacuation d'une femme enceinte après le bombardement de la maternité. Elle ne survivra pas à ses blessures.



© EVGENIY MALOLETKA/AP

Le processus inclut une présélection par six jurys régionaux. Les gagnants de ces présélections ont ensuite été désignés par un jury international, composé des présidents des six jurys régionaux et présidé par Brent Lewis, éditeur photo au *New York Times* et cofondateur de l'agence Diversify Photo. "J'étais, personnellement, à l'affût de photos qui saisissent, qui ne vous lâchent plus", écrit-il. Ce mot d'ordre se reflète bien dans le choix de la photo de l'année décernée à l'image d'Evgeniy Maloletka, photographe pour l'agence AP. Sa photo prise à Marioupol, en Ukraine, montre l'évacuation d'une femme enceinte après le bombardement de la maternité. Elle ne survivra pas à ses blessures.

65 039

C'est le nombre de personnes à s'être rendues au cinéma pour aller voir le film *Toute la beauté et le sang versé* durant les quatre premières semaines d'exploitation. Ce documentaire biographique retrace la lutte de la photographe Nan Goldin contre la famille Sackler. Les Sackler seraient responsables d'une crise sanitaire liée à la consommation d'un opioïde fabriqué par leur firme pharmaceutique. Ils se seraient achetés en même temps un nom en devenant mécènes pour de grands musées d'art du monde.

CONCOURS

Nation Photo fête ses vingt ans cette année.



Le laboratoire parisien en profite pour relancer son traditionnel concours arrêté lors de la Covid. Jusqu'au 26 mai, les candidats peuvent emprunter gratuitement en boutique un appareil durant quarante-huit heures et une pellicule pour participer. Le film, le développement, le scan et les tirages sont offerts. À la fin, trois gagnants seront désignés sur le thème de la folie des grandeurs. Et à ce qu'il paraît, *Réponses Photo* participera au jury!

Logiciel

Midjourney met fin aux essais gratuits

Si vous voulez utiliser Midjourney, il faudra désormais payer. Le programme, passé il y a peu en version 5, arrête en effet sa politique de découverte avec un essai gratuit. Le premier abonnement est autour de 10 \$ par mois et permet de produire 200 prompts, ces demandes de génération d'images. Cette nouvelle politique arrive en même temps qu'émergent des questionnements par les médias et le grand public sur l'utilisation de ces images. Le mois dernier, des représentations du pape en doudoune de luxe ou de Donald Trump se faisant violemment arrêter ont affolé la Toile, obligeant certains sites d'information à expliquer qu'il s'agissait de faux... On y revient plus loin dans le magazine.



© MIDJOURNEY



© REG STEWART (COURTESY OF CONTACT PRESS IMAGES)

Prix

30 ans de Bayeux

La 30^e édition du prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre se tiendra à Bayeux du 9 au 15 octobre 2023. Comme chaque année, ce prix récompense un reportage réalisé entre le 1^{er} juin 2022 et le 31 mai 2023 sur une situation de conflit, ses conséquences pour les populations, ou bien sur un fait d'actualité concernant la défense des libertés et de la démocratie. Cette année, le jury sera présidé par Don McCullin, le célèbre photjournaliste, aujourd'hui âgé de 87 ans.

200 000

C'est le nombre de mentions du tag #reponsesphoto sur Instagram. Depuis trois ans, celui-ci nous sert dans le cadre d'une curation. Parmi toutes les images qui nous sont envoyées par ce biais, nous en republions une ou deux par semaine sur notre compte pour vous faire ainsi découvrir les travaux de la communauté du magazine !

SUR LE WEB



DPReview, c'est fini, mais il est toujours possible d'accéder aux milliers de contenus publiés par ce média photo très populaire. Pour rappel, Amazon, son propriétaire, a décidé il y a deux mois l'arrêt de son activité en parallèle d'un grand plan de licenciement qui touche le géant américain.



© LOMOGRAPHY

Formation

L'école Lomo

Une question sur l'argentine? Lomography tente de vous donner la réponse. L'entreprise vient de créer une plateforme de type FAQ (foire aux questions) sur laquelle elle espère apporter le plus d'informations possible aux utilisateurs de pellicules et d'appareils en tout genre. Mais pas question de master class ni de workshop : le site est sous forme collaborative, et le contenu est gratuit. "Nous souhaitons que ce soit un espace interactif en constante évolution, et si quelqu'un a une astuce utile à partager, nous voulons l'entendre!" Il est d'ailleurs possible de soumettre des questions pour, à terme, disposer d'un contenu. Seul hic pour l'instant, il faut maîtriser la langue de Shakespeare pour en profiter!



© THIBAUT GODET

CULTURE

En visite d'État en Chine au cours du mois d'avril, le président Emmanuel Macron n'est pas venu les mains vides. Il a en effet offert trois cadeaux à son homologue chinois Xi Jinping. Outre un vase en porcelaine de Sèvres bleu avec des poissons dorés selon la tradition chinoise, le président a surtout offert deux tirages du photographe français Marc Riboud. Le premier est une version de *Fenêtres d'antiquaire*, l'un des clichés les plus iconiques du photographe, réalisé à Pékin en 1965 et représentant des scènes de rue à travers la vitrine d'une boutique. Le second, appelé *Les Baguettes* (1953), montre un jeune homme dans les rues de Paris avec à la main deux longues baguettes de pain.



147 rue du Midi, 1000 Bruxelles
info@pch.be - www.pch.be
+32 (0)2 511 66 08



M 11 Monochrom Summilux M1,4/50 mm ASPH



DISPONIBLES EN LIGNE
ET EN MAGASIN

CAPTEURS MONOCHROMES

Deux boîtiers 100 % noir et blanc

Le même jour ont été lancés deux appareils consacrés à l'image monochrome. Si Leica est coutumier du fait, c'est une première pour Pentax. Un choix plutôt cohérent.



Leica M11 Monochrom



Pentax K-3 III Monochrome

L'un est un Leica télémétrique 24×36 à près de 10 000 €, l'autre un reflex Pentax APS-C coûtant presque quatre fois moins cher, mais ces deux boîtiers ont en commun de ne produire que des images en noir et blanc. Si n'importe quel appareil numérique peut réaliser des images monochromes, un capteur spécial offre de bien meilleurs résultats. Une fois débarrassé de la matrice de Bayer, mosaïque de filtres colorés permettant d'interpréter la couleur de chaque pixel par interpolation, un capteur CMOS ne "voit" plus qu'en noir et blanc. Mais il devient plus performant, tant en matière de résolution des détails que de sensibilité et de dynamique, produisant des images monochromes d'une qualité saisissante. Leica l'a bien compris et s'illustre, depuis le lancement du premier Leica M Monochrom en 2012, avec des boîtiers 100 % noir et blanc. Après les M10 et Q2, il était logique que la firme allemande décline son dernier-né, le prestigieux M11, en version Monochrome. Le capteur CMOS BSI 24×36 ultra-défini de l'appareil (60 MP) devrait ici offrir un niveau de détail ahurissant avec les optiques de la marque. Il pourra monter à 200 000 ISO en sensibilité, soit 1 IL de plus que la version couleur, et la mémoire interne passe de 64 à 256 Go. Le tarif lui aussi augmente encore à 9 450 €, contre 8 750 € pour la version couleur. Au-delà de la qualité intrinsèque de ses produits, Leica peut se permettre

de jouer sur l'effet de rareté et de raffinement pour faire de ce tarif très élevé un avantage. Outre le capteur et la mémoire interne, les deux appareils ne diffèrent que par l'ajout d'un verre saphir sur l'écran et par l'absence de marques rouges sur la finition noire. Jusqu'ici seul le fabricant de moyens formats danois Phase One s'était aussi risqué à commercialiser des capteurs monochromes avec le dos IQ3 Achromatic de 100 MP.

Des outils pour esthètes

Pentax rejoint la tendance, cette fois-ci en format réduit APS-C, en déclinant son reflex K-3 III de 2021 en version Monochrome. Un pari osé, mais on peut en comprendre la logique, Pentax voulant se repositionner sur un créneau plus "artisanal" et tourné vers son histoire. Tout comme Leica est le dernier fabricant de télémétriques 24×36, Pentax reste la seule marque à ne proposer que du reflex à visée optique. La firme japonaise a d'ailleurs annoncé travailler sur un boîtier argentique au moment même où Leica relançait son M6 à pellicule. Autre point commun, ce K-3 Mark III sera vendu plus cher, soit 2 500 € au lieu de 2 000 € pour la version couleur. À part quelques touches et affichages plus discrets et des menus adaptés, il ne se distingue que par son capteur dépourvu de mosaïque de Bayer et un obturateur électronique. Ce CMOS de 26 MP gagne lui aussi 1 IL en sensibilité et monte jusqu'à 1,6 million d'ISO.

Grand-angle lumineux

Laowa 28 mm f/1,2

Laowa introduit une optique intéressante dans sa gamme d'objectifs Argus à larges ouvertures : un grand-angle 28 mm f/1,2 FF, décliné en quatre montures pour hybrides 24×36 Canon RF, Nikon Z, Sony FE et Alliance L. Outre un travail plus aisé en basse lumière, la grande ouverture f/1,2 permet d'obtenir une faible profondeur de champ pour mieux séparer les plans. Pour adoucir le bokeh, l'objectif adopte un diaphragme à 13 lamelles. Il reste compact, 10,6 cm de long pour 6,8 cm de diamètre, ne pèse que 562 g, et pour cause, ses réglages de mise au point et d'ouverture demeurent entièrement manuels. Son prix : 780 €.



ACCESSOIRE

PORTE-FILTRE À AIMANT

Freewell lance le K2, un porte-filtre magnétique adaptable sur une large plage de diamètres de montures. Il permet de superposer plusieurs filtres circulaires rotatifs et filtres carrés coulissants à effets variables, tout cela avec une bonne rapidité d'exécution et une grande précision. Ce système est décliné en trois kits allant de 324 à 417 €.





Instantané Polaroid Now

La marque américaine renouvelle sa gamme d'appareils instantanés Now avec le lancement de deux modèles, les Now Gen 2 et Now + Gen 2. Ceux-ci offrent une refonte des systèmes optique et autofocus de leur objectif à double focale, une ouverture maximale passant de f/32 à f/11, ainsi qu'un flash amélioré. Les réglages de prise de vue reposent toujours sur le contrôle à distance en Bluetooth via l'app mobile Polaroid. On remarque aussi de nouveaux coloris, sans oublier une fabrication intégrant 40 % de matériaux recyclés. Le Now + 2 (149 €) est toujours vendu avec son kit de filtres d'effets et, comme le Now 2 (129 €), il utilise des films instantanés i-Type ou 600.

GAMME Z

UN ZOOM MOTORISÉ

Nikon lance Nikkor Z DX 12-28 mm f/3,5-5,6 PZ VR, son tout premier objectif interchangeable à zoom motorisé. Cet équivalent 18-42 mm se destine donc avant tout à la vidéo, mais son gabarit réduit (il pèse 205 g) en fait aussi un bon allié pour les photographes voyageurs. Son tarif : 430 €.



Superzoom

Samyang 35-150 mm

Après le japonais Tamron, le coréen Samyang lance lui aussi un zoom AF 35-150 mm f/2,8 destiné aux hybrides plein format Sony FE. Si le design diffère et que le prix est inférieur (1350 €), les riches commandes, le gabarit et la formule optique à 21 lentilles montrent des similitudes troublantes. Ce zoom lumineux et polyvalent est compatible avec l'AF hybride de Sony, fonction Eye AF incluse. Il mesure 15,7 cm de long en position 35 mm (19,8 cm en télé) pour 9,3 cm de diamètre. Il accepte des filtres de 82 mm et pèse 1,2 kg.

ÉCLAIRAGE

NOUVELLE GAMME DE TORCHES LED CHEZ GODOX

Godox revoit sa gamme VL avec trois nouvelles torches LED, les VL150II, VL200II et VL300II. Elles héritent d'un rendu coloré précis (indices CRI et TLCI 96) et d'un éclairage de 5600 K stable et puissant, cela avec un système de refroidissement discret et une alimentation soit sur secteur, soit sur batterie optionnelle en monture V. Première nouveauté commune, le pilotage par radio 2,4 GHz depuis l'app Godox Light pour mobiles via Bluetooth. Les VL II se pilotent aussi avec le déclencheur à distance RC-A6 à 2,4 GHz. La puissance de leur flux lumineux a été augmentée. La VL300II offre ainsi une puissance maximale de 90000 lux à 1 m, contre 77000 sur la VL300. De plus, ces torches proposent

de nouveaux effets lumineux : Flash, Storm, Broken Bulb et TV. Leur support en U autorise une rotation sur 360° (340° avec un diffuseur). Godox décline en deux versions le boîtier de contrôle des VL II, avec un modèle compact pour la VL150II (25,8 cm de haut, 11,4 cm de large et 5,9 cm d'épaisseur pour un poids de 700 g) et plus important pour les VL200II et VL300II (hauteur passant à 42,6 cm, poids de 1,2 kg pour le VL200II). Les torches elles-mêmes mesurent 27 × 17,5 × 21,2 cm pour les VL150II et VL200II, et 27,2 × 17,6 × 29,2 cm pour la VL300II. Toujours abordables, les tarifs sont de 500 € pour la VL150II, 670 € pour la VL200II et 890 € pour la VL300II.



FOCALES FIXES

Trois nouveaux objectifs Sigma

Le constructeur d'optiques étoffe sa gamme Contemporary d'une nouvelle focale fixe 23 mm f/1,4 en format APS-C et de deux autres en 24×36, un 17 mm f/4 et un 50 mm f/2.



Le 23 mm f/1,4 DC DN est le quatrième objectif APS-C à ouverture f/1,4 dans la gamme DC DN de Sigma. Il vient ainsi rejoindre au tarif de 500 € les actuels 16 mm (430 €), 30 mm (400 €) et 56 mm (430 €), ouvrant tous à f/1,4. Monté sur un hybride APS-C Sony E, Fuji X ou Alliance L, il offre une focale de 35 mm équivalente 24×36. Cet objectif dispose d'un autofocus à motorisation pas-à-pas, compatible avec tous les systèmes intégrés aux hybrides Sony E, Fuji X et bien sûr Alliance L, dont fait partie Sigma avec Panasonic et Leica. On retrouve notamment le mode AF continu ainsi que la détection des visages, des yeux ou des sourires. La mise au point peut aussi se régler manuellement avec sa large bague. Usiné en métal sur le site Sigma d'Aizu au Japon, ce 23 mm f/1,4 utilise une formule optique de 13 lentilles réparties en 10 groupes, dont 2 lentilles asphériques et 3 lentilles à très faible dispersion SLD, anti-lumières incidentes. Comme le 30 mm f/1,4 DC DN, il accepte des filtres de 52 mm. Compact, l'objectif mesure 7,7 cm de long pour 6,6 cm de diamètre et pèse 340 g. Parallèlement, Sigma inaugure deux nouveaux objectifs 24×36 toujours en gamme Contemporary : un très grand-angle 17 mm f/4 DG DN, et une focale standard, le 50 mm f/2 DG DN, tous deux déclinés uniquement en monture Sony FE

et Alliance L. Le premier se destine avant tout aux prises de vues de paysage. C'est aussi un ultra-grand-angle robuste, tout en métal, qui réussit à rester compact et léger. Il ne pèse en effet que 225 g et ne mesure que 4,9 cm de long, pour un diamètre de 6,4 cm. Il doit ce gabarit de moineau à sa formule optique reposant sur 9 lentilles réparties en 8 groupes, dont 3 lentilles asphériques et 2 lentilles SLD à très faible dispersion. Objectif automatique, il est compatible avec tous les systèmes de correction optique et d'autofocus intégrés aux boîtiers. Il atteint une mise au point minimale très courte de 12 cm, ce qui lui donne aussi un avantage en photographie rapprochée. Son prix : 620 €.

Un 50 mm léger et compact

De son côté, le 50 mm f/2 DG DN (700 €) est le deuxième objectif lancé cette année par Sigma à cette focale. Il arrive juste après le 50 mm f/1,4 DG DN (950 €) commercialisé en février en gamme Art. Le nouveau 50 mm f/2 est plus compact et bien plus léger : il ne mesure que 6,8 cm de long pour 7 cm de diamètre (contre 10,9 cm de long et 7,8 cm de diamètre pour le f/1,4), et surtout il ne pèse que 350 g (contre 670 g pour le f/1,4). Sigma a doté l'objectif d'un diaphragme circulaire à 9 lamelles, pour de beaux effets de bokeh.

Numérisation

Tube de reproduction

La société finlandaise Valoi lance en précommande à 159 € sur Indiegogo (disponibilité en août) son nouveau système de numérisation de films 135, l'Easy35. Très compact, il inclut des porte-films 35 mm (bande avec ou sans perforations, diapo sous cache) et une source de lumière équilibrée (CR 95+) et autonome, à adapter sur un appareil numérique muni d'un objectif macro. Grâce à un jeu de bagues-allonges, le produit est compatible avec une large gamme d'appareils et d'objectifs. Il s'agit d'une alternative plus simple au banc de repro Valoi 360, complexe à appréhender.



HYBRIDE

LE VLOG EN 24×36

Sony croit à l'avenir du vlog puisqu'il lance un quatrième modèle spécialisé, le ZV-E1, doté pour la première fois d'un capteur 24×36. Cet hybride dopé à l'IA est donc avant tout conçu pour la vidéo, mais il peut prendre des photos de 12 MP de grande qualité et conserve une prise en main d'appareil photo, malgré l'absence de viseur. Son prix : 2700 €.



En 2023, découvrez **L'ISLANDE**
en croisière à bord du World Explorer !



Macareux



Geyser



Baleine

ISLANDE & GROËNLAND EST DU 30/08 AU 8/09/2023

- 20% de réduction supplémentaire

GROËNLAND & ISLANDE DU 6 AU 18/08/2023

- 20% de réduction supplémentaire

ISLANDE & ÉCOSSE DU 8 AU 16/09/2023

LES + DE NOS CROISIÈRES

- ▶ Un bateau **haut de gamme** de 98 cabines et plus **respectueux de l'environnement**.
- ▶ Des croisières **au départ de Paris** avec **accompagnement francophone**.
- ▶ **3 itinéraires inédits** pour découvrir ce très beau pays et sa région.
- ▶ **Des conférences** pour comprendre l'histoire et les richesses de ces contrées.

Téléchargez les brochures complètes sur www.voyages-lecteurs.fr/rp

INFOS & RÉSERVATIONS du lundi au vendredi de 9h à 18h **01 41 33 57 57** en précisant **RÉPONSES PHOTO**

OU Demandez votre brochure sans engagement en retournant ce coupon à : Réponses Photo - Croisière Islande - 59898 Lille Cedex 9

Merci de m'envoyer la brochure suivante : Islande & Groënland Est **CR23ESTP** Groënland & Islande **CR23SGP** Islande & Ecosse **CR23ECOP**

Nom* Prénom*

Adresse*

CP* | | | | | Ville Tél. | | | | | | | | | |

Pour bénéficier des offres de Réponses Photo et de ses partenaires, email

Avez-vous déjà effectué une croisière ou un voyage OUI NON

*A renseigner obligatoirement pour traiter votre demande.

** Sur toutes les croisières Rivages du Monde avec le code **REORLD23**

Les informations recueillies à partir de ce formulaire font l'objet d'un traitement informatique fondé sur votre consentement et destiné à Reworld Media France SAS en sa qualité de responsable de traitement. Les finalités poursuivies sont l'envoi de la brochure et les offres relatives aux voyages avec nos partenaires si vous y consentez. L'inscription au voyage implique l'acceptation des conditions générales et particulières de vente de Rivages du Monde au dos du bulletin de réservation joint à la brochure. Les données personnelles sont conservées jusqu'à votre demande de suppression. Conformément à la loi Informatique et Libertés n°78-17 modifiée, vous disposez notamment des droits d'accès, rectification, effacement, limitation de vos données. Vous pouvez, pour des motifs légitimes, vous opposer au traitement de vos données. Pour en savoir plus, veuillez consulter notre Politique de confidentialité. Pour exercer vos droits, écrivez à : Reworld Media France - DPD Service juridique, 40 Avenue Aristide Briand 92220 BAGNEUX ou par mail : dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Crédits Photo : Anne-Ed C de Pixabay, Shutterstock.

RÉPONSES GRAND FORMAT

POURQUOI FAIT-ON ENCORE DE L'ARGENTIQUE EN 2023 ?



Boom du marché de l'occasion, lancement de nouvelles émulsions et même de boîtiers argentiques flambant neuf, événements, ateliers et formations à tout va, l'engouement pour l'argentique se fait pressant en 2023, porté par la jeune génération et les réseaux sociaux. À *Réponses Photo*, où nous avons toujours défendu la pellicule, nous nous réjouissons d'un tel retour en grâce, bien qu'il s'agisse dorénavant d'un marché de niche. On vous propose dans ce dossier de faire un point sur l'offre argentique actuelle, tout en laissant la parole aux photographes et aux lecteurs pour nous expliquer leur attachement à la matérialité du film photographique.

Dossier réalisé par Thibaut Godet, Philippe Bachelier et Julien Bolle



QU'EST-CE QUI VOUS MOTIVE À FAIRE DE L'ARGENTIQUE ?

Plutôt que d'apporter une réponse toute faite, nous avons préféré vous demander ce que vous pensiez du retour de l'argentique, et ce qui vous poussait à vous mettre à la pellicule ou à y revenir. Une question que nous vous avons posée sur nos réseaux sociaux, mais aussi aux étudiants de l'école Spéos. *Thibaut Godet*

@FRAGMENTEDSTREET

Quel est le principal inconvénient à la pratique de l'argentique ?

L'impatience de découvrir ses photos

VIRGINIE SUEUR

Passer d'un temps court à un temps long, réfléchir plus amplement au cadrage et à la composition, fabriquer des images plus que de les capter.

VINCENT GOUMONT

L'envie de faire un break. Se mettre dans un rythme de production moins frénétique. Un regard sur sa production moins immédiat. Et au-delà de l'aspect production, faire un break sur les publications et les réseaux de manière plus générale. Je trouve tout ça reposant et je reviens à l'argentique souvent dans des périodes où je n'ai plus d'inspiration, plus d'envie... En ce moment par exemple.

@AURELIEROUYER

Qu'est-ce qui vous motive à faire de l'argentique ?

La démarche photographique plus réfléchie que le numérique, et le côté créatif et vintage! 📷

@JSEVRARD

Quel est le principal inconvénient à la pratique de l'argentique ?

Se louper est plus définitif qu'en numérique, mais c'est le charme aussi.

UN ÉTUDIANT DE SPÉOS

Pour le rendu plus authentique, la surprise et parce que ça m'oblige à penser ma photo avant de la prendre au lieu de prendre une multitude de photos et d'ensuite voir laquelle est la meilleure.

@LEIB_UND_STREET

Qu'est-ce qui vous motive à faire de l'argentique ?

Étrangement, les photos dont je suis le plus fier ont été prises à l'argentique. Alors je continue :-)

@NICOLAS_PIROLET

Qu'est-ce qui vous motive à faire de l'argentique ?

Prendre le temps de faire les choses, réfléchir avant de déclencher

@YOSSEF_BRONFMAN

Qu'est-ce qui vous motive à faire de l'argentique ?

Le rendu, le grain, le fait de ne pas avoir de seconde chance, que ce soit quelque chose de physique

DANIEL GEORGE

Je reste sceptique car malgré le charme de cette pratique, les inconvénients dépassent largement les avantages. On perd énormément de temps à se repérer parmi les tonnes de matériel défectueux, les techniques labo et les prix hors de contrôle. Un aspect à ne pas ignorer aussi, c'est le traitement des produits chimiques après utilisation qui pour la plupart sont relâchés dans la nature.

@AV.PHOTOGRAPHIES

De quel oeil voyez vous le retour de cette pratique ?

Une Tendance

@YHAUTBOIS

Quel est le principal avantage de l'argentique ?

Aucun, techniquement !
C'est une approche totalement philosophique



UN ÉTUDIANT DE SPÉOS

C'est une pratique que tous les photographes devraient faire au moins un peu pour comprendre l'histoire de la photographie et ses racines. Mais cela permet au photographe d'être plus attentif aux photos qu'il crée et de ralentir le processus dans un monde moderne où tout va très vite.

@BRUNO_LABARBERE

Qu'est-ce qui vous motive à faire de l'argentique ?

La Kodak Tri-X. Et aussi parce que ça fait un sujet de conversation pour me rapprocher de mes sujets.

@ROGGBESS

De quel oeil voyez vous le retour de cette pratique ?

Mitigé. Heureux de l'engouement mais déçu de la flambée des prix.

@INSTADRIEN.PHOTO

Quel est le principal avantage de l'argentique ?

Le rendu, le grain, le style, l'âme, cette touche de naturel que le numérique perdu.

APRÈS LES CRISES, UN SECTEUR FRAGILE, DIVERS ET DYNAMIQUE

Qu'est-ce que qui nous permet de perpétuer la pratique de l'argentique aujourd'hui ? Sans doute le fait que malgré les crises et les faillites, ces procédés historiques ont survécu en s'adaptant. Et tandis que les grosses industries du secteur poursuivent à moindre régime leur activité, d'autres acteurs plus artisanaux tentent de surfer sur la vague de l'argentique. Faisons le point. **Philippe Bachelier**

Il suffit de se promener dans la rue pour constater que l'appareil photo argentique est devenu un accessoire de distinction, notamment chez les jeunes générations. Ilford Photo, qui effectue régulièrement des sondages, indiquait dans son rapport annuel de l'exercice 2020 que le regain d'intérêt pour la photographie analogique était très vif chez les moins de 35 ans. Sont fièrement portés en bandoulière des boîtiers mécaniques des années 1970 ou 1980. Le marché de l'occasion se porte bien, car nécessité fait loi. En 24x36, qui est le format privilégié du come-back argentique, si l'on met de côté les "appareils-jouets" en plastique de Lomography, seul Leica n'a pas déserté le terrain. Tous les autres acteurs du marché ont peu à peu délaissé ce secteur depuis vingt ans.



Quoi de neuf ?

En octobre 2022, Leica fait renaître le M6. Il est commercialisé à partir de 1984, et près de 175 000 unités sont fabriquées à la main jusqu'en 2002. Soit 9 200 par an. Un rythme d'objet de luxe. Symbolique du savoir-faire des ingénieurs de Wetzlar, ce boîtier manuel mais à posemètre intégré enterre de fait le M7, un semi-automatique produit de 2002 à 2018. Retour à la tradition mécanique qui a fait la gloire du fabricant. Selon Stefan Daniel, vice-président exécutif de la technologie et des opérations, "le Leica M6 est une étape importante dans l'histoire de l'entreprise Leica Camera AG. Depuis 1984, d'innombrables photos emblématiques ont été prises avec le M6; il a fait partie de la gamme des produits pendant plus de dix-huit ans et reste un appareil photo fascinant avec une valeur ajoutée extrêmement élevée. La photographie analogique consciente, en opposition à l'avalanche d'images numériques, jouit d'une grande popularité. Il était donc logique pour nous de produire de nouveau le Leica M6, l'un des représentants les plus appréciés de ce type d'appareils". La précision mécanique made in Germany se paie : 5 450 € le boîtier nu.

Le M6 rejoint deux autres boîtiers argentiques, le M-A (Typ 127), mécanique sans posemètre, et le MP, qui se différencie essentiellement du M6 par sa molette de rembobinage inspirée du légendaire M3. Le M-A coûte 5 350 € et le MP, 5 550 €. L'objectif le plus accessible en neuf est un Leica Summarit-M 50 mm f/2,4, à 1 735 €. En monture compatible, l'excellent Zeiss Planar T* 2/50 ZM se déniche à un peu moins de 800 €. Un Voigtlander Color Skopar 35 mm f/2,5 VM PII est à 490 €. Le TTartisan 50 mm f/1,4 Asph Leica M autour de 450 €. Mais on sort de la légende, avec du flare et du vignettage. En dehors de Leica, morne plaine. Ricoh Imaging a lancé une page de teasing sur le projet d'un boîtier argentique Pentax en décembre 2022 (www.ricoh-imaging.co.jp/english/pentax/filmproject/). Mais rien n'assure qu'il en sortira quelque chose. Commercialiser un boîtier argentique aujourd'hui est un pari risqué. On est loin de l'époque où le Pentax K1000 s'est vendu à plus de 3 millions d'exemplaires sur vingt-deux ans (1976-1997), soit 136 000 boîtiers par an. Un produit de masse comparé au Leica M6. Quand celui-ci se vendait

18 000 F (environ 2 750 €) dans les années 1990, le K1000 valait dix fois moins. En moyen format, l'Hasselblad H6X (8 220 € avec viseur, sans dos ni objectif), comme ses prédécesseurs H1, H2, H2F, H4X et H5X, peut recevoir les dos argentiques HM 16-32, lesquels ne sont plus fabriqués, mais on peut les trouver en occasion ou les louer chez des spécialistes tels que Matphoto (matphoto.fr). Les boîtiers Alpa 12 TC sans décentrement (2 150 €) et 12 avec décentrement (à partir de 4 300 €) peuvent recevoir des dos 6x9 et 6x7 (à partir de 2 800 €) conçus avec Linhof. Les dos Mamiya 6x7 et Horseman 6x9 sont adaptables. Bien plus artisanal, et grâce à l'impression 3D, Dora Goodman (dora-goodman.com) fabrique des appareils modulaires qui acceptent des dos 120 Mamiya Press et RB. Des plans 3D sont téléchargeables pour créer soi-même un système moyen format à l'aide d'une imprimante. Le grand format, toutes proportions gardées, est le rescapé de l'argentique. Si une marque prestigieuse comme Sinar s'est intégralement tournée vers le numérique, Arca-Swiss, Linhof ou Toyo proposent toujours une large gamme ➤

L'argentique selon...

Gregor Sailer

Ce photographe autrichien né en 1980 travaille sur film, à la chambre. Cela peut étonner quand on sait qu'il s'aventure dans des zones reculées aux climats souvent hostiles, pour photographier des constructions stratégiquement sensibles, à vocation militaire ou scientifique.



“Je travaille avec une chambre photographique Sinar P2, en combinaison avec du film négatif Kodak Portra. J'utilise selon les cas le grand format 4×5 et le moyen format 6×9 cm. J'aime le processus de travail lent et statique qu'implique ce type d'appareil photo. Cela influence également le langage de l'image. Je recherche toujours l'épure la plus grande possible dans un cliché. Même si la pression est forte, par exemple lorsque je travaille dans des zones d'accès restreint ou dans des situations dangereuses, je préfère ce genre d'approche. Outre la haute qualité technique que procure le film, j'aime le charme du grain. En général, un premier processus de sélection se produit avant la prise

“Je suis capable de travailler en toute autonomie en matière de sources d'énergie”

de la première image. Je me fais une idée de l'espace particulier dans lequel je me trouve et décide quel détail est assez fort pour porter le propos. Généralement, je prends une seule photo par motif. C'est risqué, mais cela augmente aussi ma concentration et sensibilise ma perception. Si je fais une erreur ou si quelque chose arrive ensuite au labo,

je perds l'image. Un autre avantage de cet appareil mécanique et lourd, c'est que je suis capable de travailler en toute autonomie en matière de sources d'énergie. Cela me permet de disposer d'une fenêtre de travail plus longue à l'extérieur, en particulier sous des températures extrêmement basses ou extrêmement élevées. J'ai eu l'occasion de travailler à des températures comprises entre -55°C dans l'Arctique et $+65^{\circ}\text{C}$ dans certains déserts.”

Le livre Unseen Places de Gregor Sailer est disponible aux éditions Kehrer (textes en anglais et en allemand), 24 × 30 cm, 144 pages, 29,90 €.

Photo ci-dessus : The Potemkin Village, Carson City / Vårgårda, Sweden, 2016.

de chambres. Ces entreprises ont plus de soixante-dix ans d'existence. 4×5, 5×7, 8×10 ou 11×14 pouces, le choix reste large. Arca-Swiss, installé à Besançon, constate que le 4×5 suscite un fort intérêt chez les jeunes photographes. À côté de ces acteurs historiques, de petites entreprises occupent une part non négligeable du marché. Parmi les plus anciens, actifs dès les années 1990, citons Canham aux États-Unis, Walker en Angleterre. Les fabricants chinois Chamonix et Shen Hao se sont imposés grâce à une politique de prix très compétitifs. En France, Woodyman (woodymanproject.com), Fasquel & Co (fasquelcameras.square.site) continuent la tradition des chambres folding en bois

et en métal. Les appareils rudimentaires des photographes ambulants sont remis au goût du jour par Sébastien Bergeron (boxcameranow.com). En Italie, Gibellini (gibellinicaamera.com) ou en Hongrie, Argentum (argentumcamera.com) élargissent l'offre grand-formiste en Europe.

Le marché de l'occasion

Quand le prix du neuf rebute, ou tout simplement parce que le modèle souhaité n'est plus fabriqué, on se tourne vers le marché de l'occasion. Si le choix est très vaste, les tarifs ont progressivement augmenté depuis le creux des années 2008-2010. À l'époque, un Leica M6 nu se trouvait en occasion entre 800 et 1 200 €, selon qu'on

achetait sur eBay ou en boutique. Les M4-2 et M4-P, conçus au Canada et moins prisés par les lecaïstes, se négociaient entre 600 et 900 €. Aujourd'hui, leur coût a sensiblement doublé. Il en va de même pour beaucoup d'autres marques, au gré du prestige accordé par l'acheteur, notamment Hasselblad et Rolleiflex. C'est le prix de l'engouement pour l'argentique, lié à une relative rareté des boîtiers. S'il y a de bonnes affaires à conclure sur Leboncoin ou eBay, elles posent le problème de l'assurance d'un bon fonctionnement. L'achat en magasin, physique ou par correspondance, s'accompagne parfois avec une garantie de quelques mois ou une possibilité de retour. Chaque grande ville possède sa caverne

L'argentique selon...

Mona Kuhn

Dans sa série Kings Road, la grande photographe germano-américaine conjugue numérique et argentique pour convoquer les fantômes de la maison Schindler, résidence du célèbre architecte autrichien Rudolph M. Schindler dans les années 1920.

“J'utilise le numérique ou l'argentique selon la nature du projet, et l'accès à l'électricité. Par exemple, mes travaux réalisés dans la forêt tropicale au Brésil (série *Native*), et ceux menés dans le Sud-Ouest de la France (série *Evidence*) ont tous été effectués sur film. La série actuelle *Kings Road* qui a été prise à Los Angeles a en revanche été photographiée en numérique. J'ai pris des clichés de la maison, des documents et de la “femme mystérieuse” à l'aide de mon Hasselblad numérique. Puis j'ai sélectionné certaines images du modèle que j'ai fait transférer sur internégatifs jet d'encre de 8 × 10 pouces. J'ai ensuite tiré à l'agrandisseur ces négatifs haute résolution dans la chambre noire, et appliqué des solarisations à la lumière sur les tirages. C'est ainsi que j'ai combiné les deux, le numérique et l'analogique, pour créer cette série.”

Mona Kuhn : “Kings Road, A Rudolph Schindler House”, exposition jusqu'au 4 juin à la Kunsthaus de Göttingen, Allemagne.



d'Ali Baba, à l'instar de Photo Saint-Pierre, à Nantes, ou des Ateliers de Marinette, à Lyon. Les réseaux Camara (camaraoccasions.net), Images Photo (images-photo.com) et Phox (phox.fr) rassemblent plus de 200 magasins. Leurs sites respectifs présentent de nombreuses annonces d'appareils argentiques et d'objectifs. À l'étranger, la boutique en ligne finlandaise Kamerastore (kamerastore.com), qui possède un atelier de réparation, donne un bon aperçu de la fourchette haute du prix de l'occasion en Europe. On y trouvera par exemple un Pentax K1000 à 199 €. La réparabilité des appareils argentiques repose sur la disponibilité de pièces détachées. Si Leica peut intervenir sur tous ses boîtiers M et Hasselblad sur les systèmes H, V et X de 1958 à nos jours, il n'en va pas de même pour les autres marques. Mais les boîtiers mécaniques ont un avantage sur leurs versions électroniques, notamment les appareils à moteur intégré pour l'avancement du film. Une pièce métallique peut être usinée, alors qu'un circuit électronique défaillant ne peut être que remplacé. Quoi qu'il en soit, le cannibalisme pratiqué sur des appareils hors d'usage prolonge la vie de ses semblables.

Les films : qui couche pour qui ?

La production des films atteint un pic en 2001, puis la demande chute de 90 % en dix ans. Une catastrophe industrielle. Quand la photographie était au cœur de l'activité de Fujifilm en 2000, elle n'en représente plus que 13 % aujourd'hui (numérique et argentique confondus). Mais si l'on faisait un voyage trente ans en arrière, on serait surpris de constater que les marques phares d'hier sont toujours présentes actuellement, bien que l'offre des émulsions se soit fortement resserrée. Prenons les principaux fabricants des années 1980-1990, Agfa, Fujifilm, Ilford et Kodak. De l'allemand Agfa, il ne reste que le nom et deux films noir et blanc APX 100 et APX 400. Ils sont couchés en Angleterre par Harman Technology, qui produit également la gamme noir et blanc Ilford. Toujours en noir et blanc, Fujifilm a fait le ménage dans son catalogue, ne conservant qu'un film l'Acros 100. La version II de cette émulsion est made in UK. Les rumeurs la désignent comme de l'Ilford, mais ses caractéristiques, notamment en pose longue, plaident pour une formulation japonaise. Les parties concernées restent muettes sur d'éventuels accords interentreprises... La question du "qui fait quoi et pour qui" est légitime pour le



© SHUTTERSTOCK

consommateur, mais en raison du principe de confidentialité, les entreprises sont peu bavardes sur le sujet. Nous avons envoyé un questionnaire à tous les fabricants de films sur l'avenir de l'argentique, sans obtenir de réponse, si ce n'est un accusé de réception de la part de Foma qui s'engageait à nous répondre courant avril (nous attendons toujours un retour). Revenons à Fujifilm. En couleurs, adieu les Astia, Reala, Sensia, Superia 200, 800 et 1600, Provia 400 et 1600, Pro 160NS, Pro 400H, etc. Survivent les Fujicolor C200 et Superia X-Tra 400. Un Fujifilm en 400 ISO est en cours de commercialisation aux États-Unis, où la Superia X-Tra 400 est annoncée comme "discontinué". L'emballage de ce nouveau film indique un "made in USA". De quoi spéculer sur du Kodak chargé dans des cartouches Fujifilm... En diapo, les Velvia 50 et 100, Provia 100F restent disponibles, made in Japan. Sur le secteur argentique, Fujifilm concentre son action sur le marché très profitable de l'instantané avec sa gamme Instax, à l'instar de l'Instax Mini 12 lancé le 2 mars. L'adieu au film est-il pour bientôt ? Chez Kodak, si le noir et blanc résiste avec l'intégralité de la gamme TMax (100, 400 et 3200, cette dernière ayant connu une période d'interruption de 2012 à 2018), la réduction de la voilure est spectaculaire sur l'inversible. Les Kodachrome ont disparu, tout comme presque tous les Ektachrome. Seul l'Ektachrome E100 a survécu après une absence de 2013 à 2017. En négatif couleur, le choix est plus fourni : Gold (200 ISO), Ultramax 400, Portra 160, 400 et 800 ISO, Ektar 100. Kodak mise sur le négatif couleur en raison des pratiques hybrides : la prise de vue sur négatif offre une plus grande latitude d'exposition que

l'inversible et convient bien à la numérisation. Et Kodak fabrique toujours du papier à développement chromogène Endura, aussi bien exploitable à l'agrandisseur qu'en tireuse numérique de type Durst Lambda, Polieletronica ou LightJet. Ilford a conservé l'intégralité de son catalogue de films et l'a enrichi avec l'Ortho Plus. Harman Technology ayant acquis Kentmere, l'usine de Mobberley complète la gamme Ilford avec les films Kentmere 100 et 400. Le tchèque Foma, réussissant son maintien dans le concert des émulsionneurs, au contraire du hongrois Forte disparu en 2007 et du croate Fotokemika en 2012, a préservé sa gamme de films et de papiers, tout en y ajoutant un Retropan 320 Soft en 2015. Un dernier historique, l'italien Ferrania, fabrique du film depuis cent ans. Après l'arrêt de sa production en 2008, d'anciens employés ont remis en service les outils de recherche et développement en 2013 dans une nouvelle structure, Film Ferrania. Le film P30, un noir et blanc de 80 ISO, sort en 2017, aujourd'hui indisponible. Début avril, le Ferrania Orto, un film orthochromatique de 50 ISO, est annoncé. À partir des années 1990 et 2000, de nouveaux acteurs investissent le marché. En France, Bergger naît des cendres de Guillemot en 1995, et se fait rapidement un succès grâce à ses papiers barytés et des plans-films fabriqués en Hongrie par Forte. En 2015, son film Pancro 400 sort d'abord en plan-film, puis est décliné en rouleau. L'émulsion est le fruit d'une collaboration de Bergger avec l'entreprise allemande InvisCoat. Spécialisée dans le couchage des émulsions, celle-ci a été fondée par d'anciens employés de la division des films grand public d'Agfa-Gevaert après la faillite d'Agfa Photo en 2005. ➤



© THBAUT CODET

Lomig Perrotin, créateur des films Washi dans son ancien atelier de Saint-Nazaire en 2019.

Grâce à ce même InvisCoat, Adox a pu réaliser la production du papier à contraste variable MCC selon les formules de l'Agfa Multicontrast ainsi que le Lupex, un papier à grade fixe au chlorure d'argent. Adox commercialise aussi des films, très vraisemblablement couchés par InvisCoat, mais également sur l'ex-site d'Ilford situé en Suisse, à Marly, où Adox utilise une machine à émulsionner conçue pour la recherche et le développement à l'époque d'Ilford. Les plans-films CHS 100 II sont couchés avec cet outil.

En 2020, InvisCoat et FilmoTec (ce dernier est l'une des émanations d'Orwo, ancienne usine d'Agfa située à Wolfen, en ex-RDA) ont été réunis par un fonds d'investissement avec d'autres entreprises allemandes (voir la liste sur www.orwo.family) pour perpétuer la marque Orwo et proposer une distribution internationale directe via son site de vente en ligne. D'où la nouvelle gamme de films Orwo annoncée en 2022, en noir et blanc comme en couleurs. En couleurs, on compte ainsi les négatifs NC400 et NC500, tous deux en 400 ISO, qui s'inspirent des films Agfa, le second étant moins saturé et plus granuleux que le premier. Ils portent l'étiquette "InvisCoat made in Germany". En noir et blanc, six films sont au programme,

deux en 100 ISO (NP100 et UN54), un en 400 ISO (NP400) et trois films spéciaux de 3 ISO haute résolution (PF2), 8 ISO à haut contraste (DP31) et 13 ISO haute résolution et grande latitude de pose (DN21).

Toujours en Allemagne, Hans O. Mahn, propriétaire du distributeur et site de vente en ligne Macodirect, commercialise les films Rollei. La gamme RPX est fabriquée en collaboration avec Harman Technology, alors que les films Superpan et Retro sont dérivés des films de prise de vue aérienne Aviphot élaborés par Agfa. Agfa existe encore, spécialisé dans les arts graphiques, le médical et l'industrie (dont la photographie aérienne). On lui doit aussi le Copex Rapid, conçu pour le microfilmage, un noir et blanc de 50 ISO, vendu en 135 et en 120 sous diverses étiquettes (Maco Photo, Spur, etc.). Agfa s'était séparée de sa branche photo grand public en 2004, devenue Agfa Photo. Sept mois après, la société basée à Leverkusen, au nord de Cologne, fut obligée de déposer son bilan.

Au XIX^e siècle, la photographie a libéré la peinture du champ réaliste, d'où l'impressionnisme, Cézanne puis les cubistes. Le numérique a ouvert l'argentique à des approches plus ludiques, à l'instar de Lomography et de ses films aux couleurs délavées ou criardes, commercialisés en

petites séries, provenant de vieux stocks. La contraction des offres a poussé des entreprises comme CineStill, aux États-Unis, à proposer du film cinéma conditionné en cartouches ou en rouleaux 120, en noir et blanc (Double X) et en couleurs. Kodak étant le fournisseur principal d'émulsions pour le 7^e art (qui reste une véritable locomotive pour la production argentique), on retrouve donc les films négatifs couleur Vision3 (50D, 250D, 200T et 500T) en bobines. Seul problème, leur développement est spécifique (ECN-2) en raison d'une couche antihalo Remjet inadaptée au traitement C-41. CineStill fait subir aux films un pré-traitement avant conditionnement qui élimine le Remjet et rend les émulsions compatibles avec le C-41. La suppression de l'antihalo provoque... des halos autour des sources lumineuses et dans les contre-jours; toutefois, cet effet est apprécié par de nombreux photographes. Néanmoins, le développement ECN-2 est peu à peu proposé dans quelques labos qui vendent eux-mêmes du film Vision3 en bobines sans suppression de Remjet (sunbath-filmlab.com, nationphoto.com, reportage-image.com, pour n'en citer que quelques-uns). Sans être exhaustifs, terminons par Film Washi, créée en 2013 par Lomig Perrotin, installée en Bretagne.

Tamara Eckhardt

Cette photographe allemande née en 1995 renouvelle à sa manière le documentaire social, fixant sur pellicule couleur argentique des portraits lumineux d'enfants et adolescents défavorisés. Elle est à l'affiche de la prochaine édition des Boutographies de Montpellier avec sa superbe série Youth of the Island Field, montrant la précarité mais aussi l'espoir d'une des communautés les plus pauvres d'Irlande.

L'entreprise offre une approche artisanale de l'argentique, avec des services sophistiqués comme le couchage de films ou de plaques sur mesure, la perforation et la mise en cartouche 135 ou en bobine 120, etc. S'inspirant du procédé calotype et du négatif papier Eastman, Film Washi fabrique trois films couchés sur papier japonais Kozo et Gampi, dont l'historique W, orthochromatique de 25 ISO, est disponible en formats 135, 120 et plan-film. Film Washi convertit aussi une dizaine d'émulsions conçues pour d'autres usages que la photographie (enregistrement de sons, radiographie, etc.) dans un but ludique et artistique.

Les tendances de la production

Si certains fabricants comme Fujifilm annoncent régulièrement des difficultés de production pour leur gamme de films, en raison d'un marché déclinant et de problèmes d'approvisionnement en matières premières, la plupart des acteurs décrivent un marché en croissance. Les rapports annuels d'Harman Technology, fabricant des produits argentiques Ilford, relatent que le secteur des films est en hausse continue depuis 2012, malgré la pandémie de Covid-19. En revanche, cette dernière a fortement affecté le marché du papier. Le volume des papiers Ilford a décliné de 47 % en 2020 par rapport à 2019. La fermeture des écoles et des universités, qui représentent une grande part du marché du tirage, notamment aux États-Unis, en a été la cause principale. En 2021, les ventes restaient inférieures de 35 % par rapport à 2019. Ces statistiques montrent combien le marché amateur et celui des écoles sont devenus importants dans l'économie de l'argentique. La photographie instantanée, argentique elle aussi, est en croissance. Elle est majoritairement représentée par le système Instax de Fujifilm, suivi par Polaroid.

Une pratique de plus en plus coûteuse

Il suffit de comparer ses factures d'achat de films sur les cinq dernières années pour constater l'envolée des prix. Les plus fortes augmentations proviennent de Fujifilm et de Kodak. En 2018, un rouleau de Kodak Tri-X coûtait entre 6 et 7 €; aujourd'hui, il faut déboursier 15 à 16 €. L'Ektar 100 est passé de 8 à 18 €. Dans notre article de 2019 sur la réintroduction de l'Ektachrome 100, nous mentionnions 15 € comme prix moyen pour l'inversible de Kodak, tout comme pour le ►



“Je pratique la photographie argentique depuis l'âge de 15 ans, c'est un médium qui me tient à cœur. Je suis attirée par tout le processus qui l'accompagne, du développement des négatifs à la réalisation des tirages. Il y a ce sentiment palpitant d'anticipation qui monte quand on attend de voir le résultat final, je trouve cela très excitant. La prise de vue sur film m'a également appris à ralentir dans mon approche de la photographie, et à prendre des décisions plus délibérées. Plutôt que de capturer des clichés sans discernement, je travaille chaque prise de vue de façon

plus concentrée et intentionnelle. Cela me permet de créer des moments plus intimes avec mes sujets et de capturer l'essence de la scène avec une plus grande précision. J'apprécie aussi les qualités esthétiques singulières que la photographie argentique peut offrir. Les couleurs et le grain du film analogique ont un aspect particulier, et procurent une sensation unique qu'il m'est difficile de reproduire avec un appareil photo numérique. Je travaille au Pentax 67 avec du film Portra 400.”
Les Boutographies ont lieu à Montpellier (34) du 6 au 28 mai. boutographies.com

Provia 100F de Fujifilm, dans le format 135-36. Chez les deux émulsionneurs, leur tarif atteint 28 à 30 €. Ce doublement n'est pas observé chez les concurrents tels qu'Ilford, dont l'augmentation est d'environ 40 % sur la même période. Chez Bergger, en se basant sur l'achat d'un lot de 10 films, la Pancro 400 coûtait 5,59 € l'unité en 2017. Elle n'a pris que 27 % par rapport à aujourd'hui, à 7,13 € l'unité. L'argentique est donc devenu une pratique très onéreuse en l'espace de quelques années. Mais si l'on ramène le prix du film au coût de la vie, les chiffres ont parfois de curieuses coïncidences. Le SMIC horaire de décembre 1978 était de 11,31 F. En 2023, il se situe à 11,27 €. À cet égard, le prix d'un film à la fin des années 1970 coûtait autant qu'un rouleau il y a cinq ou dix ans. Je me souviens de la Tri-X entre 5 et 6 F et de la Kodachrome 64 (vendue développement compris) à 36 F en 1978. En 1980, le prix de l'once d'argent a plus que doublé par rapport aux années 1970, multipliant d'autant le coût de chaque rouleau de pellicule dans les années qui suivirent. Mais il est vrai que l'inflation du début des années 1980 dépassait 10 %. Revenons à aujourd'hui. L'augmentation récente des films est due à plusieurs facteurs. L'argent s'est renchéri d'environ 30 % depuis 2020 par rapport à la période 2014-2020. Les chaînes de production ont été réduites il y a dix ou quinze ans pour s'adapter au déclin de la demande qui a suivi la révolution numérique. Elles doivent désormais faire face à un accroissement de la demande. Pendant la Covid, les fabrications ont momentanément cessé, désorganisant les chaînes de production. Le bannissement

de produits chimiques polluants oblige à repenser les fabrications. Le regain d'intérêt pour l'argentique pousse aussi à conforter les marges. L'année dernière, Fujifilm annonçait une hausse de ses prix de 20 à 60 % en raison de *"la flambée des matières premières, des coûts de transport, etc., ainsi que (de) la baisse de la demande"*. Fin mars 2023, l'entreprise décide qu'elle ne prendra plus de commandes sur le sol japonais en format 135 et 120 pour ses films couleur, à cause de difficultés d'approvisionnement en matière première.

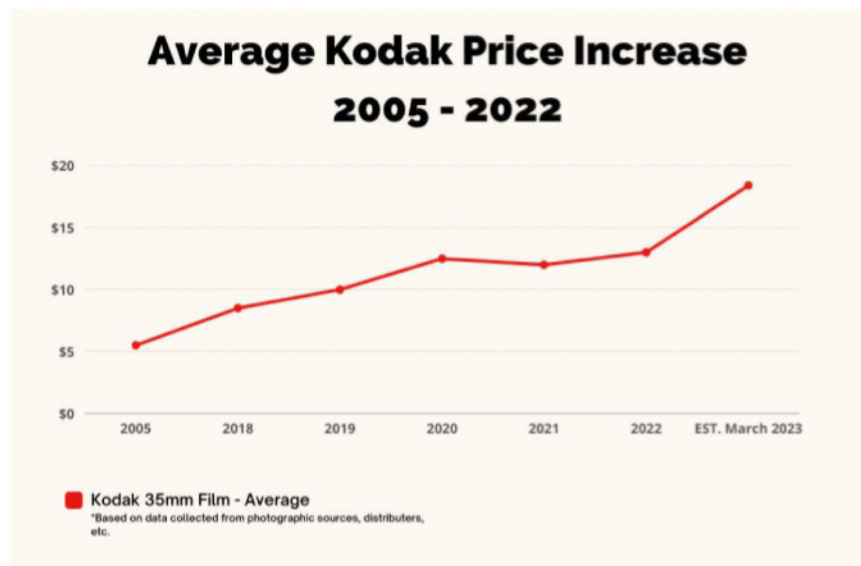
Des pratiques hybrides

Concernant Kodak, l'augmentation des prix paraît en grande partie liée à une optimisation conjoncturelle et ciblée. Le rapport annuel de Kodak Alaris de 2021 (celui de 2022 n'est pas encore disponible) rappelle que *"Kodak Moments reste le leader du marché des films photographiques grand public et professionnels et des appareils photo à usage unique pour la prise de vue argentique. Le regain d'intérêt pour la photographie argentique, combiné à des augmentations ciblées de prix, a permis de dépasser le chiffre d'affaires de l'exercice précédent"*. Kodak Alaris distribue les films fabriqués par Eastman Kodak. Celui-ci précise dans son rapport annuel de 2022 que la part des recettes du secteur film a progressé. Jusqu'où l'inflation du film sera-t-elle supportée par les photographes ? De nombreux férus de Tri-X (16 € en 36 poses) ont basculé vers la HP5 (11,90 €) en raison de son prix. Reste que plusieurs marques demeurent abordables. Nous avons déjà cité Bergger. Ajoutons Foma (autour de 6 € le 135-36), Kentmere, Agfa APX ou

Rollei RPX, ces trois derniers recouvrant les mêmes émulsions en 100 et 400 ISO, pour un prix moyen autour de 7 €. On a beau lire ici et là que l'argentique possède une âme et un charme dont le pixel serait dépourvu, la communication des producteurs comme celle des consommateurs passe par le medium numérique. Les utilisateurs de films privilégient les scans au tirage papier, dans la perspective de les publier sur Instagram ou Facebook. Ce sont ces mêmes réseaux sociaux, avec leurs influenceurs, qui contribuent en retour à l'engouement pour l'argentique. Les professionnels l'ajoutent à leur pratique numérique, notamment chez de nombreuses femmes photographes, comme Lucie Sassi, Cécile André, Maud Chalard, Faustine Martin, Lydie Bonhomme ou Sonia Sieff.

Du film au papier

Les images prolifèrent sur nos écrans, mais seule une infime proportion se matérialise en tirage sur papier, jet d'encre ou photosensible. En papier argentique couleurs, les deux grands acteurs sont Fujifilm et Kodak. La principale utilisation de ces papiers argentiques n'est pas le tirage à l'agrandisseur. Elle passe par des machines qui transforment les pixels des images issues d'APN ou de numérisation en rayons laser RVB : ceux-ci reconstituent les détails des images sur le papier photosensible. Cette technologie est employée pour la production de tirages et de livres photo, que ce soit par des labos professionnels comme Picto ou Photoweb. Les études de marché montrent une croissance régulière sur ce secteur, qui se maintiendra dans les années à venir, mais qui n'a rien à voir avec l'engouement actuel pour le film. En papier noir et blanc, les deux principaux acteurs sont l'anglais Harman Technology, concevant des produits Ilford, et le tchèque Foma. Ce sont d'ailleurs les fabricants de la plupart des marques tierces de papier argentique monochrome du marché. Petite exception, Adox faisait produire son MCC par InovisCoat, jusqu'à ce qu'Adox considère début 2020 que les coûts de fabrication du papier ne permettaient plus une exploitation rentable. Le MCC reprenait la formulation de l'Agfa Multicontrast. Il est question de relancer une production sur le site de Marly, en Suisse, grâce à du matériel ayant appartenu autrefois à Ilford. Jusqu'en 2017, Harman Technology constate un déclin régulier de la consommation du papier. En 2018, ce secteur a retrouvé de la croissance, mais la Covid l'a de nouveau fait décliner. *Wait and see*.



La hausse de prix des films Kodak de 2005 à 2022. Source : Caterina Maina.

L'argentique selon...

Linda Tuloup

À travers ses images mystérieuses, Linda Tuloup nous fait pénétrer dans un univers poétique où l'inconscient semble s'imprimer dans la matière même de la photo argentique, qu'il s'agisse de moyen format ou d'instantané comme ici.

“Je dirais que le début de ma pratique photographique, il y a environ seize ou dix-sept ans, est lié aux voyages et à la solitude. Je terminais mes études en psychologie et je voyageais autant que possible. J'emportais avec moi un vieux Canon 24×36 qui appartenait à ma mère. J'avais, je m'en souviens, déjà ce désir fou de photographier l'intériorité, et je me servais de la photographie comme d'un passage vers l'imaginaire, une porte menant à l'esprit, à l'invisible. Une nuit, alors que je revenais d'Amérique du Sud, j'ai commandé un petit appareil photo tout en plastique qui me faisait rêver. Son nom, c'était Holga. C'était un moyen format. Il n'y avait que douze vues, et comme il était très rudimentaire, il laissait passer la lumière en dessinant des traînées rouges sur le film. J'étais amoureuse de ces accidents, de cette part fragile. J'en accentuais les effets en utilisant des pellicules périmées, notamment en couleurs. J'aime qu'il y ait une part de maîtrise et une part de surprise – le conscient et l'inconscient qui se rencontrent. Aussi, l'entraînement du film étant totalement manuel, cet appareil permettait la surimpression de plusieurs vues. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé une première série de portraits avec des surimpressions de paysages, publiée à l'époque dans *Réponses Photo*. Avec la surimpression, on ne sait jamais à quoi s'attendre : on prend des photos qu'on ne peut pas visualiser sur le moment, on ne voit pas ce qu'on crée. On va vers l'inconnu. Une année ou deux passent, Hervé Baudat, un ami photographe, m'appelle et me dit : “*Tiens, j'ai vu un Rollei dans une boutique, c'est une super affaire. Si tu ne le prends pas tout de suite, je l'achète.*” Je n'ai pas réfléchi, je l'ai pris. C'est un Rolleiflex 2,8 GX qui ne me quitte plus et dans lequel je mets



essentiellement de la Tri-X 400, pour son grain et son contraste. J'ai également une chambre 4×5 pouces, une Graflex, mais finalement, je m'en sers assez peu pour le moment. Et puis récemment, Fuji a sorti un nouvel appareil photo instantané : l'Instax Square. L'idée de retrouver le format carré comme sur un Polaroid me plaisait. J'avais un petit stock de films

“L'argentique a une existence, une matière”

Fujifilm Instax qui traînait dans mon frigo lorsque le confinement est arrivé. Une phrase de Bachelard s'est mise à tourner indéfiniment dans mon esprit : “*Quand on veut que tout change, on appelle le feu.*” J'ai alors commencé une nouvelle série d'autoportraits Polaroid, en allant de ma chambre au jardin et de mon jardin à ma chambre. C'était simple et immédiat. J'en prenais un par jour, parfois moins. Chaque fois qu'apparaissait une image inédite, je craquais une allumette et je la brûlais. Je voyais l'image

se métamorphoser de manière profonde, rapide, frappante et définitive. La chimie du Polaroid réagissait avec la chaleur de la flamme, et de cet effacement, ce trou, cette ouverture (ou les trois à la fois) naissaient de nouvelles nuances, de nouvelles couleurs. J'entrais à l'intérieur de la photo, à l'intérieur des corps. On le sait, photographe veut dire écrire avec la lumière, mais il faut plonger dans l'obscurité de la chambre noire pour révéler l'image. En fait, il me semble que toute la beauté réside dans ce geste, dans ce jeu entre la lumière et son absence. On a souvent associé la photographie à la mort, mais selon moi elle est l'instant retrouvé. Elle est ce point où j'atteins la vie, où je fais l'expérience continue de l'ouverture. Aujourd'hui, encore plus qu'avant, l'argentique m'incite à la réflexion. Il épouse cette recherche plastique que j'ai de l'image, il a une existence, une matière. Il crée en moi une attente, un désir, il m'offre un rapport au temps essentiel, un rapport au monde toujours neuf, il me permet de penser avec précision, il m'apprend à regarder.” *Le livre Vénus : où nous mènent les étreintes est paru aux éditions Berggr.*

L'argentique selon...

Julien Coquentin

« Pourquoi pratiquez-vous la photographie argentique en 2023 ? » Peut-être cette question devrait-elle être retournée et faudrait-il s'interroger sur les raisons qui me conduiraient à ne plus en faire l'usage. La première probablement serait son prix. L'engouement assez extraordinaire pour la pellicule a fait virer de bord ses fabricants, Kodak au premier chef, avec de très importantes hausses de tarifs. J'ai eu la chance d'apprendre son utilisation à une époque, pourtant pas si lointaine, où le film était vendu à prix coûtant. Il s'agissait alors pour la firme (je parle ici de Kodak) de sauver sa chaîne de production de Rochester.

Les photographes profitèrent d'une situation qui toutefois sentait méchamment le sapin (on pense à la fin de Polaroid). J'ai assez vaguement connu les films 120 Portra VC, m'exerçant dès 2010 sur la formule actuelle de la Portra à Montréal, un Yashica Mat 124 lové dans le creux de la main. Évidemment, pour qui connaît le grain exceptionnel de ce film, ce fut une joie, oserais-je le mot, un bonheur. Si demain celui-ci disparaissait, je serais malheureux et à la fois ce serait également une formidable secousse, qui me contraindrait à bouger ma ligne de confort et à pousser

Dorénavant installé dans son Aveyron natal après un détour par Montréal et la Réunion, Julien Coquentin a également opéré un retour aux sources en matière de pratique photographique, puisque son dernier projet, Oreille coupée, a été réalisé exclusivement en argentique.

l'exploration, peut-être finalement à déployer ma photographie. Il n'est jamais bon de rester assis dans son fauteuil, aussi moelleux fût-il. Parce que nous y voilà. Pourquoi utiliser l'argentique, pourquoi un retour vers certains procédés anciens ? Probablement parce qu'il est nécessaire de cheminer et d'aller voir ailleurs. Voilà plus de dix ans que je me sers du format numérique associé à l'argentique. Au fil du temps, le second s'est imposé face au premier. Je double souvent mes vues, usant du numérique comme d'une simple cellule, et je dois bien admettre qu'il est très rare de prendre en défaut l'argentique.

“Il s'agit de prendre son temps, d'appuyer rarement sur le déclencheur”

Devrais-je comparer deux photographies distinctes réalisées sur un même temps, avec une même lumière et pour un sujet identique, celle issue du film portera le plus souvent davantage d'émotion. C'est très mystérieux mais c'est ainsi. Évidemment, cela a été dit, écrit, l'argentique induit un rapport à la durée et à la chose photographiée qui n'a rien à voir avec l'usage boulimique *ad nauseam* du numérique. Il s'agit bien là de prendre son temps, d'appuyer rarement sur le déclencheur et d'oublier aussitôt ce qui a été photographié (ma mémoire est de plus en plus lacunaire). Je patiente généralement jusqu'à avoir trois-quatre films dans le frigo avant de les envoyer chez Photon à Toulouse. Je photographie finalement assez peu, et vivre dans un territoire rural, à bonne distance du premier labo, contraint à désirer. Ce désir-là fait partie intégrante du plaisir de l'argentique. Recevoir les négatifs est une réjouissance. Toujours. Puis il y a l'image, la chose photographiée, ce que je vois. Un Raw est un fichier gris. Parfois, je sais qu'il s'y dissimule une





photographie importante, il me faudra alors aller la chercher. Rien de tel avec une vue argentique. L'image est là, sensuelle, dès le premier passage de scan. Il ne reste ainsi plus rien à faire ou presque. Aujourd'hui, j'ai remplacé mon Yashica Mat 124 par un Hasselblad 503 CX que j'utilise avec de la Kodak Portra. Cet ensemble-là correspond à ce que j'attends de la photographie, tant dans son grain, dans ses couleurs, dans son usage. On le sait, le photographe est un peu fétichiste, toutefois, il convient encore de bien choisir son fétiche. Cela étant écrit, j'éprouve continuellement le

besoin d'approfondir mes recherches, afin de raconter le plus justement possible. À l'occasion de la réalisation de mon dernier ouvrage, *Oreille coupée*, dans lequel j'ai essayé de documenter le retour du loup dans certaines forêts du Massif central, j'ai choisi de consacrer tout un pan de son iconographie aux cyanotypes. Il s'agissait d'imaginer une manière de raconter la sente des bêtes. Quelque chose qui aurait à voir avec le silence, la nuit, le furtif. À force de tâtonnements, je me suis déterminé à ne plus rincer mes feuilles que j'avais exposées, pour conserver

cette esthétique très particulière de teintes bleu nuit, jaune-vert, qui se donne à voir aussitôt le négatif soulevé. Le procédé cyanotype ainsi ébauché servait mon propos. L'image devenant aussi fragile que l'empreinte des bêtes, je la voyais disparaître au fil des semaines. Alors, dussé-je me contredire, au diable l'argent, au diable le pixel, la photographie est un vaste banquet, l'essentiel encore est que s'y attable notre insatiable curiosité."

Le livre Oreille coupée est paru aux éditions Lamaindonne.

LES LABOS TOUJOURS À FLOT

Condamnés il y a encore quelques années, les labos semblent se refaire une santé, bien que des menaces pèsent toujours sur le secteur. Nous sommes allés prendre le pouls du secteur. **Thibaut Godet**

Mi-novembre 2022 à Gennevilliers, près de Paris, nous sommes reçus dans le nouveau local de Négatif+. L'adresse parisienne a délocalisé son activité, trop à l'étroit dans sa boutique historique du nord de la capitale. Outre un outillage pour l'impression et l'encadrement flambant neuf, notre intérêt se porte sur le fond de l'entrepôt. Dans le bruit ambiant, quelques personnes s'agitent pour scanner des négatifs. Les pellicules sortent tout juste des larges machines-transferts, chargées du développement, situées derrière elles. On aurait pu penser que ces outils étaient aujourd'hui durs à trouver. Il n'en est rien. Ces machines-transferts sont neuves, tout droit importées d'Allemagne. "Ça se vend encore bien, nous confirme l'un des gérants. L'installateur, après nous en avoir posé deux chez nous, est allé en mettre en place d'autres en Allemagne, en Angleterre mais aussi en France." Si ce déménagement de Négatif+ s'explique pour des raisons pratiques, il n'en est pas dénué de sens. Il montre une certaine santé des laboratoires argentiques.

Il suffit de se rendre dans le centre de Paris pour s'en rendre compte, devant l'une des boutiques de Nation Photo. Un samedi après-midi, la file d'attente s'allonge pour entrer à l'intérieur, et on y découvre une myriade de jeunes photographes, appareils en bandoulière, venus y développer leurs pellicules.

Maximilien Steinberg, lui, a pris le pari il y a tout juste vingt ans. "On m'avait dit que le métier allait se transformer, que ça pouvait être une occasion d'essayer quelque chose." Il installe avec un associé une première boutique place de la Nation à Paris, soutenus à l'époque par Kodak. Ils ne sont pas dupes et voient arriver en même temps qu'ils s'établissent le numérique et l'effondrement de la demande en films. Mais sa boutique fonctionne, et trouve sa clientèle, si bien qu'il s'agrandit quelques années plus tard en ouvrant un deuxième magasin, au même moment où Kodak se déclare en faillite. "Au début, on s'est dit qu'on avait peut-être fait une bêtise", s'amuse aujourd'hui le gérant. Depuis, Nation Photo n'a fait

que s'agrandir et dispose actuellement de quatre magasins et ne compte pas s'arrêter là. "À partir de 2013-2014, on a eu beaucoup plus de monde. Il y a eu un phénomène de mode qui s'est accéléré. On le voit depuis trois ans... On n'arrive pas à fournir face à la demande!"

Un nouveau profil de client

De phénomène de mode, c'est aussi ce que l'on entend du côté de Processus, Photo, laboratoire photo professionnel installé à Paris. Son histoire débute il y a vingt-cinq ans en pleine ère de l'argentique avec l'ouverture d'un premier labo rue de la Roquette. Mais depuis les années 2000, Processus a diversifié son activité en se développant autour des outils numériques et de la retouche. "Quasiment tous les photographes que l'on avait dans notre clientèle en argentique sont passés au numérique. Cela a d'ailleurs fait que beaucoup d'entre eux ont été forcés de traiter leurs images", regrette Marie-Laure Metge qui dirige l'entreprise. Processus n'a cependant jamais tiré un trait sur l'argentique. Une partie de la clientèle résiste à l'appel du numérique, ou en revient, ce qui justifie encore aujourd'hui des services de développement, de scan et de retouche. "On reste stable sur l'activité argentique. C'est la clientèle qui change."

Deux générations font maintenant partie de la clientèle de Processus, ceux qui ne sont jamais partis de l'argentique, et ceux qui l'ont découvert ces dernières années. La gérante a tout de même l'impression d'une baisse des commandes professionnelles de ce type, bien que ces derniers temps, certains s'y essaient de nouveau. "En ce moment, on voit quelques jeunes photographes pros qui font de l'argentique en publicité."

Mais c'est bien le milieu amateur qui semble porter la dynamique argentique aujourd'hui. "Si on a gardé notre clientèle historique, des personnes de 25 à 45 ans, la clientèle s'est beaucoup rajeunie. On compte désormais beaucoup d'adolescents de 15 ou 16 ans", entend-on à Nation Photo. Les raisons sont multiples d'après Maximilien Steinberg, et toucheraient selon lui à une volonté de déconnexion du smartphone. Il se dit ainsi satisfait de voir cette génération s'approprier ce medium. Certes, la consommation est différente, ces photographes vont surtout faire développer et scanner et non passer par le tirage... Il s'agit de partager ses photos sur les réseaux sociaux. Quoi que, note le gérant, le tirage est en progression ces derniers temps.

Depuis quelques années, des labos ouvrent de nouveau dans les grandes villes comme à Nantes avec L'Atelier



L'Atelier Argentique à Nantes, lors de notre reportage en 2021.

© THIBAUT GODET

Thomas Boivin

Installé depuis 2010 à Belleville, Thomas Boivin photographie les rues et les habitants de ce quartier parisien multiculturel et en perpétuel mouvement. Tel un August Sander d'aujourd'hui, le photographe plante patiemment sa chambre grand format pour tirer le portrait en noir et blanc d'inconnus, le temps d'une séance consentie.



Argentique que nous avons visité en pleine Covid. Deux ans après, *“les gens sont toujours aussi avides de questions sur comment réparer un boîtier, comment en trouver. On fait un travail pédagogique également pour leur expliquer l'argentique, et pourquoi ils ont obtenu de tels résultats avec leur pellicule. On a souvent des jeunes qui viennent avec leurs premiers boîtiers ou leurs premiers films en recherche d'explications”*. Si leur commerce semble bien prendre et a trouvé sa clientèle, l'équipe demeure prudente. Car comme partout, ils ont du mal à se fournir en pellicules et notamment en films couleur. *“Les livraisons restent très aléatoires. Certaines références ne se trouvent pas pendant des mois. On essaie de jongler avec ce que l'on peut obtenir”*, concède l'une des deux gérantes.

La question du coût et du matériel

La crainte principale des labos reste surtout l'inflation. Les prix du film ont plus que doublé ces dernières années. *“Les gens ont oublié que l'argentique coûtait cher avant, relativise Maximilien Steinberg. Dans les années 1980, un film couleur valait 50 F. C'était l'équivalent d'une place de ciné et d'un café croissant. On a juste assisté à un rattrapage des prix.”* Le risque reste tout de même de démotiver les clients à continuer l'argentique avec des tarifs jugés trop élevés. Pour l'instant, les labos nous parlent surtout de photographes arrêtant les films couleur professionnels devenus inaccessibles pour se tourner vers du film plus amateur, cinéma, ou bien noir et blanc qui reste encore abordable sur certaines références. *“C'est compliqué car la plupart de notre clientèle, ce sont des jeunes qui sont toujours étudiants ou qui ont un petit salaire. Ça coûte cher d'acheter de la pellicule et de faire développer”*, nous dit-on à L'Atelier Argentique.

L'un des autres défis à gérer va être le vieillissement du matériel. Si des machines-transferts sont encore fabriquées, les développeuses classiques ne sont plus assemblées depuis les années 2000. Il en est de même pour les solutions de scanners qui ne sont plus produits et sur lesquels planche actuellement Nation Photo. *“Il y a de plus en plus de gens qui rouvrent des labos à travers le monde et la demande remonte. Mais le stock de matériel d'occasion commence à être faible. Ça va devenir tendu dans les années à venir. Aujourd'hui, je préfère sécuriser l'avenir de notre matériel avant que l'on se développe davantage.”*

“« Pourquoi pratiquer la photo argentique en 2023 ? » Pour répondre à cette interrogation, il y a un aspect plus important pour moi que le “résultat” ou le “rendu”. Bien sûr, la question du résultat est importante, mais elle est en même temps tout à fait secondaire. Ce qui compte le plus pour moi, c'est ce que je fais de mon temps. De ce point de vue là, j'ai un petit côté ludiste. Un appareil photo mécanique est un outil simple et tout ce que je fais ou presque implique le corps : chaque étape est une suite de gestes, de mouvements. Chaque étape est également très lente et répétée. Cette simplicité et ce rythme me plaisent. Non seulement ils me conviennent physiquement, mais aussi surtout intellectuellement : si je devais travailler à la vitesse du numérique, voir mes images tout de suite, tirer des courbes et voir le résultat apparaître immédiatement, je serais en train de courir derrière un outil beaucoup trop rapide pour moi et qui prendrait, je pense, de fait, toutes les décisions avant que je ne puisse les vivre pleinement.

L'argentique est une sorte de baudet qui ne permet pas d'aller très vite, mais c'est ma vitesse et je ne l'échangerais contre aucune espèce de performance. Pour la même raison, je tire mes images. Là encore, je pense qu'argumenter sur les mérites de l'un ou de l'autre système, ce serait comme comparer une transatlantique en bateau à moteur avec le même voyage en bateau à voile : on voit bien tout ce que ces deux voyages ont en commun, mais ils sont en fait tellement différents qu'on se demande si les mettre sur le même plan a un sens. De ce point de vue, je crois pouvoir affirmer aujourd'hui que si je devais me passer d'argentique, j'abandonnerais la photographie. Ozu disait qu'il ne savait faire que du tofu et rien d'autre : je me sens un peu de cet état d'esprit là.”

L'exposition “Belleville” est à voir à la Maison de la photographie Robert-Doisneau à Gentilly (94) jusqu'au 4 juin, puis au Château d'eau à Toulouse du 12 juillet au 28 août. Le livre Belleville est paru aux éditions Stanley/Barker.

QUEL AVENIR POUR LA RÉPARATION ?

Au fin fond des Côtes-d'Armor, Hervé Thurel est le dernier réparateur d'appareils photo en France ayant reçu l'agrément Mamiya. Aujourd'hui à la retraite, il continue de travailler pour sa clientèle, bien qu'il ne cherche plus à s'agrandir. **Thibaut Godet**

Depuis 1986, Hervé Thurel est aux petits soins du matériel photo argentique. Autant dire qu'il a vu passer des centaines de boîtiers entre ses mains ! Ce Breton installé près de Paimpol a une expertise bien singulière. Il est le seul spécialiste de Mamiya en France. D'abord mécanicien moto, il cherche à la trentaine un travail plus fixe. Son frère, déjà dans la photographie, lui fait rencontrer un réparateur de matériel en manque de bras. C'est là que commence son aventure dans la réparation. *"J'ai appris sur le tas. J'ai eu la chance de tomber sur un réparateur en Bretagne qui m'a donné les bases."* Lors du départ à la retraite de son mentor, il reprend l'activité et fonde Focale 22, son entreprise, en 1993. Deux ans plus tard, il obtient l'agrément Mamiya. Le vivier Mamiya se trouve justement en Bretagne, et après avoir conquis l'Ouest, il se fait une clientèle dans toute la France. En 2000, il rachète même le SAV parisien, et gère depuis les Côtes-d'Armor l'ensemble du service après-vente de l'Hexagone. Dix ans plus tard, la situation est plus compliquée pour le réparateur, avec l'arrivée du numérique. Les commandes baissent, l'obligeant à occuper un second job pour faire face au manque de travail. Mais peu à peu, il voit la tendance s'inverser avec un élan venant des particuliers et qui s'est ensuite professionnalisé. *"Aujourd'hui, de la clientèle, il y en a ! Il y a eu un phénomène de mode pendant la Covid, avec un très fort engouement. Les prix des boîtiers ont suivi et certains ont même doublé !"*

Du matériel cher mais fiable

Cependant, Hervé Thurel n'est pas plus inquiet de cette subite inflation. Les prix actuels sont pour lui ceux à payer pour de tels appareils, notamment les moyens formats qu'il voit passer dans son service comme les RZ67 ou Mamiya 6 ou 7. *"Selon moi, un RZ Pro II à 1 500 €, c'est normal ! C'est un boîtier fiable. Tous ceux que j'ai vendus ne sont jamais revenus en réparation. Quand le Mamiya 7 se vend à 3 000 €, c'est peut-être la limite..."* dit-il. Cet appareil dans sa deuxième itération se vendait il y a vingt ans 2 000 € neuf... Sacrée flambée !



Pour l'achat d'un boîtier, Hervé Thurel incite à acquérir du matériel en très bon état. Certes, il va coûter plus cher, mais il sera fiable et pourra durer longtemps. *"Combien de clients j'ai au téléphone désespérés car ils ont acquis un appareil à bas prix, mais en mauvaise condition ? Avec la réparation que je vais leur fournir, ils réalisent qu'ils vont payer au final plus cher leur appareil qu'un propre d'occasion chez moi !"* Ce qu'il voit poindre, c'est le manque de pièces disponibles. *"J'ai investi il y a encore trois ans quand Phase One (qui a racheté Mamiya) a liquidé ses dernières pièces lors d'une ultime vente. À travailler comme aujourd'hui, je pourrais continuer pendant dix ans"*, estime Hervé Thurel. Mais il ne

répare plus que quelques modèles de Mamiya, notamment les derniers réalisés par l'entreprise. S'il voit une nouvelle demande pour l'argentique, il n'imagine pas de nouveau les fabricants s'engager dans la création de matériel. *"Le moule est cassé, je ne vois pas quelle marque pourrait recommencer. Un appareil neuf vaudrait deux ou trois fois le prix qu'il valait il y a vingt ans. La mécanique est devenue hors de prix."* Cela n'empêche pas quelques marques de faire un pas dans ce sens comme Leica et son nouveau M6 ou Pentax qui annonce des appareils argentiques inédits. Mais quid du SAV ? Voilà bien l'un des enjeux à régler pour garder un parc d'appareils en bon état.

3 questions à Federico Benincasa

QUAND L'ARGENTIQUE RENCONTRE LES NFT : 99 CAMERAS CLUB

Comment s'approprier une collection de plus de 2000 appareils photo argentiques reçue en héritage ? Après la mort de son père il y a trois ans, Federico Benincasa, ingénieur dans les NFT, a eu l'idée originale et novatrice de créer 99 Cameras Club. Sa volonté : inventer et proposer une nouvelle façon de collectionner, et réunir des passionnés autour d'une collection unique pour qu'elle devienne la plus belle du monde. Une manière de faire vivre l'histoire familiale et de rendre hommage à la technique photographique et à l'innovation. Christine Bréchemier

Quelle est la genèse de cette fabuleuse collection ?

Mon père était un collectionneur d'appareils photographiques anciens, et comme tout vrai collectionneur, il était complètement déraisonnable quand il s'agissait de sa passion. Il a passé presque cinquante ans à écumer les marchés aux puces et les antiquaires pour composer une collection de plus de 2000 appareils. Il était fasciné par ces mécaniques complexes, innovantes qui portent en elles l'obsession de capturer la réalité. Ingénieur (au CERN, Organisation européenne pour la recherche nucléaire, NDLR) et bricoleur de génie, sa grande passion était d'y consacrer des heures pour les ramener à la vie. Le métier d'ingénieur est un métier d'artiste. On ne se rend pas compte de la puissance de création dans cette profession. Il nous a quittés en novembre 2020, et il m'a fallu plusieurs mois pour inventorier tous ses appareils en fouillant dans des dizaines de caisses et cartons. C'est en faisant ce travail d'inventaire que je me suis pris de passion pour ces appareils photo et que j'ai décidé de lancer le 99 Cameras Club.

Quel est votre projet pour valoriser ce patrimoine photographique ?

La force de la collection, c'est qu'elle est homogène, et la curation est intéressante. Le process est d'impliquer les gens. Une collection, c'est souvent quelque chose que l'on fait pour soi, et là, je voulais pouvoir la partager. Le 99 Cameras Club est un projet innovant qui

visait à composer une collection avec 99 appareils les plus iconiques de tous les temps et à la partager avec une communauté de passionnés. Je suis parti des 99 appareils que je considère comme les plus significatifs de la collection de mon père et je propose à des membres de participer à leur amélioration via des NFT et l'achat de "collectibles" digitaux ou physiques. Au fur et à mesure, les fonds récoltés permettent de remplacer les appareils par d'autres encore



Compass de 1937.

Minox Riga de 1938.

Nikon F de 1961.



© 99 CAMERAS CLUB

plus rares. Le but étant de créer itérativement la plus belle collection du monde et de la partager avec chacun des membres. Nous visons également à exposer la collection de manière pérenne à Paris et à la faire voyager au sein de festivals et expositions. Aujourd'hui, nous avons la chance de pouvoir compter des membres fondateurs actifs comme The Analog Club (fondé par Léopold Fulconis, NDLR), projet qui permet de redécouvrir la photographie analogique au travers de box, ou des membres issus de nombreuses communautés de photographes telles qu'Obscura, Light.Art, Rhapsody, Focus Bloc ou encore de multiples experts et collectionneurs.

Quels sont vos plus beaux spécimens ?

La collection de mon père est généraliste. Elle couvre à peu près un siècle à travers des appareils très divers. Parmi mes préférés, il y a le Compass de 1937. Une merveille de complexité mécanique, ultra-compact et si complexe qu'il a nécessité les équipes de l'horloger Jaeger-LeCoultre pour sa réalisation. Il y a aussi le Minox Riga de 1938, un appareil photo espion par excellence qui a même figuré dans un *James Bond*. Le Nikon F de 1961 qui porte sur lui les cicatrices et la patine des aventures qu'il a vécues ! Dans cette collection, tous les appareils apportent quelque chose, leur propre récit. Ils racontent également la technologie, la recherche, l'ingéniosité, une histoire de la photographie et de l'innovation. **En savoir plus : www.99cameras.club**

LES FILMS COULEUR SUR LE MARCHÉ

Une bonne vingtaine de négatifs couleur sont actuellement commercialisés. Nous avons privilégié les 400 ISO, en intégrant le Sunbath 250D pour le comparer au CineStill 400D, tous deux étant du film Kodak Vision3. Et ajouté le Washi X, qui se développe aussi bien en C-41 qu'en E-6. **Philippe Bachelier**

Ce comparatif ne prétend pas à l'exhaustivité. Si l'on recense une bonne vingtaine de films négatifs couleur sur le marché, leur disponibilité varie fortement dès qu'on s'écarte des poids lourds Kodak et Fujifilm. Nous nous sommes concentrés sur les émulsions de 400 ISO, ce qui permettait d'aligner le tout récent Orwo NC400 face aux classiques Portra Kodak ou Superia Fujifilm. Nous avons inclus la pellicule cinéma Kodak Vision3 qui se décline sous différentes étiquettes. Tout d'abord chez CineStill, dont la 400D est une Vision3 250D adaptée au développement C-41. Sunbath la propose en version originale, traitée en procédé ECN-2. Il nous manquait un film spécial dans cette série : le Washi X, qui se développe aussi bien en C-41 qu'en E-6 pour expérimenter les dérives de couleurs. Conserver les

mêmes conditions de prises de vues pour réduire les biais d'éclairage était primordial. Le studio et le flash s'imposaient. Un Nikon FM2 équipé d'un Nikkor AI-S 105 mm f/2,5, rivé à l'œil de la photographe Maira Ray, a enchaîné les portraits du modèle Leman Ahmedova. Le rouge des gants et le vert de la robe sur un fond bleu sombre offrent une palette de choix pour observer la façon dont chaque film traduit les teintes. Sunbath (sunbath-filmlab.com) a traité en ECN-2 son film 250D et fourni des scans réalisés avec un scanner Noritsu LS-1100. Reportage Image (reportage-image.com) a développé les pellicules C-41 et numérisé les vues avec un scanner Noritsu HS-1800. Ces numérisations sont des "bruts de scan". Afin d'harmoniser leur rendu, notamment les teintes chair, un traitement dans Photoshop s'est avéré nécessaire.



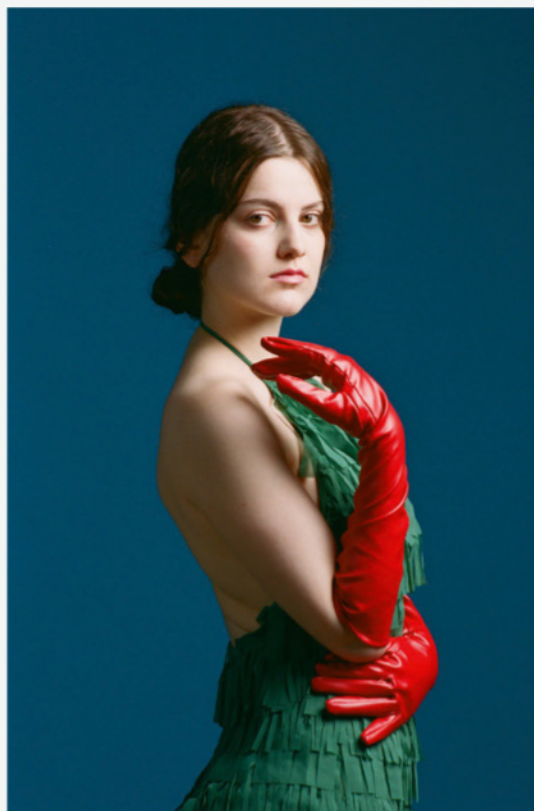
Version numérique. Portrait en Canon EOS R5 développé dans Lightroom. Profil Adobe Couleur.

KODAK PORTRA 400

La référence des pros

Ce classique du négatif couleur date de 2010. Présenté par Kodak comme "le film négatif couleur à grande vitesse au grain le plus fin du monde", il est très prisé par les photographes spécialisés en portrait et en mode. L'émulsion intègre les avancées technologiques de Kodak dans le secteur du film cinéma, conçue aussi bien pour l'agrandissement optique que pour la numérisation. Son contraste est relativement doux sans être plat, offrant une bonne latitude de traitement en postproduction. Le grain est effectivement très fin pour du 400 ISO. Le brut de scan restitue des teintes chair très satisfaisantes, sans excès de rouge, tout en permettant de conserver une saturation élevée dans le cuir rouge des gants. En revanche, le fond bleu possède une dominante cyan. Un calque de réglage Teinte/Saturation dans Photoshop sert à retrouver le bleu initial en déplaçant le curseur des cyans vers les bleus à +10. Le film a un succès mérité. On regrette la flambée de son prix, aujourd'hui à 19 €.

Format	135, 120, PF
Type de développement	C-41
Sensibilité	400 ISO
Prix	19 € (par lot de 5 films)



KODAK ULTRAMAX 400

Le bon plan

Kodak le présente comme *“un produit facile à utiliser et sans souci”*, offrant une excellente netteté et un grain fin. La granulation est plus présente qu'en Portra 400. Pour un tirage 10×15 cm à partir d'un négatif 24×36, le fabricant indique un indice de granularité de 46 contre 37 pour la Portra 400. Autrement dit, avec cette dernière, le grain d'un tirage 13×18 cm est équivalent à celui de l'Ultramax en 10×15 cm. Ce film “grand public” est vendu 11,50 €. Beaucoup plus abordable que la Portra, en quoi diffère-t-il, au-delà du grain ? Il est plus contrasté, plus chaud et plus saturé. Mais une fois qu'il est numérisé, ces aspects peuvent facilement se corriger. Les teintes chair sont très satisfaisantes quand on a ajusté l'excès de rouge. De même que pour la Portra 400, le fond bleu possède une dominante cyan. Un calque de réglage Teinte/Saturation dans Photoshop permet de retrouver le bleu initial en déplaçant le curseur des cyans vers les bleus à +10. Un bon rapport qualité/prix en 400 ISO.

Format	135
Type de développement	C-41
Sensibilité	400 ISO
Prix	11,50 € (par lot de 5 films 135-36)



FUJICOLOR SUPERIA X-TRA 400

Des couleurs fidèles

La dernière génération des Superia exploite la quintessence des recherches de Fujifilm en négatif couleur. Lancée en 1998, améliorée au fil des années avec la technologie de grain super-fin Sigma, elle est destinée au marché grand public. À sa sortie, l'une de ses principales caractéristiques était l'introduction d'une quatrième couche de couleur cyan, conçue pour perfectionner la reproduction des couleurs sous un éclairage fluorescent. Cette couche a été abandonnée vers 2007, mais la restitution chromatique n'en reste pas moins exceptionnelle. Son grain est à mi-chemin entre la Portra 400 et l'Ultramax. La restitution des détails est très proche des performances de la Portra. Les teintes chair montrent un léger excès de rouge magenta, facilement corrigible en postproduction en décalant leur teinte. En revanche, les bleus ne présentent pas la dérive cyan des films Kodak. Un très beau film, malheureusement cher, à près de 20 € le rouleau. Et le doute plane sur la permanence de sa production.

Format	135
Type de développement	C-41
Sensibilité	400 ISO
Prix	19,90 € en 135-36



ORWO WOLFEN NC400

Couleurs rétro

Orwo fait renaître les couleurs des films Agfa. Le NC400 est le fruit de la collaboration d'InovisCoat et de Filmotec, avatar d'Agfa. C'est "une formule chimique unique basée sur la merveilleuse et légendaire pellicule Agfa utilisée pour la dernière fois dans le film Robin Hood: Prince of Thieves, réalisé par Kevin Reynolds, sorti en 1991". Fabriqué à Bitterfeld-Wolfen sur le site où Agfa s'était implanté en 1910, Orwo annonce un film "équilibré dans les verts", avec des "ombres désaturées". Le support ne comporte pas d'inscription, comme s'il s'agissait de pellicule cinéma. Le grain est très présent, à la manière de l'Agfapan 400 d'autrefois. Les détails s'y noient un peu. Les couleurs sont globalement désaturées. Le fond bleu possède une dominante cyan. Le film présente un contraste modéré. Sa latitude de correction en postproduction est donc grande. Mais on peut délibérément conserver son aspect rétro. À 16,50 € le rouleau de 36 poses, il faut aimer l'expérience vintage.

Format	135
Type de développement	C-41
Sensibilité	400 ISO
Prix	16,50 € en 135-36



CINESTILL 400DYNAMIC

Portra version cinéma

La gamme Portra a bénéficié des progrès de Kodak dans le film cinéma. Le CineStill 400Dynamic (ou 400D) est du Kodak Vision3 250D dont la couche Remjet a été supprimée de façon qu'il puisse être traité en C-41. Ce traitement contribue à rendre l'émulsion un peu plus sensible. D'où les 400 ISO de la 400D par rapport aux 250 ISO du Vision3. La suppression du Remjet augmente les risques de flare et de halo en cas de contre-jour. Dans la configuration d'un studio, ces deux écueils sont parfaitement contrôlables. Relativement à la Portra 400, force est de constater que le grain et la netteté sont en tout point comparables. Le brut de scan que nous avons récupéré montre une dominante chaude. Après correction de celle-ci dans Photoshop, l'ensemble des couleurs s'est avéré très agréable. Le fond délivre un beau bleu assez saturé, sans bascule cyan. Importé des États-Unis, le prix du film atteint celui de la Portra. Comme celle-ci, il existe en 120. Un plus pour les pros du studio.

Format	135, 120
Type de développement	C-41
Sensibilité	400 ISO
Prix	23,70 € (par lot de 5 films 135-36)



SUNBATH 250D

Développement spécifique

Le film cinéma Kodak Vision3 se trouve sous différents labels. En France, Sunbath et Nation Photo le conditionnent en cartouches 135. Nous avons essayé le premier. Étant donné que l'émulsion requiert un traitement spécifique ECN-2, peu de labos sont équipés pour développer le film. Sunbath comme Nation Photo proposent ce service. Le film fait 250 ISO. Il est équilibré pour la lumière du jour. Idéal aussi bien en intérieur qu'en extérieur. Contrairement au CineStill, la couche Remjet est un antihalo efficace. Par rapport à de la Portra 400, nous constatons là aussi un grain et une netteté comparables. Le contraste, doux sans être plat, offre une bonne latitude de traitement en postproduction. Le brut de scan de Sunbath restitue des teintes chair un peu chaudes, facilement corrigibles. Idem pour la légère dominante cyan du fond bleu. À 12,90 € le rouleau (ou boîte de 6 à 72,50 €), c'est une bonne affaire si l'on accepte un peu de délais de traitement en raison de la spécificité du développement.

Format	135
Type de développement	ECN-2
Sensibilité	250 ISO
Prix	12,90 € en 135-36

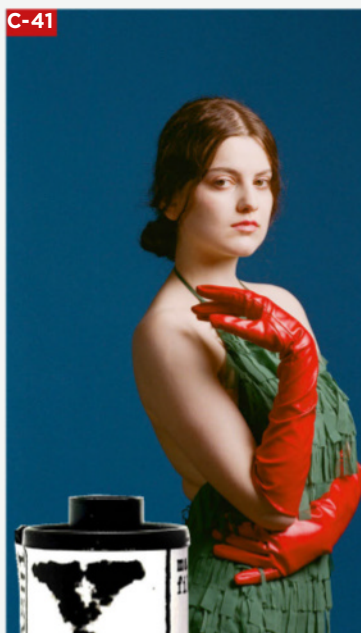


WASHI X

Négatif ou diapo

Il se développe aussi bien en C-41 qu'en E-6. Fabriqué en Europe, son nom "X" provient de son aptitude pour le traitement croisé, rendu possible par l'absence du masque orange typique des films négatifs couleur (ce masque est utile pour le tirage sur papier, afin de réduire la quantité de lumière bleue atteignant son émulsion). Washi présente le film "X" comme "un film technique dont l'absence de masque orange donne des tons chauds et une forte saturation qui rappelle les premiers négatifs couleurs des années 1940 et 1950". Les bruts de scan des négatifs sont en effet assez chauds, en raison de la base légèrement jaune orangé du support, chaleur que l'on conservera ou non en postproduction. En E-6, mieux vaut l'exposer à 50 ISO. L'image est très bleutée. Le recours à Photoshop s'impose pour obtenir un rendu de traitement croisé convaincant. Les scans en 16 bits sont de rigueur pour éviter les cassures de tons.

C-41



E-6



Format	135
Type de développement	C-41 et E-6
Sensibilité	100 ISO
Prix	14,90 € en 135-36

SHOPPING ARGENTIQUE

Que vous souhaitiez développer, trier ou tirer vos photos argentiques, voici une petite liste non exhaustive comportant certains accessoires bien utiles à notre pratique. **Thibaut Godet**

Valoi Enthusiast Scanning Kit

Ces dernières années, peu d'évolutions sont à noter du côté des scanners à plat pour numériser les négatifs. Si l'on souhaite s'en passer, il est possible de numériser une image à l'aide d'un appareil photo numérique fixé sur un bras d'agrandisseur. Des solutions vous aident à réaliser ce procédé de manière fluide comme ce kit développé il y a peu. Prix : 198,50 €.



CineStill TCS-1000

Sous ses airs de robot de cuisine, cet appareil conçu par CineStill vous servira surtout à garder la bonne température de chimie pour vos développements noir et blanc, C-41 ou E-6 tout en la mélangeant. Prix : 120 €.



Ilford Chimie Simplicity

Pour s'initier au développement, Ilford a imaginé un kit de démarrage comprenant quatre sachets pré-dosés contenant un révélateur, un fixateur, un bain d'arrêt et un agent mouillant pour développer un ou deux films (120 ou 135). Prix : 25 € environ.



Loupe compte-fils AP x8

Associé à une table lumineuse, le compte-fils permet de regarder précisément le contenu d'un négatif, d'une diapo en vue d'un tirage ou d'un scan. Un accessoire utile pour ne rater aucun détail ! Prix : 13 € environ.

L'agrandisseur

On en a peu parlé dans ce dossier sur l'argentique, mais il est encore possible de trouver sur le marché du neuf un agrandisseur pour qui veut pratiquer le tirage. Bien sûr, celui de l'occasion regorge toujours de bonnes affaires pour qui ne souhaite pas sortir les 900 € de ce modèle Kaiser en 24x36 (sans l'objectif).



Manchon Paterson

Toujours pratique pour les manipulations dans l'obscurité totale lorsque l'on ne dispose pas d'une chambre noire à côté de soi, le manchon est l'un des accessoires qu'apprécient particulièrement les amateurs de chambre, mais qui s'adresse à un public bien plus large. Dimensions : 64 x 70 cm. Prix : 35 € environ.



Des feuillets pour négatifs

C'est une étape que l'on oublie bien souvent, mais plutôt que d'entasser des négatifs dans une boîte à chaussures, pourquoi ne pas les classer pour pouvoir les retrouver encore à leur place et bien protégés, même dans plusieurs années ? Feuillets en pergamine. Prix : 17,88 € pour 100 feuilles.

Cuve Paterson

Doit-on encore présenter la cuve Paterson ? Toujours fidèles au poste malgré les années, ces modèles simples d'utilisation et robustes servent à développer à la main ses pellicules.



Plusieurs tailles existent en fonction de votre usage et peuvent accepter 1, 2, 3 ou 5 films à la fois, qu'ils soient en format 135/120 ou même 4x5. Prix : à partir de 30 €.



Table lumineuse Kaiser

Toujours pratique pour regarder ses négatifs, ou encore mieux ses diapositives, la table lumineuse est l'alliée de vos editings. Ce modèle réalisé par Kaiser procure une lumière calibrée à 5 000 K sur un panneau LED 22 x 16 cm. Prix : 80 € environ.

59^e

Foire internationale de la Photo

entrée libre

3 et 4 juin 2023

Marché de l'occasion
et des antiquités
Marché des artistes
Marché du neuf
et des services
Rencontres de Bièvres
Animations photo
Expositions



© «Gaijin story» Xavier LAMBOURS / SIGNATURES

Xavier Lambours - Séries «Gaijin story» et «Vélolavie»
Exposition les 3 et 4 juin à Bièvres

À 20 km au sud de Paris

www.foirephoto-bievre.com

COMMUNE DE
BIÈVRES

S. Signatures.
maison
de photographes

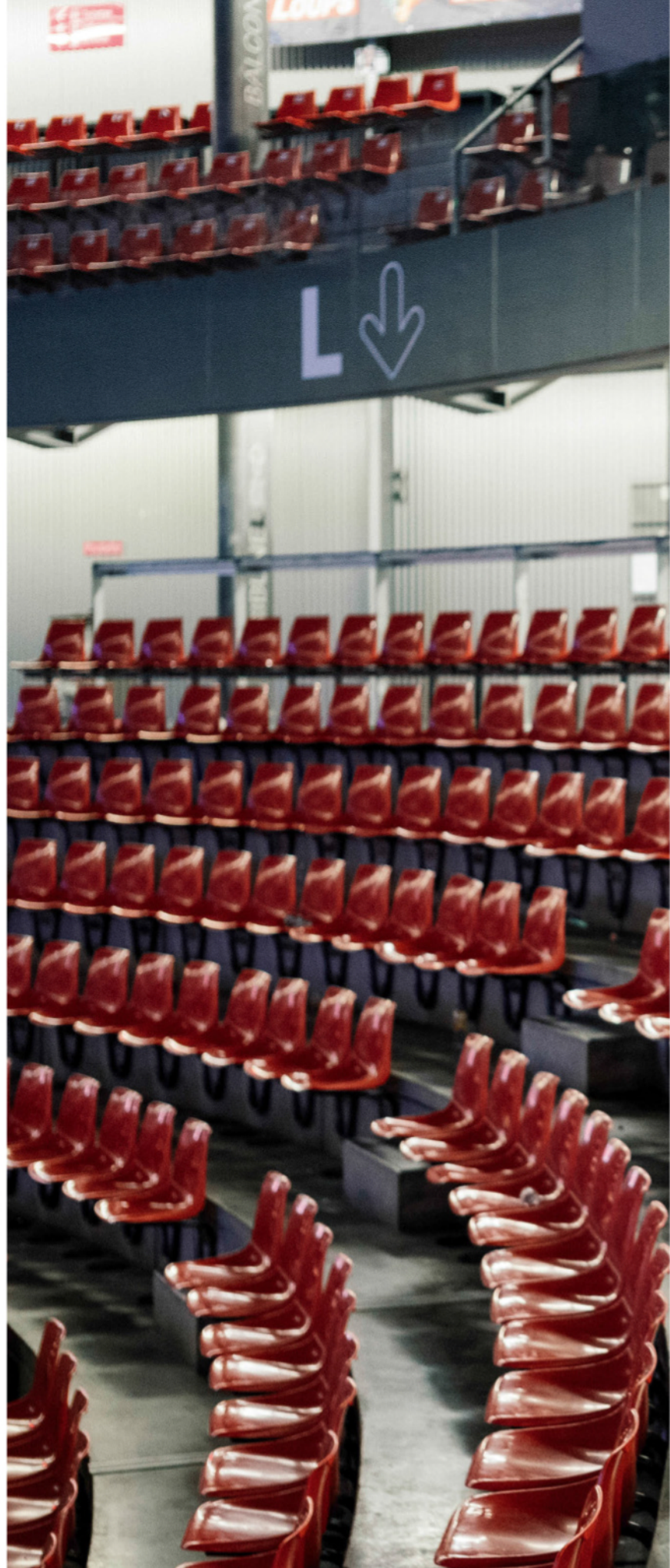


PHOTO
CLUB Paris Val-de-Bievre

FONDU DE SPORT

Dans le quotidien
d'un photographe
de *L'Équipe*

On les voit au bord des stades lors de chaque grande rencontre internationale munis de leur lourd barda. Mais qui sont vraiment les photographes de *L'Équipe* et comment travaillent-ils? Au cours d'une phase finale de la Ligue Magnus en hockey sur glace, nous avons suivi **Alexis Réau**, le dernier photographe à avoir rejoint le staff du célèbre quotidien de sport, pour vous dévoiler les coulisses de ce métier. *Thibaut Godet*







Lors d'un match classique, le photographe se serait concentré sur les faits de jeu. Mais en commande pour un portfolio, Alexis est aussi allé chercher des images de coulisses.

Mercredi 12 avril, à la patinoire Polesud de Grenoble, l'ambiance est à son comble. Les hockeyeurs locaux, les Brûleurs de loups, affrontent ceux de Rouen dans un match des playoffs de la Ligue Magnus pour le titre de champion national. En tribune, les spectateurs s'entassent jusqu'en haut, tandis que dans les vestiaires, l'entraîneur harangue ses joueurs avant d'entrer sur la glace. À côté des hockeyeurs qui se préparent pour le match, un invité pour le moins inhabituel s'est faufilé : un photographe du journal *L'Équipe*.

Alexis Réau est arrivé sur place quelques heures avant. Ce gaillard de 47 ans, grand sourire, n'est pas un habitué du hockey. Lui arpente à l'accoutumée les bords de stade de football ou de terrain de basketball. Mais il ne semble pas mécontent de changer de décor. "Le rédacteur en chef m'a demandé un portfolio pour *L'Équipe* magazine sur les phases finales de la Ligue Magnus en hockey sur glace. Dans mon ordre de mission, on me demande de l'action, mais aussi l'envers du décor, c'est-à-dire ce que l'on ne voit pas d'habitude d'un

match de hockey... Il peut s'agir de phases de prématch, de gros plans, de regards particuliers." Ce reportage s'avère assez différent de ce qu'il traite habituellement : 90 % du temps, Alexis est envoyé sur des news, de l'actualité fraîche. Il doit rendre compte des matchs comme ceux du Paris-Saint-Germain en football pour le quotidien. Mais ce serait réducteur de penser qu'il fait uniquement de l'actualité. "Un photographe de *L'Équipe* ? C'est un photographe tout terrain", commente Franck Seguin, rédacteur en chef du service photo de *L'Équipe*.

Le plus épuré possible

"Il est photographe de news quand il travaille pour le quotidien, de mag quand il œuvre pour France Football ou *L'Équipe* magazine, de studio quand il faut faire des portraits. Il fait même de la vidéo quand il filme pour *L'Équipe Explore*. Il doit donc maîtriser toutes les formes de photographie. Le sport est la spécialité qui réunit le plus de qualités chez un photographe."

Après le vestiaire, le photographe ne perd rien du début du spectacle. Passe "tout

accès" autour du cou, il assiste à l'annonce des joueurs à côté du banc d'une équipe. Puis, dès l'entame de match, il monte en tribune pour changer de point de vue. Sur un monopode, au milieu du public, il canarde le match au Nikon D6 muni d'un imposant Nikkor 180-400 mm f/4. Son parc se complète d'un second boîtier, d'un 70-200 mm, d'un 24-70 mm et d'un zoom grand-angle qui ne sortira pas de tout le match. De son poste d'observation, il suit les joueurs qui défilent à toute vitesse sur la glace. "Dans mes photos, je cherche à ce que ce soit le plus épuré possible. Il faut que lorsque l'on regarde une image, elle parle d'elle-même et que l'œil comprenne tout de suite ce qui se passe." Le point de vue en plongée lui permet d'éviter les publicités qui bariole les murs de protection de la patinoire.

Alexis Réau ne semble pas stressé. Cette fois-ci, il n'est pas là pour chercher l'image qui résumera le match. Pour un portfolio qui sera publié sur 6 ou 8 pages dans *L'Équipe* magazine, le photographe privilégie des images qui ne relèvent pas forcément de l'instantané. Au contraire,



© ALEXIS RÉAU/L'ÉQUIPE PRESSE SPORTS

Après avoir obtenu certaines images nécessaires à son sujet, Alexis Réau essaie d'autres types de photos, comme ici en utilisant le zooming ou de la pose longue pour d'autres clichés.

Alexis lève l'œil du viseur, tourne autour du terrain pour changer d'angle de prise de vue, photographie le public. À un tiers-temps, il s'essaie à photographier au travers des vitres de la patinoire, mais sans résultats probants. Il tente aussi différents aspects qu'il n'aurait jamais proposés au quotidien comme de la pose longue ou du zooming.

Le photographe a le chrono en tête. Dans les cinq dernières minutes du match, la tension est à son comble dans la salle. Rouen mène d'un court but, et Grenoble semble en mesure d'égaliser. Alexis, qui prévoyait de descendre au bord du terrain pour assister à la célébration d'une victoire, reste en hauteur, ne voulant pas louper une possible action décisive... qui ne viendra pas.

"Sur des événements importants, il y a des photos que l'on ne peut pas rater, où l'on se met la pression tout seul", explique le photographe. Ainsi, en football, lors d'une finale de Ligue des champions, manquer le but du match constituerait un échec. *"On est là pour faire cette image. Il y a de la chance en photographie de sport, mais pas pour un*

but. Si l'on est un peu attentif, on va l'avoir. La chance, c'est par exemple la réaction d'un joueur après avoir marqué un point." Et encore... Lorsqu'ils suivent le PSG, les photographes de sport se positionnent en fonction de la star du moment : Mbappé. *"On a repéré que lorsqu'il marque un but, généralement, il va faire un virage sur la gauche au niveau de la ligne des 16 m. Il va ensuite se placer face au public et faire son fameux croisement de bras."* L'expérience vient bien du terrain.

Pas de retouche

Les photographes de *L'Équipe* ont souvent leurs préférences sur des sports, bien qu'ils doivent être capables de couvrir n'importe quelle discipline. Certains demandent des compétences particulières. Par exemple, en cyclisme, les photographes accrédités doivent savoir prendre en photo depuis une moto, et pour de la voile, à bord d'un bateau. Pour le Tour de France, les photographes ont la chance de pouvoir s'appuyer sur le fils d'un ancien coureur cycliste à moto pour les aider à analyser la course.

Dans une rencontre sportive, de nombreuses photos sont attendues. Celles qui vont illustrer l'article du journal, son propos, mais aussi celles qui pourront servir plus tard. *"Pour le tennis, on se doit de photographier le côté droit, le côté gauche, le coup droit, le revers, les poignées de main, les déceptions. Dès que l'on peut, il faut que ces images entrent dans nos cartes mémoires. Après on est tranquille. Pareil pour un coach, on essaie de l'avoir souriant, pensif, inquiet... Toutes ces expressions, tôt ou tard, vont servir pour le journal. On nous demande un large panel de situations."*

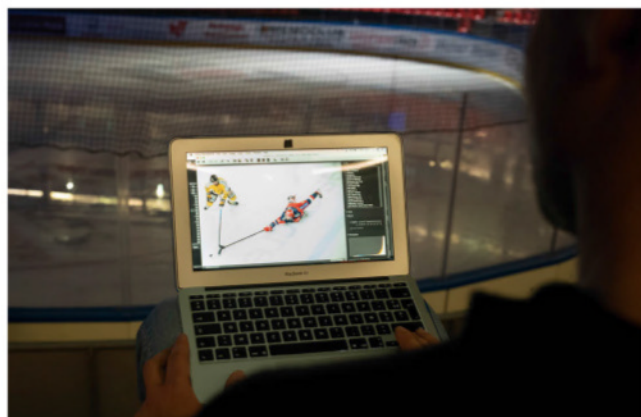
Durant un match normal, Alexis envoie entre 200 et 300 images au journal. Au cours de la rencontre à Grenoble, il fait son editing presque en direct. Après une action, il regarde ses images sur son boîtier et en retient les meilleures. Juste après le match, il transmet une vingtaine d'images aux iconos depuis son boîtier connecté au réseau, permettant un transfert quasi en direct. Le photographe ne fait pas de post-traitement ni de retouche, seulement lorsqu'il travaille pour le magazine, et encore... ➤





Le match oppose Rouen et Grenoble dans les phases finales de la Ligue Magnus. Grenoble, à droite, peine à recoller au score et s'incline 2-1 à domicile. **Matériel : Nikon D6 et AF-S Nikkor 180-400 mm f/4 Exif : 8 000 ISO, 1/2 500 s à f/4.**

© ALEXIS RÉAU/LEQUIPE/PRESSE SPORTS



Aujourd'hui pourvu de Nikon D6, Alexis devrait bientôt améliorer son matériel en se procurant deux Nikon Z9. Équipé comme il est, il est en mesure de shooter, de traiter et d'expédier ses photos quasi en direct pour permettre à la rédaction de publier au plus vite les images dans l'édition papier du journal, mais aussi sur le Net.

Il est près de 23 h quand Alexis expédie ses images. Il faut aller vite. Le journal boucle une demi-heure plus tard. Les iconographes se doivent donc de réceptionner les images à temps pour l'envoi à l'imprimeur, et surtout de recevoir les bonnes. *"Il faut savoir quoi envoyer et dans les temps"*, résume Franck Seguin. C'est-à-dire pas la meilleure image du match, mais celle qui servira au mieux le journal. Il arrive que les photographes de *L'Équipe* n'aient pas l'image nécessaire. Les iconographes du journal ont alors la possibilité d'aller piocher chez la concurrence, notamment dans les bases des agences comme l'AFP, pour trouver la photo qui illustrera l'article.

Le photographe est un journaliste, il faut donc que ses images reflètent l'actualité. Cela passe d'abord par le suivi de l'actualité sportive. Chaque soir, Alexis a le même rituel : il attend le journal, vers minuit, pour voir les photos sélectionnées et se tenir informé sur tous les sports. *"On n'est pas obligé d'aimer le basket. Mais, lorsque l'on part pour un match, il faut connaître les forces en présence et l'actualité du club, savoir s'il faut mettre des joueurs en*

lumière", résume Franck Seguin. De plus, avant un événement, le photographe doit aussi vérifier si des articles spécifiques sont en préparation au journal pour savoir s'il doit se focaliser sur des éléments précis. S'il est un observateur du sport, Alexis, lorsqu'on lui demande de résumer un match, en est bien souvent incapable, étant trop concentré sur sa mission. Il vit une rencontre autrement que le public, au travers du visage, et ne capte que des bribes de ce qu'il se passe autour de lui.

Un puissant service photo

Les places de photographe à *L'Équipe* sont chères. Le staff comprend 9 membres aujourd'hui – le journal s'appuie également sur 150 pigistes. Alexis Réau est le dernier à l'avoir rejoint. Il vient de signer son CDI après quinze ans à la pige, c'est-à-dire payé à chaque mission. Il se projetait dans la photographie de sport depuis l'enfance. Alexis a grandi à Parthenay, dans les Deux-Sèvres. Avec son père fan de basket, ils allaient assister aux matchs de Cholet, qui évoluait en première division. Son père connaissait un photographe de *L'Équipe* qui lui a un jour

mis l'appareil entre les mains. Le déclic vient de là. Après un DUT à La Rochelle, il part faire un premier stage à *L'Équipe* et travaille alors pour les archives. S'ensuit une carrière tantôt à l'iconographie, tantôt comme photographe pour d'autres structures, avant de revenir au journal. En commençant par l'iconographie, il comprend les besoins des journaux en matière d'images, la façon dont elles se placent dans la maquette, et il se fait son œil de photographe. Un réflexe qu'il a d'ailleurs gardé. *"Quand j'étais icono à L'Équipe, je savais reconnaître chaque photographe. Ils ont tous une patte particulière. Souvent, on apprend sur le tas. Mais pour un sport comme la boxe, par exemple, je regarde les images des spécialistes et cherche à savoir quel point de vue, quelle focale ils ont utilisés. J'apprends beaucoup des autres avant de photographier un sport que je ne connais pas bien."*

"La titularisation d'Alexis est un très bon signe pour le journal, analyse Franck Seguin. On a eu très peur plusieurs fois que L'Équipe arrête de produire ses propres images. Ça aurait signé la mort du journal..." Le service photo est encore puissant à *L'Équipe* et

ferait rêver n'importe quel autre quotidien national. 40 personnes au total font partie du service photo, dont des archivistes, qui doivent gérer un fonds de plus de 12 millions d'images, mais aussi des iconos, qui reçoivent les reportages, intègrent les photos et les légendent. "Le service photo est né en 1946. Il n'y a eu que 25 photographes staffés. Peu de photographes sont capables de se mettre au niveau d'exigence du journal", explique Franck Seguin.

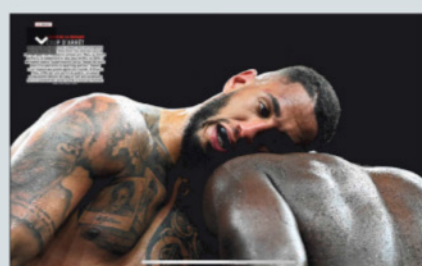
Préparation des JO

Faut-il voir également dans ce recrutement l'arrivée des JO? En tout cas, la rédaction s'y prépare déjà. "On est très excité. Les derniers Jeux olympiques à Paris datent de 1924. C'est une fois par siècle! Au journal, on a hérité des images de la précédente édition. L'Équipe héritera aussi des photos que l'on va produire. On a donc envie de bien faire!" 10 photographes seront accrédités pour le journal à Paris et 2 en région. Un dispositif deux fois plus important que pour des JO à l'étranger. "Il y a une sorte d'émulation et de nervosité, déjà à un an du lancement", confie Franck Seguin.

De nombreux éléments doivent être anticipés. Lors de notre entretien, le rédacteur en chef planchait sur l'installation des robots, c'est-à-dire les appareils contrôlés à distance permettant des points de vue inédits, comme depuis le plafond d'un gymnase, derrière des buts ou au fond d'une piscine. Nous évoquons aussi les repérages à faire pour la cérémonie d'ouverture, qui s'annonce d'ores et déjà exceptionnelle vu qu'elle se déroulera sur 7 km le long de la Seine. L'équitation à Versailles, l'escrime sous la nef du Grand Palais, le marathon dans les rues de la capitale : tout cela devrait offrir des prises de vues spectaculaires.

Mais d'ici là, le quotidien continue. Après le match, Alexis reprend le train le lendemain matin pour revenir à Paris. Le surlendemain, il termine son portfolio à Rouen avec le dernier match de la Ligue Magnus, puis assiste le week-end à la victoire de Paris sur Lens en football. L'actualité du sport ne s'arrête pas et monopolise les soirées et les week-ends du photographe, loin de sa famille. "Chaque semaine est différente, et Montparnasse, Charles de Gaulle et gare de Lyon sont notre seconde maison", plaisante Alexis Réau. Une vie à cent à l'heure pour pouvoir être un observateur privilégié du sport et un passeur d'histoires pour les millions de fans de sport qui consultent L'Équipe en ligne ou sur papier.

L'USAGE DES IMAGES



Les images produites par Alexis servent à différents usages. Elles peuvent être publiées sur le Web, vitrine du journal qui reçoit des centaines de millions de visites, ou bien dans le print, c'est-à-dire dans le journal ou les magazines. Dans ce cadre, ses photos peuvent paraître à différents endroits qui demandent des cadrages bien spécifiques. Ils vont de la vignette à la double page en passant par la une. À L'Équipe, la culture veut que les iconographes reprennent les images comme cela les arrange pour les besoins de la maquette. Dans le cas du reportage d'Alexis, par exemple, une image paraît dans le quotidien, recadrée en carré. L'Équipe n'a pas uniquement besoin de photos de sport en action pour illustrer ses différents formats. Les photographes se doivent donc d'être polyvalents et de maîtriser le portrait. Un exercice bien particulier lorsque l'on se retrouve devant une grande star du ballon rond et que l'on n'a que quelques minutes pour obtenir un sourire, une émotion et gagner sa confiance, témoigne Alexis Réau.



Pentti Sammallahti
Monde animal



Solovki,
mer Blanche,
Russie, 1992.

Cette année, le festival Présence(s) photographie de Montélimar souffle ses dix bougies. L'événement, qui s'ancre pleinement dans le territoire, réunit pour cette édition anniversaire une douzaine d'expositions. Parmi elles nous sont révélées les poétiques et mystérieuses images du photographe finlandais Pentti Sammallahti. Grand maître dans l'art du tirage et infatigable voyageur, il pose son regard bienveillant sur le monde qui l'entoure, avec un humour subtil. À l'occasion de son exposition au Centre d'art Chabrilan de Montélimar, Pentti Sammallahti a répondu à nos questions. **Propos recueillis par Ericka Weidmann**





Kukës,
Albanie, 2011.

Delhi,
Inde, 1999.

Solovki,
mer Blanche, Russie, 1992.

*“Les photographies elles-mêmes
sont la réponse à ce que nous voulons dire.”*

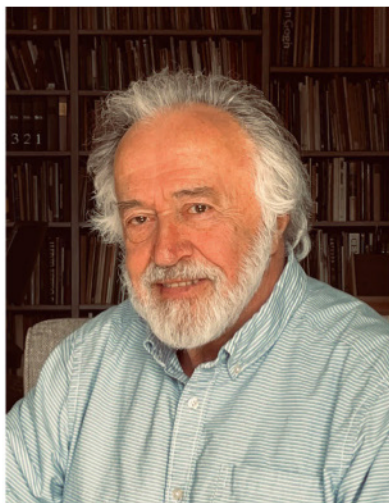




Moscou, Russie, 1980.



PENTTI SAMMALLAHTI



En 10 dates

- **1950** : naît à Helsinki (Finlande).
- **1964** : rejoint le Helsinki Camera Club.
- **1970** : première exposition solo.
- **1974** : enseigne à l'Université d'art et de design d'Helsinki (jusqu'en 1991).
- **1979** : sort son premier livre, *Cathleen Ni Houlihan* (éditions Opus).
- **1996** : publie *The Russian Way* (Opus).
- **2005** : parution d'un Photo Poche et première exposition aux Rencontres d'Arles.
- **2012** : rétrospective aux Rencontres d'Arles et parution du livre *Ici au loin* (éditions Dewi Lewis).
- **2018** : un volume de la collection "Des oiseaux" (Atelier EXB) lui est consacré.
- **2021** : le livre *Me Kaksi* est publié par l'Atelier EXB.

Quelle a été votre première rencontre avec la photographie ?

Aux murs de la maison de mon enfance étaient accrochés des tirages grand format par contact, aux tons magnifiques, réalisés par ma grand-mère. Depuis, ils font chaque jour partie de ma vie, et je n'ai jamais cessé de les adorer.

Votre grand-mère Hildur Larsson était l'une des pionnières de la photographie en Finlande. Celle-ci est pour vous comme un héritage. Quand et dans quelles circonstances avez-vous su que vous en feriez votre métier ?

En hiver 1959-1960, j'ai visité l'exposition "The Family of Man" au Helsinki Art Hall avec mon père. Selon lui, je fus tellement enchanté par ces photographies que je lui ai déclaré à cet endroit précis que je savais ce que j'allais faire de ma vie. Je ne me souviens pas de cet épisode, mais cette décision s'est concrétisée.

Dès l'adolescence, vous avez commencé à réaliser vos propres tirages. Comment le travail en chambre noire s'est-il intégré à votre processus créatif ?

Le travail en chambre noire est selon moi décisif, et même plus important que la prise de vue elle-même. La chambre noire est mon paradis.

Au début des années 1980, vous rencontrez le photographe Kristoffer Albrecht, à qui vous enseignez les méthodes traditionnelles de tirage, comme le platine-palladium. Comment décririez-vous cette rencontre, et qu'en a-t-il résulté ?

En 1983, j'ai réalisé un portfolio de six tirages au platine intitulé *Senki elönek ellensäe* ("L'ennemi d'aucun être vivant") d'après un poème du Hongrois Endre Ady. Après cela, j'ai donné un cours de tirage au platine, et Kristoffer Albrecht y a participé. Il a effectué de magnifiques tirages contacts platine et palladium de négatifs réalisés avec un vieil appareil photo en bois 18 x 24 cm. Nous avons commencé à enseigner ensemble les procédés photographiques alternatifs ainsi que l'impression à l'encre, et depuis lors, il est mon compagnon de travail et mon ami le plus proche. Dans les années 1990, il a également rédigé une thèse de doctorat sur la reproduction créative, un dernier hommage au savoir-faire artisanal de la reproduction de photographies avant l'ère numérique.

Malgré la généralisation de la couleur puis de la photographie numérique, pourquoi ne vous êtes-vous jamais détourné des traditionnelles émulsions noir et blanc ?

J'ai travaillé comme tireur couleur et réalisé des portfolios en couleurs. En fait, j'ai été initialement invité à enseigner spécifiquement le tirage en couleurs à l'Université d'art et de design. Avec la photo couleur, il y a toujours le problème d'un ajout décoratif que je sentais ne pas maîtriser. Et par rapport au tirage noir et blanc, je trouve cela lent et beaucoup plus limité : le procédé chimique est fixe, on dispose presque uniquement du temps d'exposition et du filtrage des couleurs comme variables disponibles. Bien sûr, Photoshop et le tirage jet d'encre ont complètement changé cela, et peut-être qu'un jour je reviendrai à la couleur. Mon goût pour la photographie argentique noir et blanc doit résider dans le travail en chambre noire, et il me reste assez de choses à apprendre pour encore soixante ans.

Quels sont les photographes qui vous ont inspiré et accompagné pendant près de six décennies ?

De nombreux photographes, mais aussi des amateurs, ont réalisé de merveilleuses images, et mes expériences les plus marquantes ont été principalement suscitées par des photographies seules. Quoi qu'il en soit, si je devais nommer ceux dont le travail m'a toujours inspiré, je citerais Paul Strand, André Kertész et Josef Koudelka. Des maîtres très différents les uns des autres, mais qui ont une chose en commun : lorsque vous regardez leurs images, vous sentez qu'elles comprennent tout de la photographie – et de la vie.

Vous êtes un voyageur contemplatif, et à travers vos images, vous saisissez des moments pris sur le vif pour les traduire en de véritables fables. Que cherchez-vous à raconter de notre monde ?

Qu'est-ce qu'un photographe veut raconter ? Même les sujets montrent ce qui est important dans leur monde. Nous désirons tous photographier des moments qui touchent nos âmes. Les photographies elles-mêmes sont la réponse à ce que nous voulons dire.

Vous utilisez plusieurs formats, dont le panoramique. Qu'est-ce qui vous attire dans ce format particulier ?

Deux choses : le champ de vue large et la perspective. Et je parle ici d'appareils

panoramiques avec objectif rotatif. Ceux-ci offrent un champ très large, mais sans la distorsion d'un objectif grand-angle. Contrairement à un objectif fixe avec un seul point de fuite au milieu de l'image, ces appareils font des photos où la perspective se déplace comme si vous tourniez la tête. La perspective créée par un point de fuite mobile, avec des lignes droites et un horizon qui se courbent facilement, ne convient pas à tous les environnements. Si vous voulez savoir où et comment utiliser ce type d'appareil photo, jetez un coup d'œil aux images panoramiques de Josef Sudek.

Qu'avez-vous ressenti lorsque Henri Cartier-Bresson vous a classé parmi ses 100 photographes préférés en 2004, pour l'exposition inaugurale de la fondation ?

Bien sûr, c'était un honneur. Mais un moment beaucoup plus émouvant pour moi s'est produit des décennies auparavant, lorsque j'étais assis dans un café de la rue de Rivoli, et que soudain Henri Cartier-Bresson lui-même est entré et s'est assis à côté de moi. J'étais tellement excité que je ne pouvais presque plus respirer. Et Cartier-Bresson... ne m'a pas prêté attention.

Quelle est selon vous l'une des principales qualités pour un photographe ?

Je ne sais pas, mais en tant que photographe, j'aimerais vraiment profiter de certaines qualités animales : la vue perçante d'un faucon, les vibrisses sensibles d'un chien ou la discrétion d'une mouche posée sur un mur.

*Le festival **Présence(s) photographie** a lieu du 27 mai au 18 juin à Montélimar (26). Plus d'infos sur presencesphotographie.fr.*



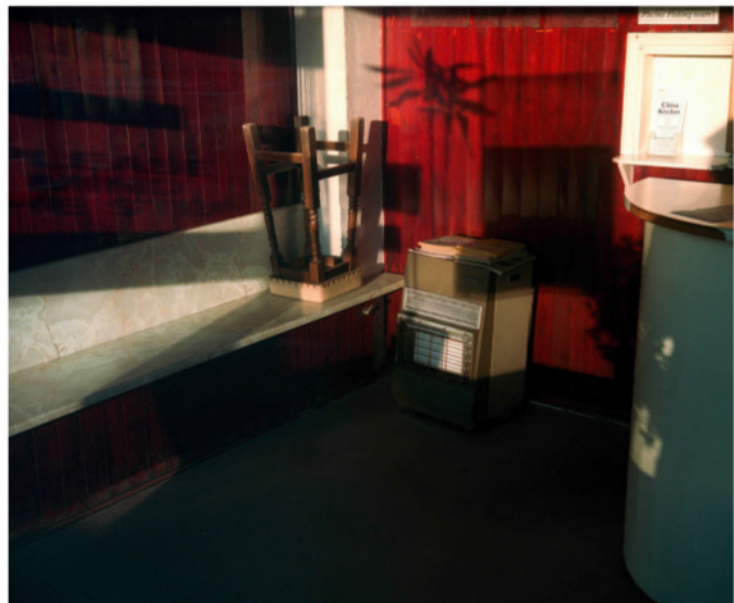
Hanko, Finlande, 2015.

Ian Howorth

L'île silencieuse

Ce photographe installé à Brighton est l'auteur du très beau livre *A Country Kind of Silence*, qui sort en avril aux éditions Setanta Books. En s'attardant sur des scènes anodines baignées d'une douce lumière, il dépeint à travers l'objectif de son moyen format argentique une Angleterre tournée vers son passé, comme figée dans la nostalgie d'une gloire révolue. Un portrait résolument subjectif selon Ian Howorth, qui est arrivé au Royaume-Uni quand il était adolescent. **Julien Bolle**









*“Mes photos
sont
intemporelles
parce que
notre mémoire
croit les
reconnaître.”*



IAN HOWORTH



En 8 dates

- **1980** : naît à Lima (Pérou).
- **1992** : déménage à Miami (États-Unis).
- **1996** : s'installe dans le Yorkshire (Angleterre).
- **2001** : entre à l'université.
- **2009** : commence la photo et la vidéo.
- **2019** : publie *Arcadia*, sa première monographie, chez Setanta Books.
- **2020** : fait paraître *In Passing*, livre d'artiste, chez Open Doors Gallery.
- **2023** : sort *A Country Kind of Silence*, sa seconde monographie, chez Setanta Books.

A *Country Kind of Silence* semble montrer un pays figé dans le temps, regardant décliner sa grandeur passée. Est-ce votre postulat sur la Grande-Bretagne post-Brexit, ou plus généralement postmoderne ?

Oui, on y voit sa façade déclinante, mais plutôt par rapport à une certaine idée du progrès, pas forcément à la lumière d'une grandeur perdue. Je ne pense pas que j'essaie de montrer l'Angleterre comme un géant déchu. Quant à l'après-Brexit, c'est quelque chose qui m'a traversé l'esprit, bien sûr, mais en réalité nous avons emprunté cette voie bien avant. Cela dit, les questions de la souveraineté et de l'identité britannique ont peut-être plus de résonance maintenant, après le Brexit. L'autre élément important, c'est la façon dont cette culture est perçue par un étranger, et donc en l'occurrence mon propre sentiment d'identité alors que je navigue parmi les apparences changeantes de mon pays d'adoption.

Pensez-vous que le fait d'être né à l'étranger vous a aidé à avoir un regard différent sur l'Angleterre ?

Je pense que oui. Ce pays m'a toujours été étranger : à travers ses odeurs, ses couleurs, ses paysages... Ne pas être natif, cela met votre pays d'adoption en balance avec votre lieu de naissance.

Vous passez en permanence d'une certaine acceptation de la façon dont vont les choses à une remise en question totale. Cela ne m'a jamais quitté.

Une lumière déclinante et chaude enveloppe vos photos d'une nostalgie rassurante et les menace en même temps d'un sentiment d'obscurité imminente. Est-ce la manière dont vous avez abordé la lumière ?

Je voulais qu'il y ait toujours une certaine part d'ambiguïté dans ces images qui montrent des sujets inattendus ou des scènes négligées sous une lumière flatteuse. Selon moi, il y a une véritable beauté dans ces objets, pas forcément évidente, car elle réside le plus souvent non pas dans leur apparence, mais dans ce qu'ils représentent.

Les clins d'œil à la culture américaine sont nombreux dans le livre, à travers des objets souvent défraîchis : une photo décolorée d'Elvis dans un salon de beauté, une enseigne Las Vegas vétuste, l'ombre d'un chapeau de cow-boy, un cinéma délaissé, des voitures rouillées... Représentent-ils les signes fanés de la période plus ou moins faste de l'après-guerre ?

Quand j'ai assemblé les images pour ce livre en essayant de définir l'identité britannique comme dénominateur commun, j'ai trouvé intéressant de constater qu'une grande partie de notre culture est en fait adoptive. Ces éléments sont absorbés puis modifiés pour former quelque chose de nouveau. Des voitures américaines devant une traditionnelle maison mitoyenne d'après-guerre, une bouteille de Coca-Cola dans une lumière parfaite à côté d'un cendrier carré en plastique... C'est comme un flux constant.

Le texte d'introduction du livre indique que cette série "présente le temps comme multicouche, de sorte que le passé et le présent existent ensemble, tout à la fois". Il est difficile de dater vos photos : les sujets sont souvent des objets ou de l'architecture vintage, et la texture de l'image est elle aussi intemporelle. Est-ce l'une des raisons pour lesquelles vous avez photographié sur pellicule ?

Mes photos sont intemporelles parce que notre mémoire croit les reconnaître. Le



fait qu'elles sont contemporaines soulève des questions sur leur existence – du moins était-ce mon intention. La pellicule est une constante dans mon travail depuis un certain temps maintenant. La façon dont elle rend la couleur, la lumière et la texture procure une douceur qui ressemble moins à la réalité qu'au souvenir.

Ce choix du film est-il également lié au processus de prise de vue?

Il porte à la fois sur l'image finale et sur le processus. Je suis tombé amoureux de l'esthétique, mais le processus m'a appris à être plus patient, précis et prudent dans ma manière de photographier. Cela implique une façon de penser spécifique : il faut sélectionner tel ou tel film pour une situation donnée. Je crois que cela correspond à ma nature méticuleuse et à mon goût du défi.

La photographie vous occupe-t-elle à plein temps?

Oui, mais si je suis photographe à temps plein, je ne consacre cependant pas tout mon temps à des projets personnels : la photographie commerciale est mon occupation principale.

Utilisez-vous le film uniquement pour des projets personnels ou parfois en commande également?

Cela dépend des besoins du projet. Je préférerais toujours travailler sur film car c'est ma zone de confort, mais je suis

aussi satisfait du numérique. Le film a un coût, non seulement en consommables, mais également pour son traitement, sans compter le temps long qu'il impose, et c'est souvent compliqué en matière de contraintes budgétaires. En tant que photographe, je me dois d'expliquer tout cela au mieux pour essayer de donner vie au projet.

Quels types d'appareils photo et d'objectifs utilisez-vous?

J'ai utilisé de multiples boîtiers moyen format au fil des ans : un reflex Hasselblad H1, puis un télémétrique Plaubel

Makina 67, qui m'a aidé à créer de superbes images, mais j'ai finalement opté pour le reflex Mamiya 7 II, et plus récemment pour un Mamiya RZ67. J'ai toujours employé des objectifs à focale fixe, des équivalents 28 et 50 mm pour la plupart de mes travaux. J'ai deux objectifs pour le Mamiya 7 II, un grand-angle et un classique. Pour le RZ67, je n'utilise que le 110 mm, qui est mon objectif de gros plan et de portrait.

Votre galerie vous compare à Stephen Shore, William Eggleston, Luigi Ghirri ou Martin Parr. Je peux aussi voir des points communs avec Peter Mitchell. Y a-t-il d'autres artistes visuels qui ont contribué à définir votre style?

Je ne dirais pas nécessairement qu'ils m'ont aidé à définir mon style : la façon dont je photographie vient toujours de moi. Je ne photographie pas pour d'autres raisons que d'aimer mon sujet. Je dirais cependant qu'ils ont agi comme une lumière directrice, en contribuant à façonner ma compréhension des espaces liminaux qui sont tout autour de nous, et qui sont le reflet de ce que nous étions et de ce que nous sommes.



A Country Kind of Silence est publié par Setanta Books. 24 × 28 cm, 156 pages, 57 €. www.ihoworth.com



Mathieu Van Assche
La ville fantôme

On suit depuis quelques années le compte Instagram de ce photographe belge dont les images brutes de décoffrage semblent hantées par d'étranges esprits. Autodidacte, Mathieu Van Assche travaille la matière sensible du film, inspiré par son savoir-faire manuel de graveur et d'illustrateur, comme il nous l'explique dans le long entretien qu'il a bien voulu nous accorder. *Propos recueillis par Julien Bolle*





De quelle façon êtes-vous venu à la photographie ?

J'ai commencé la photo argentique en 2017 de manière un peu hasardeuse quand un copain photographe avec qui je travaille m'a prêté un appareil chargé d'un film et m'a plus ou moins lancé le défi de faire la pellicule entière. J'ai joué le jeu et pris beaucoup de plaisir à le faire, alors, j'ai rapidement acheté un Olympus XA2 avec un stock de pellicules. Depuis ce moment, j'ai presque toujours un appareil dans ma poche ou dans mon sac. Je n'ai donc aucune formation de photographe et j'apprends surtout au gré des projets,

en testant des choses, en pratiquant et en échangeant avec d'autres photographes.

Vous êtes aussi illustrateur et graveur. Comment cela influe-t-il sur votre façon de photographier ? Comment articulez-vous ces différentes activités ?

À la base, je viens clairement plus du monde de l'illustration que de la photo. Je dessine depuis que je suis gosse et je pratique la gravure sur cuivre depuis presque dix ans. Je ne dissocie pas vraiment l'illustration, la gravure et la photo dans ma démarche créative, pour moi ça forme un

tout. Je fais des images et peu importe la technique utilisée, mon but est de raconter quelque chose par le biais de celles-ci. Concrètement, cela veut dire que je peux passer d'une technique à l'autre en fonction de mes envies, des projets en cours ou simplement de mes inspirations du moment. J'aime pouvoir jongler entre les techniques et même les mixer entre elles. J'essaie évidemment d'en faire une activité rémunératrice, mais malgré la participation à pas mal d'expositions, à plusieurs publications et la chance d'avoir parfois une certaine visibilité, je ne peux malheureusement pas dire aujourd'hui que c'est un gagne-pain. À vrai dire, je ne connais pas beaucoup d'artistes qui peuvent actuellement prétendre gagner réellement leur vie de leur pratique artistique. C'est assez compliqué et n'oublions pas aussi que nous sortons d'une période où les artistes étaient mis, parmi d'autres, dans la case "non essentiels".

La pratique de la photo a-t-elle toujours été pour vous en noir et blanc argentique ou est-ce une découverte plus récente ? Vous faites aussi des séquences animées en Super 8, d'où vient cette fascination pour la pellicule ?

Avant de faire mon premier film, j'avais comme tout le monde un petit appareil numérique que j'utilisais assez rarement et principalement en vacances. Depuis que j'ai découvert et que je pratique l'argentique, mon rapport à la photo a fort changé et évolué. Je n'utilise presque que du noir et blanc parce que j'aime la distance qu'il y a dès le départ avec la réalité que nous percevons et qui nous entoure. Pour moi, le fait que nos yeux distinguent le monde en couleurs fait que la photo en noir et blanc parle plus à l'imaginaire et, finalement, est plus proche de l'onirique que de la réalité.

L'attrait de la pellicule vient sûrement du fait que, déjà dans mon travail de gravure, j'aime laisser une place à l'accident. Et même jusqu'à le provoquer volontairement et l'accueillir comme quelque chose qui fasse entièrement partie de l'image finale. Avec le numérique, on est vite tenté de prendre dix photos d'un même sujet pour en choisir la meilleure, avec l'argentique on est beaucoup plus limité. Généralement je m'en tiens à deux photos d'un même sujet, quelquefois à une seule, il y a donc toujours un petit moment d'excitation et parfois d'imprévu à la découverte de mes photos. Il arrive



qu'une image qu'on attendait vraiment soit finalement sans intérêt et, à l'inverse, qu'une image dont on n'espérait rien, voire qu'on avait oublié, soit la photo qui sort du lot. J'aime aussi l'idée d'une temporalité plus lente avec la photo argentique, devoir attendre d'avoir fini la pellicule pour pouvoir voir ses images amène aussi son lot de surprises et va à contresens de la tendance globale de notre société où tout va très vite.

Ces images en noir et blanc granuleux de villes chaotiques et sombres, peuplées de personnages fantomatiques, rappellent de grands photographes comme Moriyama, Klein, Vanden Eeckhoudt ou encore Michael Ackerman. Quelles ont été vos influences majeures ?

Un des premiers grands noms de la photo qui m'a donné l'envie de faire de

la photo de rue, c'est Bruce Gilden, principalement ses images en noir et blanc faites à New York au début de sa carrière. Pour le côté brut et sans paillettes de cette série où le photographe ne laisse pas la possibilité aux gens de poser ou de tricher sur leur apparence. Mais un de mes gros coups de cœur et une grande influence quand j'ai commencé et jusqu'à aujourd'hui, c'est tout le travail de photo et d'édition du collectif américain Hamburger Eyes avec qui j'ai fini par collaborer plusieurs fois. Leur démarche et le style d'images qu'ils publient m'ont fort décomplexé dans ma pratique. Je me suis rendu compte grâce à eux qu'il ne faut pas forcément être un grand technicien ou avoir fait des études de photo pour pouvoir faire des images fortes. Au-delà de ces deux noms et sans citer certains photographes de la scène bruxelloise qui est assez riche et active, je suis aussi très

fan du photographe Trent Parke et, de façon générale, de la photographie japonaise, Masahisa Fukase ou tout le mouvement *Provoke* en tête de liste.

Quelle est la part d'anticipation et quelle est celle de lâcher-prise dans votre approche de la photo de rue ?

Quand je pratique la photo de rue, je tâche de me fondre dans l'environnement qui m'entoure, j'essaie d'être le plus possible transparent et d'être attentif à tout ce qui se passe autour de moi. Parfois, c'est un petit détail qui fait une image forte. C'est donc plus une grosse part d'observation que d'anticipation, même si les deux ne sont pas incompatibles. Au premier abord, la photo de rue peut sembler être une pratique assez simple, mais je pense que c'est tout le contraire. Ça demande une très grande concentration, beaucoup de patience et d'observation, une ➤

grande part d'humanité et dans certains cas une bonne dose de culot. Quand quelque chose apparaît, il faut être très vif et ne pas trop réfléchir pour éviter que la photo qu'on veut prendre ne soit déjà plus là. Le lâcher-prise se situe donc pour moi au moment de la prise de vue et je n'ai pas trop de règles pour cela. Parfois je regarde dans le viseur, parfois pas, parfois je déclenche le flash, parfois pas, parfois j'ose tout, parfois pas. Finalement, je pense que mon manque de technique et ma façon d'aborder la prise de vue comme un jeu me donnent beaucoup de liberté.

Comment organisez-vous vos différentes séries? Est-ce pensé en amont ou plutôt après coup?

Sauf dans le cadre d'un projet bien particulier ou d'une série en collectif, je suis plutôt de ceux qui prennent des photos (presque) au quotidien et sans penser "série" en amont. Par exemple, la plupart des photos présentées dans ce portfolio sont des photos que j'ai prises durant les trajets entre chez moi et mon boulot. Il n'y a donc pas grand-chose d'anticipé au-delà du fait que je me déplace assez rarement sans un appareil en poche ou dans mon sac. Disons que je ne pars pas le matin en pensant que je dois absolument faire des photos, en revanche, si quelque chose croise mon regard et me donne l'envie de déclencher, je sais que mon appareil n'est pas loin.

Prenez-vous l'essentiel de vos images à Bruxelles? Que vous inspire cette ville? Vous semblez attiré par le côté tribal de certaines

traditions et cultures comme le carnaval ou la scène underground.

Qu'y trouvez-vous en tant que photographe?

Bruxelles est une ville à taille humaine mais avec un côté plutôt cosmopolite. J'y suis né, j'y vis encore et j'y travaille. Je suis très attaché à ma ville et j'ai toujours trouvé qu'elle avait un côté photographique même dans ses recoins plus sombres. C'est donc assez naturellement que Bruxelles est devenu l'un des acteurs principaux de mon travail en photo. Je photographie le Carnaval sauvage de Bruxelles et y participe tous les ans depuis plusieurs années. Au-delà du côté esthétique assez fort et particulier, j'aime énormément l'énergie qui s'en dégage ainsi que l'espace de liberté qu'il nous offre. Au départ, ç'a aussi été une grande source d'inspiration pour mon boulot en gravure : j'utilisais des photos prises durant le carnaval pour faire des gravures sur cuivre grâce à diverses techniques de transfert. Ce carnaval est finalement le premier sujet que j'ai abordé en photo avec déjà une volonté de créer des images mixant mes différents médiums.

Parlons un peu technique. Quels appareils et objectifs utilisez-vous? Pourquoi ce choix?

Comme je ne suis pas un grand technicien, je travaille avec des appareils très simples et très basiques d'utilisation. Généralement des petits "point and shoot" Canon ou Olympus, parfois le Holga 120 pour son rendu particulier et l'Olympus Pen pour le demi-format. Tous ces appareils me permettent de mettre toute mon

attention dans l'observation et la prise de vue. En photo, je me sens un peu comme certains musiciens qui n'ont aucune notion de solfège et qui jouent uniquement à l'oreille ou au feeling. Ça n'est pas que la technique ne m'intéresse pas, c'est plutôt que j'ai fini par trouver un processus qui me convient et me laisse beaucoup de liberté dans ma façon de faire. Finalement, je privilégie plus le côté technique dans mon travail en gravure que dans mon travail photographique.

Quels films utilisez-vous et comment les traitez-vous?

En ce moment, j'utilise de l'APX400 Agfa. J'aime son contraste et le grain de ce film pour un prix abordable alors que le coût de l'argentique est parfois assez exorbitant. Je ne développe pas moi-même, je passe par un labo. J'ai tout le matériel pour le faire, mais jusqu'ici et comme dit plus haut j'ai choisi de plutôt mettre la technique dans mon travail en gravure.

On voit des traces de brûlures sur certaines images, c'est une manière pour vous de façonner la matière de l'image? Travaillez-vous sur les négatifs ou les tirages?

Quand je fais ce genre d'intervention, c'est directement sur le négatif, je le brûle, je le griffe, je le superpose avec un autre, je l'abîme pour tenter d'emmener l'image dans une autre réalité. Parfois ça a du sens, parfois c'est purement gratuit et esthétique, mais dans les deux cas j'aime ce rapport à la matière et avoir la possibilité de déformer la réalité. Après être intervenu sur les négatifs, je scanne mes images et les traite dans Photoshop en faisant le moins possible de retouches dessus. C'est donc en fin de compte un processus hybride entre l'argentique et le numérique que je pratique.

La conception de fanzines est-elle aussi une façon pour vous de donner à vos images une matérialité et un contexte?

Le fanzine est un excellent moyen de donner vie à un projet ou à une série de photos. C'est assez simple à mettre en place et relativement abordable à produire. Je suis graphiste de profession et ça me sert beaucoup dans mes pratiques artistiques. Si j'ai envie de compiler des images dans un fanzine, à part pour avoir un regard extérieur sur l'édition, je peux a priori gérer seul chacune des étapes de travail, de la prise de vue jusqu'à l'envoi à l'imprimeur.





Toutes les photos de ce portfolio sont issues de deux séries de fanzines différents. *Klepto Man* Vol. 1 et 2, sortis aux éditions Le Mulet, la maison d'édition que j'ai co-créée et qu'on gère ensemble avec le photographe et graphiste Simon Vansteenwinckel. L'autre fanzine, *Ghost Town*, a été édité il y a un an par Tour Dogs, un petit éditeur indépendant basé en Californie qui compile et produit des fanzines à partir du boulot de photographes travaillant principalement la photo de rue. J'aime l'idée de collaborer avec des petites structures comme Tour Dogs ou Hamburger Eyes citée plus haut, d'abord parce que leur façon d'aborder la photo et le fanzine correspond exactement à ce que j'aime, mais aussi parce que j'ai toujours un immense plaisir de savoir que mes images voyagent au-delà des frontières de la Belgique.

Vous semblez apprécier le côté DIY de la photo argentine. C'est cela que vous recherchez en collaborant avec des collectifs ou autres groupes actifs d'artistes ?

De manière générale, que ce soit en musique, en photo ou dans les arts graphiques, j'ai toujours été fort attiré par le DIY ou des courants comme l'art brut. Je n'aime pas toujours les choses trop lisses et ça se traduit aussi dans l'ensemble de

mon travail artistique. Pour reprendre le nom d'une exposition qui a eu lieu récemment à Bruxelles, je me dis parfois que l'appellation "photo brut" correspond bien à ce que je fais et à ma façon de travailler.

Je pratique en général la photo en solitaire, mais ça ne m'empêche pas d'avoir participé à des projets collectifs comme le "1010". Il s'agissait d'une trilogie sur la Belgique consistant à photographier un lieu précis sur une durée assez longue et déterminée. Le but était d'avoir pour chacun des volets de la trilogie une série de cent images mélangées et réalisées par dix photographes différents (d'où le nom du projet, 10 photographes/10 photos chacun). Le projet s'est donc concrétisé par trois volets (Bruxelles, la mer du Nord et les Ardennes) qui ont chacun fait l'objet d'une exposition et d'une publication d'un livre aux éditions Le Mulet. C'est un projet qui a été très important pour moi dans ma pratique de la photo, d'abord parce que ça m'a permis de rencontrer des photographes dont j'admire déjà le travail et de collaborer avec eux. Ensuite parce qu'étant peut-être au départ le photographe le moins expérimenté du groupe, j'ai voulu mettre tout de suite la barre le plus haut possible dans ce que j'allais proposer. Apprendre dans la nécessité et face à plus fort

que soi est sûrement un des meilleurs moyens d'avancer à grands pas.

Quels sont vos projets en ce moment ?

Aujourd'hui, je continue à faire des images en gravure et à prendre des photos comme je l'ai toujours fait, c'est-à-dire sans idée précise de série. Je poursuis aussi mon travail sur cette idée de mixer mes différentes techniques. Cela fait plusieurs années que je récupère de très vieilles photos et des portraits de famille sur lesquels je dessine à même les originaux, au feutre Posca, pour leur donner une nouvelle vie ou un autre sens. Ce travail a d'ailleurs fait l'objet d'un livre intitulé *Mascarade* et publié cette année chez l'éditeur bruxellois Maison CFC. Dans ce même genre d'idée, mon dernier projet utilise ce principe de détournement d'images directement sur mes propres photos de Bruxelles. Des incrustations de monstres et de créatures étranges dans la ville, dessinés sur l'iPad, qui font l'objet d'une série et d'un projet de livre.



© VINCENT HEYICHE

Parcours/actualité : Très actif sur la scène bruxelloise en tant qu'illustrateur, graveur et photographe, Mathieu Van Assche a participé à de nombreuses expositions et publications locales. Pour en savoir plus : mathieuvanassche.com

Concours permanent

Les 5 gagnants

Dans chaque numéro de *Réponses Photo*, nous sélectionnons cinq images gagnantes parmi toutes celles qui nous sont adressées. Sujet et technique photographique sont libres! Voir les modalités de participation page 5.

CARLA ROBIN

TRANS-EN-PROVENCE

Boîtier : Fujifilm X-T30

Objectif : 14-45 mm f/3,5-5,6

Sensibilité : 125 ISO

Vit./diaph. : 1/60 s à f/5,6

“Premier jour à New York, j’ai voulu immortaliser le coucher de soleil sur la ville mythique. J’aime la tombée de la nuit : c’est dans cette transition clair-obscur que j’ai le plus de facilité à capter la beauté des choses.”

POURQUOI NOUS L’AVONS CHOISIE

Les couchers de soleil ont beau être un poncif, certains nous touchent plus que d’autres. Celui-ci séduit par son parti pris d’un contrechamp offrant non seulement un bel arrière-plan en dégradé, mais aussi une métaphore cruelle : ces tours de verre, stoïques comme des statues de l’île de Pâques futuristes, sont les seules à pouvoir contempler les dernières lueurs de l’astre diurne. Nous nous contentons du reflet qu’elles veulent bien nous renvoyer.



ANDREI BARBOS

BRUXELLES

Boîtier : iPhone 12 Pro Max

Objectif : éq. 35 mm f/1,6

Sensibilité : 32 ISO

Vit./diaph. : 1/600 s à f/1,6

“Ce monsieur avait une discussion intense et faisait des gestes avec ses mains. L’aspect diffus de la silhouette est causé par le verre mat de cet abri de la gare routière.”

POURQUOI NOUS L’AVONS CHOISIE

Cette image intemporelle, par son jeu de transparence contrariée, fait écho à quelques photographies iconiques. En effet, de grands maîtres du xx^e siècle comme Sabine Weiss, Saul Leiter ou bien Erwin Blumenfeld ont chacun à leur manière exploité les propriétés optiques des vitres translucides afin de conférer un aspect “cotonneux” à des personnages situés de l’autre côté, obtenant ainsi des silhouettes au minimalisme presque abstrait. Encore faut-il que le personnage ait assez

de caractère et que sa position soit assez lisible pour que l’image fonctionne, à la manière d’un dessin. Ce candidat était le bon : tenue distinctive, posture marquée, arrière-plan dégagé, tout concorde pour une composition immédiatement percutante. L’image a été capturée sur un smartphone, mais Andrei ne s’est pas contenté du cliché brut : il est allé au bout de son intention en le recadrant et en le convertissant en noir et blanc dans Snapseed, lui donnant des airs de classique!





DAVID PATRIS

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE

Boîtier : Leica M10

Objectif : Summicron 35 mm f/2

Sensibilité : 200 ISO

Vit./diaph. : 1/90 s à f/11

“Au Summit One Vanderbilt, je me suis retrouvé comme plongé dans un palais des glaces de fête foraine avec, en petit plus, cette vue spectaculaire sur Manhattan. J’ai voulu superposer le plus de plans possible afin de rendre justice à ce lieu hors du commun où vertige et émerveillement vous tiennent en haleine.”

POURQUOI NOUS L'AVONS CHOISIE

Autre vue de la “Skyline” de New York, autre approche. David ne s’est pas contenté du panorama imprenable qu’offre cet observatoire, il a tenté – avec succès – d’intégrer l’architecture du bâtiment à sa composition pour créer une image qui défie notre perception de l’espace. Et si le lieu a bien sûr été pensé pour s’intercaler dans le paysage afin de le mettre en scène, l’auteur du cliché a su valoriser cet aspect de façon habile. Il s’est positionné de telle manière que les visiteurs se reflètent très lisiblement dans les miroirs, comme une sorte de planche-contact découpée sur ce paysage. David a ensuite cadré de façon à

placer cette structure en croix au premier tiers horizontal, ce qui donne une image dynamique et harmonieuse. La petite ouverture de diaphragme employée (f/11) crée une grande profondeur de champ qui contribue à regrouper les différents plans en un seul, brouillant la notion d’espace. La sensation temporelle est elle aussi altérée par la juxtaposition de diverses époques architecturales, mais également par l’emploi du noir et blanc. Finalement, voici une image qui intrigue par son côté “bug spatio-temporel” et dans laquelle on pourra voir une connotation religieuse portée par cette grande croix centrale...



FABIEN PALLUEAU

BORDEAUX

Boîtier : Sony Alpha 9
Objectif : 16-35 mm f/2,8
Sensibilité : 100 ISO
Vit./diaph. : 1/320 s à f/10

“J’ai pris cette image sur l’île d’African Banks, une île minuscule inhabitée des Seychelles avec quelques palmiers et un lagon turquoise magnifique. Ce jour-là, les conditions étaient tout simplement parfaites : une mer d’huile, pas de vent, un soleil et une lumière splendides, et le Zodiac qui rentrait au voilier!”

POURQUOI NOUS L’AVONS CHOISIE

En début d’année, Fabien a eu la chance de passer six semaines aux Seychelles sur le voilier *Le Ponant*, en tant que moniteur d’apnée et guide naturaliste. En tant que photographe également, et il n’a pas oublié d’emporter un boîtier hybride 24×36 muni d’un zoom grand-angle, le tout logé dans son caisson étanche de marque Sea Frogs pour prendre des photos sous-marines. Il a ainsi rapporté quelques clichés idylliques qu’il a publiés sur son compte Instagram @fabienpallueau. Celui-ci sort à notre avis du lot par son côté irréel et poétique. Au premier coup d’œil, on a l’impression de voir le canot voler, tellement l’eau

est transparente. L’objectif étant à moitié immergé, la partie sous-marine de l’image nous révèle l’ombre projetée de l’embarcation, si bien que cette dernière semble léviter hors de toute gravité. Le nuage vertical qui paraît s’échapper du bateau ajoute au côté étrange de cette composition, qu’un traitement légèrement “high key” (surexposé) achève de rendre graphique et épurée. On navigue plus ici sur une planche imaginaire de l’immense Mœbius que dans les pages de *National Geographic*. L’aspect ordinaire des passagers leur donne un air de touristes de l’espace qui sied bien à cet esprit BD.



ALESSANDRO SAETTONE

MILAN

Boîtier : Panasonic S1
Objectif : 24-105 mm f/4
Sensibilité : 200 ISO
Vit./diaph. : 1/125 s à f/4,5

“La photo a été prise au parc Prater à Vienne, en Autriche, en janvier dernier. C’était une matinée maussade, et un doux brouillard enveloppait les manèges déserts dans un temps suspendu.”

POURQUOI NOUS L'AVONS CHOISIE

Cette photo nous a séduits par son graphisme marqué et sa poésie immédiate. En matière de composition, Alessandro a su saisir le potentiel visuel de ces chaises volantes à l’arrêt. Cadrant à la focale assez longue de 87 mm, il a ainsi tassé les chaises, les regroupant en une grappe serrée, isolées de leur support et comme suspendues dans le vide. L’accent est mis sur la verticalité et la lourdeur des chaînes, seuls éléments à toucher le bord de l’image. La grue à l’arrière, fondue

dans la brume, vient apporter un contrepoint inattendu dans le bas de l’image. Le tout impose une atmosphère mélancolique, loin de la fonction première de cette attraction. *“Je pratique la photographie comme une thérapie pour l’âme, explique Alessandro. Ce n’est qu’en regardant au-delà de la surface que l’on peut saisir le sens des choses. Et photographier m’oblige à le faire. Parfois, par pur hasard, il m’arrive même de rapporter à la maison un morceau de cette signification...”*

Les analyses critiques de la rédaction

Les photos présentées dans ces pages n'ont pas fait l'unanimité, mais elles n'en sont pas moins dignes d'intérêt, y compris par les remarques et conseils qu'elles peuvent susciter. Pour certaines, le désaccord au sein de la rédaction est tel que nous préférons vous livrer les termes du débat. N'hésitez pas à nous soumettre les meilleurs de vos clichés. *Voir les modalités de participation page 5.*

MARIE NININ

SAINT-MANDÉ

Boîtier : Canon EOS 5D Mk IV

Objectif : 24-70 mm f/2,8

Sensibilité : 400 ISO

Vitesse/diaph. : 1/320 s à f/8

“Cette image est une fusion de deux photos, une exposée pour le ciel, l'autre pour le sol. Elle a été prise depuis la Grande Arche de la Défense. Je travaillais à la Défense et, en arrivant ce matin-là, j'ai aperçu de loin de la fumée et découvert qu'il s'agissait d'une pub pour la nouvelle PS5 : une représentation de la hache de Kratos – un héros du jeu God of War: Ragnarök – qui crachait de la fumée. Avec le soleil levant en face, la fumée donnait un air fantomatique aux passants, je suis montée sur le parvis de la Grande Arche pour prendre de la hauteur, j'ai composé pour cacher le plus possible l'installation elle-même et apprécié comme un cadeau cet instant photographique non prévu. Dans ces moments-là, je ne regrette pas d'avoir toujours mon appareil photo sur moi !”



D'accord

Julien Bolle

Cette image spectaculaire n'a rien d'un coucher de soleil classique. Elle évoque plutôt un univers de science-fiction avec son ambiance brumeuse et futuriste. Le fait que le disque solaire se découpe parfaitement, sans que sa lueur déborde (grâce à la double exposition), contribue à cette atmosphère surréaliste.

Pas d'accord

Thibaut Godet

Je rejoins Julien sur le rendu surréaliste de cette photo, mais je me demande si pour être efficace cette image ne manque pas un peu d'interprétation au post-traitement. Une conversion en noir et blanc par exemple aurait sans doute permis de mieux faire ressortir les ombres des passants sur le parvis.

GASPARD CLAUDE

PARIS

Boîtier : Ricoh GR III

Objectif : éq. 28 mm f/2,8

Sensibilité : 500 ISO

Vitesse/diaph. : 1/640 s à f/4

“Apercevoir au loin un petit chien ne faisant que de sautiller aux côtés de sa maîtresse. Presser le pas pour avoir le temps de les atteindre avant que le feu ne passe au vert. Traverser la rue, éviter un scooter circulant à vive allure au milieu des bouchons pour enfin arriver à leur hauteur. Déclenchement ; juste le temps de réaliser une seule photo à la hâte, avant que ces deux inconnus ne reprennent leur chemin au fil des rues parisiennes. Poésie de l'ordinaire.”

Instant décisif

Ce chien suspendu en l'air au bout de sa laisse qui semble rigide comme une tige en métal est cocasse à souhait. La photo rappelle bien sûr quelques classiques du grand Elliott Erwitt, qui n'hésitait pas d'ailleurs à aboyer pour faire sursauter ses sujets à quatre pattes.



Cadrage hasardeux

Quatre pattes, c'est aussi la position dans laquelle Erwitt se mettait parfois pour cadrer à hauteur de chien et changer ainsi notre perspective sur la vie urbaine. Ici, Gaspard n'a manifestement pas eu le temps de pouvoir composer son image, il a juste saisi au vol son opportunité à fourrure, mais la voiture vient brouiller le propos.

Noir et blanc... gris

Le noir et blanc n'est pas toujours flatteur par défaut en numérique. C'est le cas de cette image assez "grisaille" qui aurait mérité un peu de contraste local pour se faire plus attractive et détacher le sujet du fond. Sans céder à une image trop retouchée, il faut savoir marquer son intention dans le rendu, de façon équilibrée.

Mon conseil

Jolie tentative que celle de Gaspard. Il a su repérer un bon sujet et n'a pas lâché prise jusqu'à obtenir une image qui fonctionne... tout juste. Si le clin d'œil fait sourire, on regrette aussi qu'il n'ait pas concrétisé l'essai avec une image vraiment composée, et donc mieux anticipée. Pour cela, une seule solution : persévérer! **JB**

HENRIQUE SOARES

PARIS

Boîtier : Nikon D7200

Objectif : 30 mm f/1,4

Sensibilité : 2000 ISO

Vitesse/diaph. : 1/800 s à f/3,5

“Rien. Il ne se passe rien. Personne à amuser. Personne à traumatiser non plus. D’ailleurs, depuis combien de temps suis-je là ? La nuit va bientôt tomber et mon sac est encore trop lourd de ballons en forme de chiens. Tiens, pourquoi ce gars me prend-il en photo ? Ai-je l’air drôle ? Il semble aussi solitaire que moi dans son déguisement de photographe.”

Contre-jour

La lumière venant de l’arrière du sujet a trompé la cellule de l’appareil photo qui a engendré une légère sous-exposition. Dans pareille situation, il faut penser à forcer une légère surexposition ou utiliser une mesure spot sur le sujet pour mieux le mettre en valeur.



Recentrer l’attention

Sans doute l’auteur a-t-il déclenché rapidement pour ne pas se faire surprendre. Mais dans sa précipitation, il a un peu oublié de composer son image... Il aurait à mon avis mieux valu décaler le cadre sur la gauche pour occuper toute l’image ou au contraire accentuer le sentiment de solitude du clown en serrant le cadre au niveau du sac et en laissant un grand vide sur la partie droite de l’image. Un cadrage vertical aurait aussi pu convenir.

Trop de bruit

Certes la lumière devait manquer, mais il y avait moyen d’utiliser un temps de pose plus court pour limiter la montée en sensibilité. Ouvrir le diaphragme aurait aussi mieux isolé le sujet.

Question de point de vue

En abaissant son point de vue, l’auteur aurait pu mieux détacher le sujet du fond et rendre plus visible le visage du sujet. Cela aurait donné plus de dynamisme à la composition.

Mon conseil

Il ne faut pas confondre vitesse et précipitation. S’il est important de savoir réagir vite en photo de rue, il ne faut pas en oublier l’essentiel : le point de vue, le cadrage et l’exposition. Bien connaître son appareil pour en utiliser les automatismes fait gagner du temps que l’on peut alors consacrer à soigner son cadre. **PB**

THIBAUT LABOURDETTE

BORDEAUX

Boîtier : Xiaomi Redmi Note 10 Pro

Objectif : éq. 24 mm f/1,8

Sensibilité : 96 ISO

Vitesse/diaph. : 1/50 s à f/1,9

“Cette photo a été prise sur la place du Peyrou à Toulouse à la tombée de la nuit. Lorsque j’ai vu la vitrine de ce restaurant avec ces couleurs, ces contrastes, cette buée, je me suis arrêté et j’ai attendu. J’ai attendu qu’un client pousse la porte de ce restaurant vide pour s’installer et pour entendre le patron dire, soulagé : “Enfin, vous êtes arrivé.””



Cadre dans le cadre

La devanture de ce restaurant éclairé de l'intérieur se détache dans l'obscurité et forme un cadre dans le cadre au fort potentiel graphique. Mais ce jeu de formes n'est pas très heureux ici, la ligne voûtée et allongée de la vitrine étant coincée dans un cadre carré trop serré sur les côtés et créant un espace vide en haut. N'oublions pas qu'une photo, c'est un sujet, mais aussi un cadre.

Sujet peu lisible

Thibaut a bien fait d'attendre qu'un sujet vienne se placer dans ce décor. Deux choses me gênent néanmoins. D'une part, la femme de profil ne semble pas vraiment ouvrir la porte, si l'idée est de répondre à l'enseigne. D'autre part, sa silhouette plongée dans l'ombre manque de présence. Entre subtilité et lisibilité, il faut trouver le bon équilibre.

Qualité moyenne

Les smartphones montrent leurs limites en basse lumière, même s'ils ont fait d'énormes progrès notamment grâce à leurs fonctions d'empilement (si bien qu'on reste ici à 96 ISO). La dynamique demeure pauvre et les détails sont peu flatteurs. Si l'on a des velléités de photographe noctambule, un boîtier à grand capteur avec un objectif lumineux et un bon stabilisateur restent la panacée.

Mon conseil

L'avantage avec un bord noir, c'est qu'on peut facilement l'agrandir. Je suis passé ici sur un cadrage horizontal en 4/3 plus homothétique avec la forme de la vitrine, et donc plus harmonieux. J'ai également remonté un peu les ombres sur Photoshop pour rendre le personnage plus lisible. **JB**





BERNARD CUISSARD

GRASSE

Boîtier : Nikon D750

Objectif : 45 mm f/2,8 PC-E

Sensibilité : 200 ISO

Vitesse/diaph. : 1/800 s à f/2,8

“ Cette maison abandonnée au bord de la route près de Gap m’a évoqué l’Amérique et les photos de Ralph Eugene Meatyard. Nous y sommes retournés à plusieurs reprises jusqu’à ce jour-là où tout semblait en place : ciel menaçant, lumière diffuse, mouvement dans les branches. L’objectif à bascule et le format carré se sont alors imposés pour retranscrire cette atmosphère empreinte de nostalgie... ”

D'accord

Julien Bolle

En tant que photographe, on ne cesse de reproduire des images mentales que l’on “reconnait” dès qu’on les voit autour de nous. Celles-ci sont parfois inspirées de souvenirs réels, parfois empruntées à d’autres artistes dont l’univers nous a marqués. L’image de Bernard est hautement évocatrice. Cadrée frontalement comme une photographie documentaire du début du xx^e siècle, à la Walker Evans, nimbée de grain et de flou comme une vieille photo de famille, celle-ci nous plonge dans une mise en abyme savoureuse, comme le souvenir d’un souvenir... À la façon de Meatyard, grand photographe américain méconnu, il mêle ainsi intime et universel.

Pas d'accord

Pascale Brites

Si le point de vue frontal, le cadrage carré, le noir et blanc et l’ambiance de cette image m’ont immédiatement séduite, je suis en revanche dérangée par l’effet de bascule de l’objectif. En orientant ainsi le plan de netteté, l’auteur a surtout apporté un effet spectaculaire qui ne correspond pas à mon avis à l’esprit des photographes américains auxquels il dit vouloir rendre hommage. Le regard est trop attiré par cette zone nette verticale qui touche également le feuillage de l’arbre et l’important flou ne permet pas de retranscrire le mouvement dans les branches mentionné dans son commentaire.

Une série de **Cunione**

sous l'œil critique de *Julien Bolle & Pascale Brites*

Une ombre au tableau

La série *Shadows* que Cunione nous a proposée s'aventure sur le terrain de la mise en scène et du montage pour nous offrir d'étonnants trompe-l'œil où les ombres des personnages semblent trahir leurs pensées. Si Julien trouve l'idée bien menée, Pascale ne partage pas son enthousiasme...



CUNIONE

AVIGNON

Boîtiers : Canon 5D Mark II et 7D
Objectif : Samyang 14 mm f/2,8
Traitement : Lightroom, Photoshop, Silver Efex

*“Tout a débuté lors d'une balade avec des amis au phare de la Garoupe, à Antibes. Ma fille et celle de mes amis jouaient devant une vieille chapelle sur un muret. Le soleil commençait à se coucher. Les filles s'amusaient, couraient, jouaient, comme le font des enfants de 4 ans. La lumière rasante du soleil projetait les ombres bien sombres des fillettes sur le mur. Et là, j'ai eu cette idée : jouer avec les ombres. Je n'avais d'ailleurs jamais réalisé un tel exercice. Les filles ont très bien joué le jeu, et ça leur a plu. Après avoir diffusé cette photo auprès de mes amis et sur les réseaux sociaux, j'ai eu beaucoup de retours positifs. Je me suis alors dit : « Pourquoi ne pas faire une série complète sur ce thème ?! » J'ai laissé mûrir ce projet près de deux ans, puis j'ai entrepris des recherches de figurants pour réaliser ma série et mettre en scène toutes les idées que j'avais en tête. Le projet *Shadows* était né.”*



D'accord Julien Bolle

Si photographe, c'est écrire avec la lumière, Cunione prend cette définition à la lettre. Dans ces petits tableaux photographiques, la lumière dessine des ombres qui en disent long sur les pensées de leurs propriétaires. Mensonge, rêve ou regret, ces silhouettes contradictoires ouvrent une porte vers l'imaginaire. Elles transforment ces scènes du quotidien en de petites fables tour à tour amusantes ou poignantes sur les rites de l'enfance et le passage du temps. J'apprécie le fait que Cunione ne soit pas tombé dans le piège d'images trop retouchées et artificielles. Ses mises en scène sont assumées mais gardent le charme d'instantanés, grâce notamment à l'emploi du noir et blanc. Cunione a employé ses flashes Canon Speedlite 580EX et 430EX avec une boîte à lumière pour adoucir un peu l'éclairage des sujets. Les ombres, bien réelles, sont obtenues avec une pose différente éclairée sans boîte à lumière pour que ce soit plus net. Le développement est effectué sur Lightroom, puis la superposition des photos et l'ajustement des ombres sont réalisés sur Photoshop, avant une conversion en noir et blanc sur Silver Efex. On peut voir d'autres images de la série sur son site cunione.com.

Pas d'accord Pascale Brites

L'idée est amusante et la technique utilisée par l'auteur très bien maîtrisée. Je suis en revanche un peu plus perplexe sur le fond du message véhiculé par la série comme par chacune des images qui la composent. Tout ceci manque à mes yeux de cohérence et d'homogénéité, aussi bien dans le ton, parfois léger et parfois bien plus grave, que dans le soin apporté aux compositions ou au récit. J'aurais aimé des effets plus spectaculaires et plus tranchés. Si l'on prend par exemple la première image placée sur la page de gauche, je ne comprends toujours pas ce que représente l'ombre de la personne qui joue la maîtresse d'école... L'auteur maîtrise la réalisation, mais j'ai le sentiment qu'il ne sait pas encore précisément à quel sujet l'appliquer. Il faut à mon avis commencer par s'interroger sur ce que l'on veut montrer. L'ombre est-elle la vie fantasmée de son modèle? Son double machiavélique? Tout est possible, mais il est nécessaire à mon sens de choisir un thème, de s'y tenir et de faire en sorte qu'il soit clairement identifiable par le spectateur. Composer une série, c'est aussi accepter d'éliminer les images les moins fortes malgré l'affect que l'on y porte pour ne garder que les meilleures.

Une série de **Jean-Paul Bounine**
sous l'œil critique de *Pascale Brites*
Solitudes nocturnes

Jean-Paul nous a soumis cette série intitulée *Lumières dans la nuit* dépeignant les échoppes de banlieue éclairées une fois la nuit tombée. Si la thématique a intéressé Pascale, elle se montre plus critique sur la réalisation et incite le photographe à approfondir sa démarche.



JEAN-PAUL BOUNINE

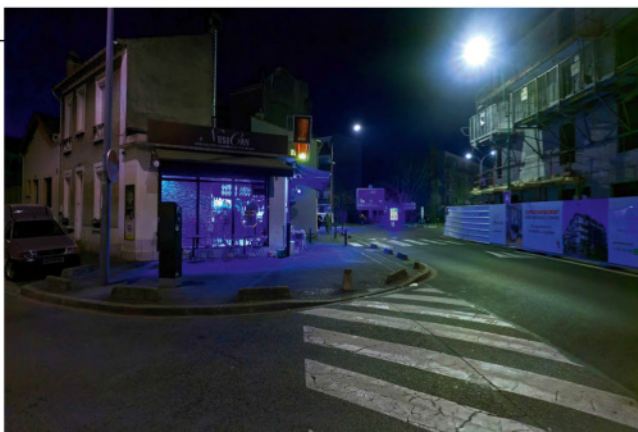
MAISONS-ALFORT

Boîtier : Sony Alpha 7R II

Objectifs : Zeiss 18 mm f/2,8
et Sony 50 mm f/1,8

Traitement : PhotoLab 6
et Photoshop CS5

“La nuit est tombée sur la banlieue déserte. Des hommes seuls, et seulement des hommes, cherchent un peu de présence, de chaleur humaine. Pour les accueillir dans la ville morte brillent les lumières de petits cafés, bars, brasseries, où le patron pourra leur faire la conversation et où ils pourront peut-être trouver quelques partenaires pour commenter un match de foot à la télévision. Mais bientôt arrive le moment où les patrons de ces établissements signifient que c'est l'heure de la fermeture, et les lumières s'éteignent. Alors, jusque tard dans la nuit, s'illuminent encore de petits fast-foods et des alimentations générales toujours prêts à accueillir ces solitudes nocturnes.”



Notre avis

La série de photos de Jean-Paul Bounine m'a immédiatement fait penser à l'ambiance des tableaux d'Edward Hopper et notamment au célèbre *Nighthawks*, où sont représentées quatre personnes dans un *diner* américain la nuit quand à l'extérieur la rue est totalement vide. J'aime l'atmosphère qui se dégage des images de cette série et le thème des commerces de nuit abordé par l'auteur. En revanche, je regrette que la réalisation ne soit pas plus soignée. Les cadrages manquent de rigueur et paraissent même parfois un peu aléatoires. Des éléments extérieurs comme des voitures, des lampadaires ou des passants dont on n'arrive pas à savoir s'ils sortaient justement de ces commerces ou s'ils se trouvaient là par hasard brouillent la lisibilité quand l'exposition n'est pas toujours bien maîtrisée. La plupart des images semblent prises à la volée sans suffisamment de parti pris et de réflexion. Il y a d'ailleurs même une photo qui présente un café fermé et éteint, ce qui n'est clairement plus le sujet. Le thème est intéressant mais mérite à mes yeux d'être approfondi.



Nos conseils

Il faut parfois accepter de recommencer jusqu'à obtenir le résultat escompté. À mon sens, Jean-Paul doit donc poursuivre sur sa thématique mais refaire des images et d'abord bien soigner le point de vue ainsi que le cadrage pour leur donner plus de dynamisme. Un point de vue frontal favorisera la description du lieu quand des routes fuyantes sur les côtés montreront bien le vide et le silence alentour. Attention à tous les éléments non essentiels et trop éclairés qui détournent l'œil du sujet. Pour que l'on ressente bien la vie qui règne à l'intérieur de ces lieux, il faut que l'on puisse distinguer des personnes ou au moins des silhouettes. Il n'y a donc pas à hésiter à faire plusieurs images, à s'approcher et à attendre qu'une personne se trouve au bon endroit. Attention également à l'exposition de ces scènes très fortement contrastées. Mieux vaut privilégier une exposition pour les hautes lumières, quitte à ce que l'horizon parte dans les noirs bouchés : l'effet de vide et de silence n'en sera que plus saisissant. Il faut aussi accepter que certains lieux ne soient pas assez photogéniques pour intégrer la série.



Une série de Chloé Destuynder

sous l'œil critique de *Julien Bolle & Thibaut Godet*

Mise en abyme

Chloé Destuynder est une photographe autodidacte de 26 ans passionnée par l'argentique. Comédienne de formation, elle s'inspire du théâtre et du cinéma pour s'intéresser à l'humain. Cette série en vase clos a tapé dans l'œil de Julien, mais Thibaut reste moins enthousiaste.

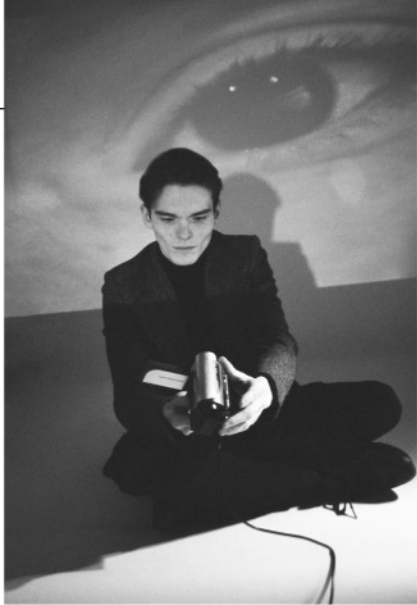


CHLOÉ DESTUYNDER

PARIS

Boîtier : Minolta X-700
Objectifs : 28 mm f/2,8
et 50 mm f/1,7
Film : Kodak Tri-X 400

“Hyperspace se veut une exploration de l’Univers, une vision de l’infini. C’est une invitation à contempler les beautés de l’espace et à réfléchir à la place de l’être. Robin et moi avons l’idée de dessiner un espace particulier pour ce shooting, où différentes images pourraient s’entremêler. J’ai utilisé un caméscope MiniDV que mes parents m’avaient offert quand j’étais petite. Je l’ai branché à un vidéoprojecteur afin de projeter l’image du caméscope en direct. L’idée était de mettre ce dernier dans les mains de Robin et de lui laisser le pouvoir de l’image diffusée sur lui. Je voulais que ces photos soient comme une fenêtre sur un monde mystérieux et fascinant, où le temps et l’espace ne semblent plus avoir de limites. Les expressions de Robin sont à la fois introspectives et contemplatives, comme s’il réfléchissait à sa place dans un univers infini et incompréhensible. Hyperspace est une invitation à la rêverie et à l’évasion.”



D'accord Julien Bolle

Chloé nous montre qu'en photographie, on peut inventer des mondes avec pas grand-chose si l'on a des idées. Certes, disposer d'un modèle professionnel hautement photogénique peut aider (ici Robin Migné de l'agence Adéquat), mais le reste est plus sommaire : un caméscope relié à un projecteur et un fond blanc. De ce dispositif simple mais visuellement fertile, Chloé a su tirer une série d'images très graphiques, usant avec pertinence des possibilités de son sujet (dédoublages, ombres portées, jeux de lignes avec le câble...) et de son appareil (profondeur de champ sélective, noir et blanc granuleux...). Cette séance inspirée nous offre de belles variations sur le même thème, en l'occurrence la sensation d'infini que provoque l'image, surtout quand il s'agit de son propre reflet. Ce vertige tant narcissique que métaphysique se décline en une série d'images noir et blanc renvoyant à l'art conceptuel de la fin du XX^e siècle, à la manière d'Andy Warhol. Un côté poliment référencé qui est aussi la limite de cette série flirtant avec le papier glacé de la photo de mode.

Pas d'accord Thibaut Godet

Je dois dire que les photos de Chloé me plaisent bien, notamment les deux premières qui sont reproduites sur la page de gauche. L'usage de l'argentique noir et blanc et du matériel "vintage" offre un instant suspendu, hors du temps, le tout dans une atmosphère typiquement cinématographique. Mais ce qui me manque est plutôt l'aspect sériel de ce travail. On retrouve selon moi bien trop souvent les mêmes valeurs de plan et les mêmes angles de prise de vue, ce qui donne après quelques images un sentiment de lassitude. Des prises de vues en plan large ou plus serré auraient permis d'apporter plus de rythme. Individuellement, les photos fonctionnent bien, mais la série reste selon moi en construction et aurait besoin de se renforcer. Il faut encore à mon avis réfléchir à la manière de présenter ces images et de les faire marcher entre elles. Je me pose aussi la question du fait d'avoir une seule scène, et surtout un seul modèle : est-ce que la série ne fonctionnerait pas mieux avec des visages différents ?



Quelles solutions pour garantir des images générées sans IA

Face au raz de marée des “synthégraphies” créées par les modèles IA, il est illusoire d’espérer limiter leur production. La seule défense pourrait venir d’un standard qui promet de certifier efficacement les photos réalisées par de vrais appareils photo. Mais ce bouclier sera-t-il suffisant ? **Gawain McLeod**



Photoshop n’est plus l’ennemi numéro un de la photographie de presse. Une autre menace technologique l’a relégué au rang de méchant de troisième catégorie. Si les techniques et outils de modification des clichés sont la bête noire de la reproduction de la réalité depuis le XIX^e siècle, les astuces de chambre noire et l’outil Clone de Photoshop semblent aujourd’hui des mécanismes antédiluviens. Car un nouveau monstre vient non plus travestir la réalité, mais tout bonnement en inventer une autre. Alternative, esthétique... et complètement fausse. Ce monstre, vous le connaissez, puisque nous vous en avons beaucoup parlé dans notre numéro de mars dernier : il s’agit de la mal nommée “intelligence artificielle” (IA). Il s’agit en fait moins d’une intelligence artificielle (qui n’existe pas encore) que de générateurs d’images basés sur des modèles d’apprentissage automatique comme Midjourney ou Stable Diffusion. Entraînés sur des millions d’images de presse capturées plus ou moins légalement par les moteurs de recherche, ces modèles ont vu leur qualité de rendu faire un bond quantique en à peine deux ans. Après nous avoir secoués en début

d’année, ces générateurs de “synthégraphies” – néologisme mêlant *synthétique* et *photographie* – pourraient constituer une menace en nous faisant douter de chaque image de presse que nous voyons. Au risque d’altérer indéfiniment notre rapport à la réalité.

“Pour être franc, je ne m’attendais pas à ce que les modèles IA soient aussi vite utilisés pour la génération d’images de presse”, s’inquiète Antonin Thuillier. Membre de la rédaction en chef technique du service photo à l’Agence France-Presse (AFP), Antonin reste également photographe “sur les gros événements” et vit donc au cœur de cette potentielle “tempête” informationnelle que sont les générateurs d’images photoréalistes. Lesquelles sont bien plus préoccupantes que les manipulations plus traditionnelles que son service technique voit parfois passer.

De simples mots-clés

“Si nous avons bien des outils de détection des manipulations d’image comme le logiciel français *Tungstène*, dans les faits, au quotidien, nous luttons surtout contre des photos publiées sur les réseaux sociaux et les plateformes comme *Twitter* ou *Facebook*. Il s’agit le plus souvent d’images qui sont soit

recadrées, soit sorties de leur contexte. Nous publions pour cela des billets sur *factual.afp.com*. Et l’AFP Medialab a développé le plugin *Fake News Debunker* pour navigateur. Mais le combat contre les fausses images des générateurs IA est d’une tout autre dimension”, alerte Antonin Thuillier.

Et pour cause : avec les modèles IA de création d’images, il ne s’agit plus d’une modification du réel, mais d’une création d’un réel “alternatif”, bien plus difficile à encadrer – même si Midjourney a avoué avoir retiré toute possibilité de jouer avec l’image du président chinois Xi Jinping. Et impossible à endiguer puisque ces synthégraphies sont le produit d’un acte de création qui, au contraire de Photoshop, ne requiert aucune compétence ni dextérité particulière. La seule “arme” du faussaire est de faire un usage efficace de simples mots-clés. Alors, entre le faux marin qui faisait notre couverture en mars dernier et les fausses photos d’Emmanuel Macron ou du pape, une question légitime se pose : les machines ont-elles déjà gagné la guerre de l’information ? Pas encore, car le monde de la presse ne dort pas. Entre les fake news classiques et la menace des synthégraphies, l’AFP est sur le pont. ▶ ▶ ▶

CONTENT AUTHENTICITY INITIATIVE : UNE CHAÎNE COMPLÈTE... À CONSTRUIRE

Créée à partir de 2019, la CAI intègre les cahiers des charges de chacun des maillons de la chaîne de la création, de l’édition et de la diffusion de photographies originales. Elle prend la forme de métadonnées additives adossées à une signature numérique unique apposée par l’appareil de prise de vue, qu’il s’agisse d’un appareil photo ou d’un smartphone, des processeurs mobiles étant déjà en circulation depuis plus de deux ans (Snapdragon 888). À l’heure actuelle, seuls deux boîtiers sont prochainement annoncés comme compatibles : le Leica M11 et le Nikon Z9. Il reste un énorme travail à fournir pour mettre au point une chaîne complète certifiée de production de l’image. Et une fois ceci fait, le dernier défi sera de faire réagir l’autre bout de la chaîne, à savoir les médias, mais surtout les plateformes et les réseaux sociaux, principaux propagateurs de fausses nouvelles... et le terreau le plus fertile pour se faire tromper par la diffusion des synthégraphies.

Cette image du pape en doudoune blanche Balenciaga a fait le tour des réseaux sociaux, partagée par des personnes croyant cette scène réelle. *“C’est vraiment effrayant que les gens s’emparent de ces images en pensant qu’elles sont vraies sans se poser de question”*, a déclaré son auteur.





Emmanuel Macron en chemise hawaïenne dans les jardins de l'Élysée selon Midjourney.



Et là encore, les IA sont à tous les étages : *“Notre direction informatique a trois priorités : se servir des IA pour taguer les photos d’archives afin de valoriser notre fonds ; utiliser d’autres IA pour le taguage en temps réel des athlètes lors des compétitions sportives en vue d’accélérer la circulation de l’image ; lutter contre les fausses images en renforçant notre circuit de l’image avec la mise en place de la CAI”*, détaille Antonin Thuillier. La CAI (Content Authenticity Initiative) est

à l’heure actuelle le seul rempart potentiel dont la presse dispose (*voir encadré*). Non pas pour stopper la production de ces synthégraphies, mais au moins pour attester les véritables photos, celles que les photoreporters réalisent pour nous chaque jour.

Une solution totale

Lancé par Adobe en 2019 et placé sous l’égide d’une association (la C2PA)

depuis 2021, le mouvement, qui réunit des acteurs de la presse comme la BBC et des industriels des semi-conducteurs, ne ciblait pas à l’origine la lutte contre les synthégraphies. La CAI a été pensée et conçue pour valider un circuit de la production d’images de presse. Elle est une solution “totale” en ce sens qu’elle définit comment tous les éléments de la chaîne de confiance doivent se comporter : la manière dont les informations

UNE INDUSTRIE DE LA PHOTO TROP LENTE ET TROP MOLLE

Nikon et Leica sont pour l’heure les seuls acteurs du monde de la photographie à avoir annoncé rejoindre la CAI. De son côté, Sony a indiqué qu’il développe un système de protection des images... mais dans son coin, comme dans les années 2000 ! Le géant nippon devra soit partager son travail avec les autres, soit voir son initiative connaître le même sort que les Betamax, Atrac3 et autres formats propriétaires qu’il a dû enterrer. Dans le monde de la photo, on regrette surtout le silence assourdissant de Canon. Le numéro 1 mondial de l’image, qui est à la fois le constructeur le plus utilisé par les participants du prix annuel World Press et le principal sponsor du plus important festival de photojournalisme du monde (Visa pour l’image), porte en effet une responsabilité journalistique énorme. Quant à Olympus, Panasonic et Fujifilm, ils se sentent peut-être trop petits pour bouger seuls. Il est pourtant urgent que cette industrie nipponne prenne le problème à bras-le-corps.

Une manifestation inventée
de toutes pièces qui peut
être facilement détournée.



De plus en plus, on commence
à voir des images détournant la
politique, en faveur ou en
défaveur d'une personnalité.

sont organisées au sein des fichiers, les méthodes de fonctionnement des processeurs pour écrire et signer ces métadonnées, la façon dont les logiciels d'édition photo doivent manipuler et enrichir les métadonnées... et la manière dont un lecteur externe d'images peut ou doit afficher ces informations sur un navigateur Web, par exemple.

Sur le papier, le principe de fonctionnement est simple à expliquer. Le mécanisme part d'une photo produite par un appareil photo compatible – et vous allez le voir, ils ne sont pas légion! Au moment de la prise de vue, l'appareil en question va intégrer, en plus des données Exif traditionnelles, une seconde couche de métadonnées signées numériquement par l'appareil photo. Ensuite, toute transformation – recadrage, courbes, niveaux, balance des blancs, redimensionnement, etc. – va être enregistrée dans cette couche supplémentaire de métadonnées qui n'existe pas chez Midjourney et les autres. Tant et si bien qu'en bout de chaîne, le

spectateur potentiel qui aura accès à ces données pourra avoir une vision totale du parcours de l'image – et, en cas d'accès à un serveur de vérification, comparer l'image finale avec le fichier original.

Un standard balbutiant

Et en cas de modification par un logiciel qui ne répond pas à la CAI, me direz-vous? C'est assez simple : la vérification du fichier montre un décalage entre la signature originale et les métadonnées de la CAI. On ne sait pas ce qui a été modifié, mais on sait que la chaîne de confiance est rompue. Comme tous les standards, les objectifs et prérequis techniques de la chaîne de certification de l'image ont été définis... mais on est encore loin de sa mise en œuvre. Laquelle débute par le premier maillon de la chaîne de production : nos chers appareils photo. Et quand on commence à parler à des acteurs fondamentaux de l'information, on comprend à quel point l'écosystème est encore balbutiant...

Pour la prise de vue, Leica et Nikon ont annoncé rejoindre le consortium en octobre 2022. Et en ce printemps 2023, seul le second s'apprête à proposer un boîtier opérationnel. *"Je rentre tout juste du Japon pour parler de la CAI avec la maison mère et notre client, l'AFP, nous expliquait mi-avril Ludovic Dréan, directeur du service pro Nikon France. La CAI représente un nouveau défi pour Nikon : comment faire pour que les photojournalistes puissent réaliser leur travail sans être remis en question automatiquement?"* Le premier élément de réponse, Ludovic Dréan l'avait sous la main au moment même de l'interview par téléphone : *"J'ai sur mon bureau le tout premier Z9 en Europe équipé d'un firmware bêta intégrant la CAI! Une préversion d'un logiciel spécialement conçu pour permettre à l'AFP de faire des tests avec de vrais fichiers issus de boîtiers."* Comme la CAI n'est pas un système de marquage en dur dans l'image, il n'y a pas besoin de composants supplémentaires comme une puce de chiffrement, par exemple. *"Il ▶▶▶*

**Une photo prise
lors d'une
manifestation
en France ?**



factuel.afp.com

Attention à cette image d'un "homme âgé au visage ensanglanté"
Des internautes relayent sur Twitter et sur Facebook, depuis le 30 mars 2023, l'image en gros plan d'un "homme âgé au visage ...

s'agit d'un classique modèle de série. Nous avons commencé par le Z9 car il s'agit du boîtier le plus emblématique pour la presse, mais à terme, on peut imaginer que des boîtiers antérieurs puissent en bénéficier. Le système de CAI est intégré dans la partie logicielle et s'avère pour l'heure non désactivable : toutes les photos qui en sortent sont signées. Attention toutefois : la CAI n'est pas une certification d'inviolabilité mais une garantie de traçabilité."

Le premier à tester le système avec Nikon est la célèbre agence de presse française. "Cela fait des années que nous travaillons de manière très étroite avec l'AFP. Mais comme vous l'imaginez bien, la chaîne de validation est à construire, ne serait-ce que dans les logiciels comme Photoshop, où la fonctionnalité doit encore être activée à la main. Nous

sommes pour l'heure en pure phase de test de la solidité de ce circuit de l'image", explique Ludovic Dréan.

La relation privilégiée qui lie Nikon à l'AFP ne date pas d'hier : outre le parc de boîtiers des équipes, qui est à 70 % en faveur de Nikon, les deux entreprises collaborent à de nombreux niveaux – robotique, fonctions intégrées, etc. Et le travail de la certification des images fait partie des sujets qui sont sur la table depuis un moment déjà. "Dès 2017, nous avons commencé à développer un système de watermarks faibles qui sautent dès l'édition sous Photoshop, se remémore Antonin Thuillier, de la direction technique photo. Mais, comme avec le système que vient d'annoncer Sony, ce travail avait ceci d'insatisfaisant qu'il était propriétaire et lié à

un constructeur. Poussée par un géant comme Adobe, la CAI a plus de chances de devenir un standard, ce qui est nécessaire si on veut généraliser le système."

En ce qui concerne l'agence, le travail est déjà avancé côté systèmes d'information. "Avant même d'avoir équipé nos photographes, je vous garantis que nous pourrions d'ores et déjà assurer la livraison de fichiers certifiés CAI à nos clients", explique Antonin Thuillier. Alors que l'agence n'a pas encore produit de clichés aux normes issus de boîtiers dont le programme interne est finalisé, de nombreuses questions se posent déjà, comme celle de l'usage qui serait fait des images ainsi certifiées par les clients médias. "Pour des raisons historiques, les métadonnées sont généralement dissociées des fichiers binaires. Et les médias comme les plateformes (Twitter ou Facebook) les font sauter, alors que c'est le grand public qui a le plus besoin de certification. En effet, selon nous, la CAI ne sert pas à rassurer les médias, qui nous font – heureusement! – confiance. Par les temps qui courent, nous cherchons de plus en plus à susciter la confiance directe du public. Il nous faut lui expliquer que nous faisons bien quelque chose pour lutter contre les images générées par les IA", continue Antonin Thuillier.

De fausses données CAI ?

Et le sujet n'est certainement pas clos du côté de ces "IA". Leur puissance est en effet grandissante : alors que GPT-3 s'appuie sur 175 milliards de paramètres, GPT-4, lancé en mars dernier, en aurait un billion, soit mille milliards. Or, pour faire simple, plus un modèle dispose de paramètres, plus grande est sa précision. Si vous avez été bluffé par le réalisme de certaines fausses photos en 2023, imaginez ce que cela va donner en 2024... Et il y a pire : tirant parti d'une autre puissance en pleine explosion, celle des centres de

LES PLATEFORMES ET LES MÉDIAS DOIVENT INTÉGRER LES DONNÉES EXIF ET LA CAI

L'écrasante majorité des photographies que vous voyez sur les sites de médias sont publiées avec les données Exif, les informations originelles de prise de vue. Même celles provenant de grosses agences comme l'AFP. "Nous livrons des photos avec les données IPTC, et c'est tout. Les données Exif sont conservées sur nos serveurs, explique Antonin Thuillier, de la rédaction en chef technique du service photo de l'AFP. Il s'agit à l'origine d'une demande des clients. Les métadonnées posaient de gros soucis aux systèmes informatiques, notamment à cause des caractères non latins. Mais nous sommes en 2023, il serait temps que cela bouge!" En commençant à intégrer la CAI dans son flux de travail, l'AFP a le pouvoir d'enrichir les photos pour qu'en bout de chaîne, le public puisse vérifier les images et être rassuré sur leur provenance. Cependant, non seulement les médias sont pour l'heure tout à fait passifs – "Nous bougeons de notre propre fait, il ne s'agit pas d'une demande média", se désole Antonin Thuillier –, mais en plus l'intégration de telles données par les plateformes lui paraît illusoire. "Twitter est membre de la CAI, mais cela est risible. Surtout depuis l'arrivée d'Elon Musk, qui a fait de la désinformation son fonds de commerce", confie le journaliste, plutôt pessimiste.

calcul bardés de processeurs toujours plus performants, la supercherie des synthégraphies pourrait aller plus loin. *“J’ai fait du code, je m’y connais un peu dans le domaine et ne vois donc pas ce qui empêcherait une IA de créer des données CAI qui paraissent authentiques”*, s’alarme ainsi Ludovic Dréan, de chez Nikon, qui imagine déjà une solution pour aller encore plus loin. *“J’ai une croyance forte dans un lien entre les boîtiers et un service cloud avec un envoi immédiat des images. Cette réduction du temps entre le déclenchement et l’arrivée sur un serveur géré par un tiers de confiance pourrait être une garantie supplémentaire”*, assure-t-il. Ici, des acteurs comme Nikon avec son SnapBridge ou Fujifilm et son accord d’upload direct sur le service Frame.io d’Adobe sont de premières briques de connectivité intéressantes. Mais elles ne sauraient être obligatoires, puisque certains clichés sont réalisés dans des endroits où les infrastructures ne permettent pas cet envoi, comme des zones de guerre, par exemple.

La peur du hack

Reste le problème des serveurs de référence. L’AFP, dans ce domaine, a l’avantage d’être une agence qui dispose d’une grosse infrastructure. *“Nous conservons toujours les originaux avec les Exif d’origine”*, assure Antonin Thuillier. Mais *quid* des autres agences, notamment les plus petites? Seul un standard pleinement embrassé par toutes les agences de presse majeures de la planète pourrait permettre aux publications médias de mettre en place un lecteur d’images générique sur leurs sites Web et comptes de plateformes. Et ainsi de rassurer les lecteurs en leur garantissant – et en leur prouvant! – que les photographies sont bien des productions du réel et non le produit de mots-clés bien sentis – avec ou sans volonté de nuire.

Reste l’horreur ultime, celle qui plane non seulement sur tous les systèmes numériques, mais plus généralement sur toutes les méthodes de protection : la compromission, le hack complet du système. En ce cas, que faire? Dans un monde où la puissance de calcul des machines et des IA est en pleine explosion, le jeu en vaut-il vraiment la chandelle? *“Quand je vois le travail que fournissent tous les photojournalistes sur le terrain, le risque que représentent les fake news et les images générées par les IA me rendent malade. Est-ce qu’on doit ne rien faire par peur du hack? Non, il faut avancer, créer des standards et lutter.”*

LES ICONOS, LE REMPART CONTRE LES IMAGES DES IA



Dans le paysage des quotidiens français, le journal économique *Les Échos* a une politique claire : ne pas utiliser l’IA pour les illustrations qui ont trait au réel. Le but étant aussi bien de respecter le contrat moral avec le lecteur que de protéger les photographes. Mais la question pourrait se poser dans le cas des illustrations de presse... Nous avons rencontré Thierry Meneau, chef du service photo du journal.

Parmi les remparts contre la désinformation liée aux synthégraphies, on peut compter sur une espèce de journalistes qui est discrète mais tenace : les iconographes. *“Les IA génératives montrent ce qui n’existe pas. Nous, nous avons un contrat moral avec nos lecteurs : nous parlons du réel. C’est pourquoi, jusqu’à nouvel ordre, il n’y aura aucune photo générée par les IA dans le journal”*, confie de sa voix bienveillante mais ferme Thierry Meneau.

Si l’image du quotidien économique est plus lissée et moins “arty” qu’un journal comme *Libération*, on sent qu’on a affaire à une équipe au fait des enjeux. *“On sait bien que sur certains types d’images, personne ne pourrait se rendre compte que nous utilisons des IA. Mais même pour une simple illustration d’un papier sur une table ronde d’entreprise, je préfère une image de stock qu’une invention du réel. Et la direction nous soutient dans notre démarche”*, assure Thierry Meneau. Un choix qui a un impact financier, le journal publiant 150 articles par jour. *“Et tout article se doit d’être illustré.”*

Si menace il y a quant aux usages de ces synthégraphies, Thierry Meneau n’est pas trop inquiet pour les images produites par le circuit des photojournalistes. *“95 % de nos images proviennent des photographes que nous commissionnons ou des fils d’agence comme l’AFP, à qui nous faisons évidemment confiance”*, explique-t-il. Le risque d’être dupé vient d’ailleurs : *“Les communiqués et images envoyés par les services de presse représentent selon moi le principal risque. C’est là qu’on doit être vigilant et bien lire les droits et tenter de les détecter.”* Et pour ce

faire, rien ne vaut l’œil affûté.

“J’arrive assez facilement à repérer l’esthétique que je qualifie de « Netflix » de Midjourney.” Cette assurance n’empêche pas une bonne dose d’humilité. *“Il y a toujours un risque qu’on se fasse berner, surtout au fur et à mesure que les IA progressent”*, admet Thierry Meneau.

La question de l’erreur, si se l’est déjà posée. Et la réponse est claire : *“Qu’il s’agisse d’une image façon Shutterstock où l’impact est peu grave ou d’une image trompeuse montée de toutes pièces, la réaction sera évidemment de mettre en garde l’entreprise qui a fait parvenir l’image, de sensibiliser nos équipes et de changer d’image avec un erratum”*, confie Thierry Meneau. Outre le respect des lecteurs, ce dernier assure aussi vouloir soutenir les photographes. *“Notre service photo est plutôt jeune pour la presse puisqu’il a à peine plus de quinze ans. Mais nous avons d’excellentes relations avec nos photographes et sommes très attentifs aux droits d’auteur.”*

Ce qui ne veut pas dire que tout est rose. *“Même si nous arrivons à protéger les photographes, il va nous falloir également faire très attention aux illustrateurs et dessinateurs de presse. Il y a là aussi tout un écosystème qui est menacé”*, met en garde le spécialiste de l’image. Qui imagine un scénario *“où une IA lit en temps réel un papier et génère automatiquement une illustration ou un graphique quand le journaliste a fini son papier”*. Un scénario qui pourrait séduire, aux *Échos* comme ailleurs, des publications qui cherchent, comme tout le reste de l’industrie, à réduire les coûts et à accélérer les cadences.

Mises à jour

Comment certains appareils se bonifient avec le temps

Régulièrement, les fabricants d'appareils photo mettent à disposition des utilisateurs de nouvelles versions de leurs logiciels internes. Que peut-on en attendre et faut-il systématiquement y recourir? Nous avons posé la question aux principaux acteurs du marché. **Pascale Brites**

Évidemment, la majorité des performances des appareils photo tient à leurs composants et à leur fabrication. Il n'est donc pas question, avec une mise à jour informatique, de modifier les caractéristiques d'un capteur et d'offrir, par exemple, la vidéo 8K à un modèle de 12 millions de photosites, pas plus que d'accroître le nombre de collimateurs autofocus, d'améliorer la

définition d'un écran ou de faire gagner en rapidité l'obturateur mécanique. Néanmoins, les appareils numériques faisant de plus en plus appel à des algorithmes informatiques pour analyser l'image et commander l'appareil, les fabricants procèdent volontiers à des mises à jour de leurs micrologiciels, leurs firmwares, apportant des évolutions parfois spectaculaires. Notez que si nous abordons ici

le cas particulier des appareils photo, ces mises à jour peuvent concerner tous les matériels intégrant de l'électronique. Les flashes, objectifs et bagues d'adaptation peuvent ainsi également être mis à jour pour une meilleure compatibilité avec des appareils récents ou un meilleur fonctionnement. La marque Tamron s'est d'ailleurs fraîchement illustrée sur ce point en dotant ses objectifs d'un port USB qui



permet leur mise à jour depuis le logiciel de la marque, sans passer par un appareil photo ou une station d'accueil.

Des corrections de bugs

Les mises à jour de firmware tendent systématiquement à améliorer les performances des appareils photo. Mais ces évolutions sont très variables et peuvent aller jusqu'à être imperceptibles. Ainsi, les corrections de bugs, lorsqu'elles sont mineures, ne sont parfois même pas signalées dans le descriptif mis à disposition par les fabricants. D'autres, plus importantes, justifient à elles seules une mise à jour rapide. On pense notamment à la polémique autour du Canon EOS R5, qui, dès sa sortie en juillet 2020, a montré des problèmes de chauffe en vidéo entraînant son extinction. À peine plus d'un mois après, la société présentait une version 1.1 de son firmware améliorant la détection de température et allongeant la durée d'enregistrement en vidéo. Plus récemment, la sortie du Panasonic Lumix S5 II a elle aussi été entachée de multiples critiques, surtout sur la latence au déclenchement de la rafale électronique à 30 i/s en autofocus continu. Ce problème devait être résolu par une mise à jour du firmware fin février, mais cette dernière se fait toujours attendre...

Une compatibilité étendue

Outre ces correctifs, les mises à jour peuvent apporter une meilleure compatibilité avec des accessoires sortis plus récemment. C'est ainsi que les Nikon D5, D850, D500, Z 6 et Z 7, par exemple, qui devaient initialement être chargés avec une carte mémoire XQD, ont vu leurs logements gagner la compatibilité avec le format CFexpress type B, plus récent et plus courant. Ces évolutions ont évidemment été possibles parce que les deux types de cartes mémoires ont les mêmes dimensions et les mêmes connectiques. Coûteuses, les mises à jour de firmware ne sont pas si simples qu'on l'imagine. Ce n'est que lorsqu'elles sont nécessaires ou suffisamment importantes pour améliorer des fonctionnalités existantes, voire en ajouter de nouvelles, que les fabricants décident de les fournir. *"La politique d'OM System (auparavant Olympus, NDLR) est d'attendre d'avoir réellement des évolutions à apporter au produit pour proposer une mise à jour. Nous n'avons donc pas tendance à les multiplier"*, s'est exprimé Thierry Bourque, spécialiste produit chez OM System. Ce sont les maisons ►►►



La version 2.2 du firmware du Nikon Z 6 a rendu le port XQD compatible avec les cartes mémoires CFexpress type B.

LES ÉVOLUTIONS DU NIKON Z 9

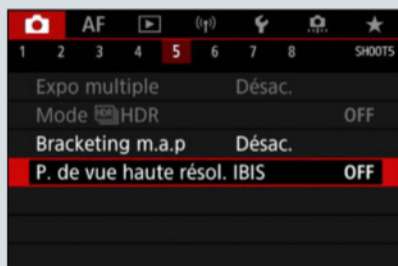
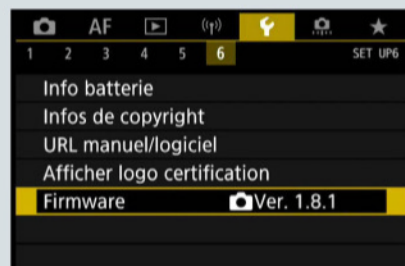
Si une première version 1.1 avait permis d'accroître la durée de la rafale de l'appareil, c'est au moment de son passage à la version 2 que le Z 9 a profité d'évolutions majeures. L'hybride le plus haut de gamme de la flotte Nikon a avant tout gagné une fonction de prédéclenchement en rafale, de nouveaux modes de groupes AF, une plus grande sensibilité autofocus, l'enregistrement vidéo en N-RAW 12 bits 8K 60 p DCI et UHD, l'affichage des infos personnalisées, d'un cadre REC rouge ou encore des waveforms ainsi que l'augmentation de la fréquence d'affichage du viseur à 120 i/s - elle était de 60 i/s auparavant. La marque ne s'est pas arrêtée à ces évolutions car, après des versions 2.10 et 2.11 mineures qui ont surtout apporté des corrections, la version 3.00 sortie en octobre dernier a notamment ajouté la réduction du scintillement haute fréquence, le zoom haute définition en vidéo et un réglage C60 en rafale pour une cadence de 60 i/s en format DX et en Jpeg.



402 MP POUR LE CANON EOS R5 !



Après une v1.3.1 apportant la captation Full HD à 120 i/s et le mode Canon Log 3, une v1.6 offrant la coupure automatique d'alimentation en fonction de la température interne et une v1.5 introduisant la reconnaissance autofocus des véhicules, le Canon EOS R5 dispose depuis le 30 mars d'une version 1.8.1 particulièrement spectaculaire par l'ajout d'un mode haute définition par déplacement de capteur. Une première sur un boîtier Canon! L'appareil réalise une série de neuf photos qu'il assemble automatiquement pour produire une image de plus de 400 MP. La fonction n'est compatible qu'avec les sujets fixes et requiert un trépied pour éviter les tremblements. Mais elle a pour avantage de procéder à une fusion en interne quand d'autres marques imposent le passage par un logiciel externe. À ce jour, l'EOS R5 n'enregistre qu'une seule image Jpeg et ne permet pas de récupérer les neuf images produites. Mais on peut toujours espérer des évolutions lors de prochaines mises à jour... La suivante s'attachera sans doute à améliorer l'affichage sur l'écran arrière de cette photo en haute définition - il s'agit aujourd'hui d'une vignette non actualisée. Toujours est-il que cette mise à jour est un parfait exemple de l'évolution possible des appareils et s'inscrit comme une action valeureuse de la part des fabricants qui, plutôt que d'alimenter le marché avec de nouveaux produits aux faibles évolutions, permet aux utilisateurs de profiter gratuitement de ses développements les plus récents. On retiendra par ailleurs que la v1.8.1 enrichit également l'EOS R5 de la fonction de recadrage avant envoi introduite sur l'EOS R3.



mères (japonaises) qui, chez tous les fabricants que nous avons interrogés, définissent les priorités, en fonction de leurs propres constats et des remontées de terrain. *“C’est pour cela que parfois de petites modifications non urgentes de type correction orthographique peuvent prendre du temps, car de nouvelles priorités sont définies sans arrêt,* explique Cyril Duchêne, chef produit chez Fujifilm France. *Pour prendre l'exemple du X-H2s, les Japonais souhaitent optimiser au plus vite l'AF. C'est pour cela que nous sommes déjà sur une v3 alors que le boîtier a moins d'un an.”* Cette dernière évolution, en date du 12 janvier, a notamment permis l'amélioration de la reconnaissance autofocus dans des situations difficiles comme le contre-jour ou les positions de profil mais a surtout ajouté la reconnaissance de nouveaux sujets : les insectes et les drones, respectivement détectés depuis les modes Oiseau et Avion.

Des améliorations spectaculaires

Comme pour le X-H2s, de nombreuses mises à jour récentes portent sur les fonctionnalités autofocus. On pense notamment à la détection des oiseaux, ajoutée fin 2020 à l'Olympus OM-D E-M1X – près de deux ans après sa sortie et après que la fonction a été inaugurée sur l'OM-D E-M1 Mark III –, à la détection des yeux en temps réel en vidéo et de ceux des animaux dans les versions 3.0 des logiciels internes des Sony A7 III et A7R III, ou encore à la détection des yeux en vidéo ajoutée très récemment aux Nikon Z 5 et Z 50. Outre l'amélioration des algorithmes de détection permettant d'étendre les performances des appareils, certaines mises à jour revêtent un caractère spectaculaire pour les nouvelles fonctionnalités apportées. *“La mise à jour qui m'a le plus marqué après les récentes annonces sur les EOS R3 et R5 est celle de l'EOS 5D Mark II en 2013,* se rappelle Jacky Carré, chef de produit chez Canon France. *L'arrivée d'une sortie HDMI Clean permettant d'enregistrer un signal vidéo non compressé a vraiment révolutionné les pratiques. Je pense que ça a aussi été un déclencheur pour montrer combien il était possible de faire évoluer les produits.”* Parmi les évolutions notables, on retiendra également l'arrivée des fonctions d'intervallomètre sur les Sony A7 III et A7R III, qui en étaient dépourvus au moment de leur sortie, l'enregistrement vidéo en ProRes Raw sur enregistreur Atomos Ninja V pour les Olympus E-M1X et E-M1 Mark III, l'amélioration

du système de stabilisation du Lumix S1R permettant de gagner 0,5 IL ou encore la captation vidéo en 4K 60 p sur les Nikon Z 6II et Z 7II, qui n'autorisaient qu'une cadence maximale de 30 i/s en 4K à leur sortie. Il y a un an, Nikon a aussi offert à son Z 9 une version 2.0 qui fait dire à Hicham Bou-oulaoun, chef de produit chez Nikon France, qu'aux yeux de nombreux utilisateurs, elle "aurait pu justifier la sortie d'un Z 9II". Depuis, l'appareil est passé en version 3.0, lui donnant accès à de nouvelles évolutions (voir encadré). "C'est l'accumulation de plusieurs mises à jour qui parvient à hisser certains boîtiers au-delà de leur capacité en comparaison de la première version", complète Hicham Bou-oulaoun. Ce mois-ci, c'est au tour de Canon de faire sensation en apportant à son EOS R5 un mode haute définition par déplacement de capteur attendu de nombreux utilisateurs, tandis que l'EOS R3 gagne l'aide au filé et l'enregistrement des personnes en autofocus (voir encadrés).

Les limites

Toutes ces nouveautés nous feraient presque imaginer que puisqu'il s'agit de lignes de code informatique, il est possible de faire évoluer tous les produits en leur apportant les nouveautés des modèles plus récents. La réalité est un peu différente, car encore faut-il que les appareils soient en mesure de supporter ces évolutions. À la sortie du Sony A7S III, nombreux sont les utilisateurs ►►►



Seuls les boîtiers Sony équipés d'un processeur Bionz XR sont capables de faire fonctionner le nouveau menu de la marque, que l'on voit en haut sur l'A7R V. L'A7C (en bas) ne pourra pas en profiter, même après une mise à jour.



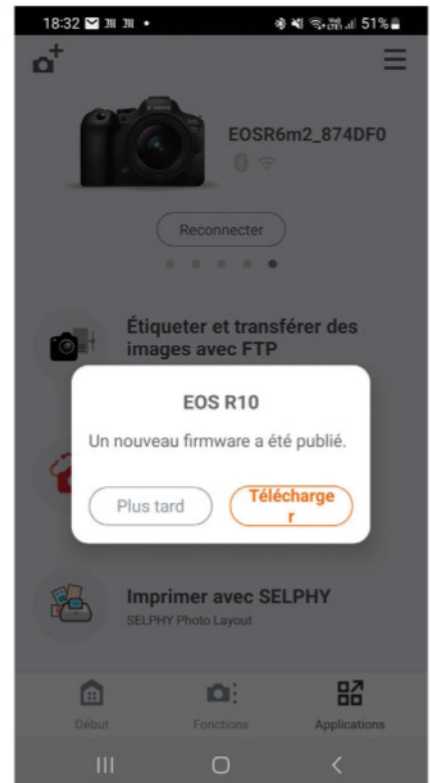
Depuis sa version 1.4, le Nikon Z 5 autorise la détection des yeux en vidéo également. Ce message a donc disparu du menu.

MON BOÎTIER EST-IL À JOUR ?

Même lorsque vous venez d'acheter un appareil photo, celui-ci n'est pas forcément équipé de la dernière mise à jour : tout dépend depuis combien de temps il attendait dans les stocks du revendeur chez qui vous vous l'êtes procuré. Quelles que soient son ancienneté et sa date d'achat, vous avez donc tout d'abord intérêt à regarder la version du firmware qu'il possède. La procédure est assez similaire chez toutes les marques puisqu'elle consiste à parcourir le menu de l'appareil jusqu'à son onglet ou jusqu'à sa partie Configuration : la version du firmware qui équipe votre appareil apparaît alors dans les informations du produit ou directement dans une ligne afférente. Rendez-vous sur le site Web de la marque de votre appareil et vérifiez si une version plus récente est disponible. Si tel est le cas et si les nouveautés apportées par les dernières versions vous semblent utiles, suivez alors les instructions de cette page pour procéder à la mise à jour de votre appareil. Si ce dernier est ancien et a déjà profité de multiples mises à jour, faites attention à ce que la dernière puisse bien s'effectuer directement depuis votre version actuelle : il faut parfois passer par une version intermédiaire et donc réaliser deux mises à jour successives.



La détection des yeux des animaux est arrivée sur les Sony A7 III et A7R III par le biais d'une mise à jour de leur micrologiciel.

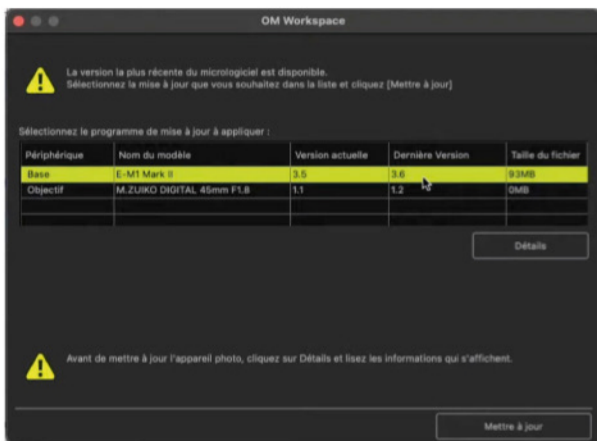


Pour faciliter l'opération, les fabricants proposent désormais la mise à jour de leurs produits directement depuis leurs applications mobiles. Connaissant la version de votre appareil, elles sont automatiquement suggérées si une version plus récente est disponible.

qui se sont imaginé pouvoir eux aussi profiter du nouveau menu plus ergonomique de la marque. Malheureusement, son architecture complexe ne peut fonctionner qu'avec le double processeur Bionz XR. Les A7S III, A1, A7 IV et A7R V en sont donc équipés, mais pas le ZV-E10 ou l'A7C. C'est exactement pour la même raison que le récent OM Digital OM-5 ne bénéficie pas du menu de l'OM-1 : le

premier est doté d'un processeur TruePic IX et le second d'un TruePic X. Faire évoluer le code des firmwares n'est pas non plus sans risque pour les fonctionnalités existantes. Cela pourrait notamment expliquer que malgré sa récente mise à jour, l'EOS R3 ne dispose toujours pas du prédéclenchement pourtant présent sur les EOS R7 et R8, qui sont moins haut de gamme, ou encore le fait que la

dernière mise à jour de l'EOS R5 porte le numéro 1.8.1. Sans doute la marque a-t-elle dû effectuer des corrections sur la version 1.8, qu'elle pensait définitive et prête à être diffusée. Les cas comme celui-ci où de menues corrections ont été réalisées après une mise à jour majeure sont nombreux : le Nikon Z 9 a connu une v2.11 juste après les v2.00 et v2.10 et une v3.01 juste après la v3.00, le Sony A7 IV a évolué en v1.01 et 1.05 avant la v2.00, l'A7 III a eu des versions 2.10, 3.01 ou encore 4.01, etc. Ce qu'il faut retenir de tout ceci, c'est que toute mise à jour consiste en une réécriture du code interne de l'appareil et que ce n'est jamais totalement sans risque. "Il y a en premier lieu celui lié à une mauvaise manipulation lors de l'installation qui pourrait empêcher le boîtier de redémarrer, nous explique Thierry Bourque. Il y a aussi le risque de se focaliser sur un problème ou un ralentissement que l'on n'avait pas constaté, mais sur lequel on s'attarde parce qu'on devient plus suspicieux après une mise à jour. C'est pourquoi je ne conseille pas forcément de se ruer sur toutes

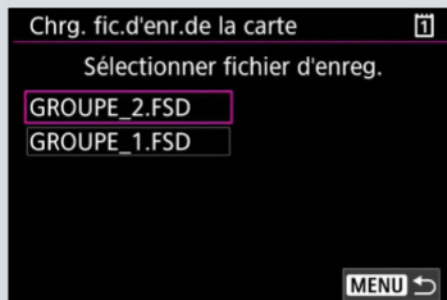
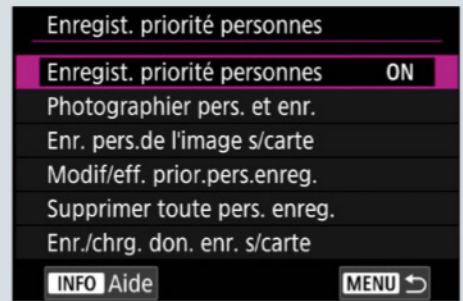
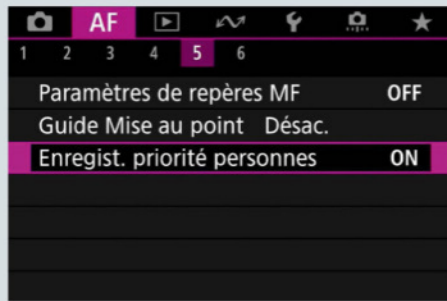


Les mises à jour s'effectuent de différentes manières suivant les fabricants. En passant par le logiciel propriétaire, ici Workspace d'OM System, vous pouvez consulter la version de votre boîtier et de votre objectif, voir si des mises à jour sont disponibles et y procéder depuis votre ordinateur.

L'EOS R3 INAUGURE L'ENREGISTREMENT DES PERSONNES

Sorti fin 2021, le Canon EOS R3 a déjà profité de plusieurs mises à jour, dont une très importante en juillet 2022 permettant d'accroître la cadence en rafale jusqu'à 195 i/s, en pleine définition et en Jpeg, Heif ou Raw, d'enregistrer des vidéos Full HD à une cadence de 240 i/s ou encore de procéder à l'assemblage des images par focus stacking en interne. La version 1.4 qui vient d'être dévoilée marquera également les esprits comme celle qui aura introduit une fonction d'enregistrement des personnes. Elle concerne les fonctionnalités autofocus de l'appareil, qui, grâce à cela, pourra donner la priorité à certains sujets dans un groupe.

Chaque fichier créé par cette fonction et enregistré sur la carte mémoire au format .fsd peut contenir jusqu'à dix personnes différentes, sachant que plusieurs fichiers peuvent être fournis. À travers l'écran tactile, on peut gérer les priorités en déplaçant les personnes les plus importantes vers le haut de la liste, tandis que l'enregistrement peut également se faire en mode lecture dès lors que les images répondent à la norme Exif 2.21. La fonction est encore assez exigeante - les personnes doivent être de face, et la détection n'est pas assez rapide pour le sport -, mais elle revêt un caractère novateur intéressant. On retiendra aussi de cette v1.4 de l'EOS R3 l'introduction du mode Assistance au filé présent dans les EOS R7 et R6 II ainsi que la protection automatique des images transmises par serveur FTP.



les mises à jour.” Un conseil partagé par Jacky Carré, de chez Canon, qui recommande de ne les effectuer que lorsque les évolutions apportées par la nouvelle version ont suffisamment d'importance à vos yeux. Si tel est le cas, vous devrez alors bien respecter le processus indiqué par le fabricant.

Une opération à risque

Si un incident intervenait durant la mise à jour de votre appareil, il pourrait tout simplement ne plus fonctionner, et vous pourriez être obligé de l'envoyer en SAV. L'opération doit donc être réalisée étape par étape en suivant les indications de votre fabricant et en prenant la précaution de charger au préalable votre batterie. Certaines marques empêchent d'ailleurs les mises à jour si la batterie de l'appareil n'est pas à son niveau maximal. Pour éviter tout risque, ces procédures ont évolué et s'effectuent aujourd'hui de différentes manières. Elles peuvent consister à installer le nouveau micrologiciel sur une carte mémoire, à le télécharger directement

depuis le logiciel propriétaire mis sur votre ordinateur – notez que pour éviter tout risque de connexion, le nouveau micrologiciel sera entièrement téléchargé avant que son installation débute sur votre appareil – ou à passer par l'application mobile de votre marque. Cette procédure est de plus en plus employée par les fabricants, qui profitent de l'appairage entre votre appareil et votre smartphone pour vous signaler la mise à disposition

de nouvelles mises à jour. Enfin, retenez que le processus de mise à jour peut être long et que les firmwares se font peu à peu plus volumineux. De quelques kilooctets il y a quelques années, les dernières versions peuvent atteindre 92 Mo pour la v3.10 du Z 9, 86 Mo pour la v1.4 de l'EOS R3, 53 Mo pour la v1.8.1 du R5, 34 Mo sur le Z 5, etc. Attelez-vous donc à la mise à jour de votre appareil un jour où vous avez du temps.

POURQUOI CERTAINES MISES À JOUR SONT PAYANTES ?

Si l'écrasante majorité des mises à jour à disposition des utilisateurs est gratuite, certaines marques offrent également des mises à jour payantes. Elles concernent systématiquement les options vidéo et sont facturées en raison de leurs procédures, qui imposent un retour à l'atelier SAV de la marque. C'est le cas des opérations proposées pour environ 200 € par Nikon pour offrir aux Z 6, Z 7, Z 6 II et Z 7 II une sortie vidéo Raw. Panasonic a fait de même avec le Lumix S1, qui, après une mise à jour facturée 200 € également, a pu profiter de l'enregistrement en V-Log, en 4:2:2 10 bits en 4K 30 p/25 p en interne ou en 4:2:2 10 bits en 4K 60 p/50 p par sa sortie HDMI introduite dans le S1H. Pour le même prix, le Lumix S5 II pourra lui aussi bénéficier d'une mise à niveau apportant l'enregistrement vidéo Raw 12 bits 6K inclus dans le S5 IIX.

Canon EOS R8

Haut potentiel créatif

S'il n'est pas l'hybride 24×36 le moins cher de la gamme Canon - l'EOS RP est toujours proposé à 1100 € boîtier nu -, l'EOS R8 se distingue par sa compacité, par sa légèreté et par une fiche technique très musclée offrant notamment de la vidéo 4K 60 p par suréchantillonnage ou une rafale rapide à 40 i/s. Il n'est cependant pas sans concession, la plus importante étant l'absence de système de stabilisation de capteur et une autonomie trop limitée de sa batterie. **Pascale Brites**





LES POINTS CLÉS

- Capteur 24×36 de 24,2 MP
- Rafale à 6 ou 40 i/s
- Autofocus Dual Pixel CMOS AF II

1800 €

Prix indicatif
(boîtier nu)

Avec entrain, Canon continue d'étendre sa gamme d'appareils photo hybrides, de manière à contenter toutes les cibles d'utilisateurs. Après les sportifs EOS R7 en APS-C et EOS R6 II en 24×36 sortis l'année dernière en même temps que l'EOS R10, la marque s'attaque à une cible plus grand public. Conjointement, elle a commencé la commercialisation de l'EOS R50, dont nous vous avons proposé le test dans le précédent numéro de *Réponses Photo*, et de l'EOS R8, qui reprend le flambeau des EOS 6D et 6D II en reflex avec un positionnement expert averti. L'EOS R tire sa révérence, et l'EOS R8 constitue donc désormais avec l'EOS RP l'entrée de gamme des hybrides 24×36. S'il affiche un tarif nettement supérieur à celui de son compagnon, il profite en revanche de quatre années d'évolutions technologiques qui lui valent d'offrir un niveau de confort et de performance bien plus élevé. L'EOS R8 est le plus léger des hybrides 24×36 et l'un des plus compacts – seul le Sony A7C le surpasse –, mais il n'en possède pas moins un châssis en alliage de magnésium robuste et une structure résistante aux intempéries. Sa poignée profilée et sa légère excoissance à l'arrière servant à caler le pouce lui confèrent une excellente ►►►

85 mm • 100 ISO • 1/8 000 s • f/1,2
La détection autofocus est précise, et l'obturation électronique donne accès à de courts temps de pose.

FICHE TECHNIQUE

Type	hybride 24×36
Monture	Canon RF
Conversion de focales	1×
Type de capteur	CMOS
Définition	24,2 MP
Taille du capteur	24×36
Taille de photosite	5,81 µm
Sensibilité	100 à 102 400 ISO (ext. 50 à 204 800 ISO)
Viseur	OLED 0,39", 2,36 Mpts, 120 i/s, 0,70x, -4 à +1 δ
Écran	tactile, orientable, 7,5 cm, 1,62 Mpts
Autofocus	hybride Dual Pixel CMOS AF II, 4 897 collimateurs, -6,5 IL
Mesure de la lumière	Évaluative 384 zones, Sélective 5,9 %, Spot 3 %, Prépondérance centrale
Modes d'exposition	PSAM, Auto, SCN
Obturbateurs	30 à 1/4 000 s (méc., premier rideau élec.), 30 à 1/16 000 s (élec.)
Flash	griffe standard + 21 broches, synchro-X 1/200 s
Formats d'image	Raw, C-Raw 14 bits, Jpeg, Heif
Vidéo	4K UHD 60 p, Full HD 180 p
Support d'enregistrement	1× SD UHS-II
Autonomie (norme CIPA)	220 vues
Connexions	USB-C, HDMI-D, micro, casque, télécommande, Wi-Fi b/g/n, Bluetooth 4.2
Dim. / poids	133 × 86 × 70 mm / 461 g



L'écran orientable facilite les différents points de vue horizontaux et verticaux.

L'absence de joystick est compensée par la fonction Toucher/déplacer de l'écran tactile.

La touche Q offre un accès rapide aux principaux réglages de l'appareil.



Le sélecteur à deux positions permet une configuration photo ou vidéo.

La griffe est compatible avec les flashes standards et dispose en plus d'une connexion à 21 broches.

Par la position Scène, on accède au mode panoramique par balayage.

préhension à laquelle s'ajoute une ergonomie intuitive et complète. Sa face arrière ressemble à s'y méprendre à celle de l'EOS RP, qui comme lui ne comporte ni joystick ni roue crantée, remplacée par un pavé directionnel à quatre touches. Si l'absence de joystick est à nos yeux un défaut, elle peut aisément être contournée en activant la fonction Toucher/déplacer de l'onglet AF du menu pour disposer, lorsqu'on met l'œil au viseur, d'un joystick tactile à travers l'écran. La fonction est efficace et permet de prendre la main sur les automatismes de détection du sujet en autofocus. Sur son épaule gauche, l'appareil reprend le sélecteur à deux positions de l'EOS R6 II, offrant une configuration photo ou vidéo claire et plus pratique que les sélecteurs de mise sous tension à plusieurs positions. On notera d'ailleurs le soin apporté à faire de

l'appareil un modèle polyvalent pour chacun de ces deux usages puisqu'il possède une connectique complète comprenant des ports casque et micro et une griffe porte-flash avec connexion standard, à laquelle s'ajoute une connexion électronique à 21 broches pour les flashes les plus récents ou pour l'enregistrement du son avec des micros compatibles.

Usages variés

Les créateurs de contenu apprécieront les cadences d'enregistrement élevées – 60 p maximum en 4K UHD par sur-échantillonnage de toute la surface de capteur ou 180 p en Full HD sur des durées maximales comprises entre vingt minutes et deux heures suivant les réglages –, l'enregistrement possible en 4:2:2 10 bits, le mode Canon Log 3, les prises de vues en vertical ou bien l'affichage

de nombreux outils comme les fausses couleurs, le focus peaking s'ils préfèrent la mise au point manuelle au suivi du sujet en autofocus, ou encore les zébrés d'exposition. En photo, l'appareil fait également preuve d'une grande polyvalence. Les plus novices pourront s'en remettre aux modes Automatique ou Scène, qui, à l'instar des EOS R10 et R7, disposent désormais d'une fonction panoramique par balayage, tandis que les plus aguerris opteront pour les modes manuel ou semi-automatique et apprécieront les deux positions paramétrables de sa molette des modes. En parcourant le menu doté d'un guide utilisateur intégré aux explications textuelles claires, ils pourront profiter de multiples fonctions de prise de vue comprenant le HDR – avec deux options suivant que des sujets en mouvement sont présents ou non –, le bracketing de mise

au point – avec assemblage automatique possible des images dans l'appareil –, l'exposition multiple, l'intervallomètre pour faire des timelapses ou encore l'obturation électronique silencieuse – avec un gain jusqu'à 2 IL sur le temps de pose minimal de 1/4000 s de l'obturateur mécanique (avec premier rideau électronique systématique). En obturation électronique, on accède à un temps de pose minimal de 1/16000 s en mode M et Tv, mais de seulement 1/8000 s en mode Fv, P ou Av. Une restriction dont les raisons nous semblent un peu obscures... Avantageux pour sa rapidité et son silence, il faut néanmoins faire attention aux limites de ce mode d'obturation. Le capteur étant beaucoup moins vif que celui de l'EOS R6 II ou du modèle empilé de l'EOS R3, il est plus sensible au rolling shutter, entraînant des déformations lors des mouvements de caméra et un phénomène de bandes sous éclairage artificiel. L'obturation électronique est également utilisée dans le mode rafale Raw, qui s'étend désormais à tous les appareils sortis depuis un an avec l'avantage d'une fonction de prédéclenchement jusqu'à 0,5 s avant l'appui à pleine course sur le déclencheur. La cadence de prise de vue est alors de 30 i/s, et les contraintes d'extraction sont toujours les mêmes : il faut agir depuis l'appareil ou depuis le logiciel Canon DPP pour disposer d'un cliché en pleine définition exploitable en Jpeg ou en Raw, le "rouleau" Raw issu de la rafale n'étant pas reconnu par les logiciels courants.

Réactivité et endurance

Si vous ne souhaitez pas profiter du prédéclenchement, vous pourrez toujours vous tourner vers les modes rafale traditionnels. En obturation électronique, la cadence maximale atteint alors 40 i/s quand elle est de 6 i/s en obturation mécanique avec une autonomie impressionnante : nous n'avons réussi à saturer la mémoire tampon qu'après 439 vues consécutives en Raw (Canon en indique 1 000 dans sa fiche technique). Elle est légèrement moins élevée en obturation électronique avec 58 vues mais reste parfaitement compatible avec un usage raisonné. Car n'oublions pas que ces rafales ultra-rapides ont tendance à surcharger les cartes mémoires et à allonger le temps passé en editing. De plus, le temps d'attente après une rafale complète pour reprendre la main est un peu long. Si l'appareil enchaîne les vues à ▶▶▶

NOS MESURES

LA MONTÉE ISO

Fort d'un capteur 24×36 à la définition contenue, l'EOS R8 affiche une bonne qualité d'image en hautes sensibilités. Sa plage s'étend jusqu'à 204 800 ISO, mais il vaut mieux se limiter à des valeurs plus raisonnables.



Allumage, mise au point et déclenchement

0,79 s

Mise au point et déclenchement

0,50 s

Attente entre deux déclenchements

0,26 s

Cadence en mode rafale

6/30/40 vues/s

Nombre de vues en mode rafale méc./Raw/élec.

439/120/58 vues

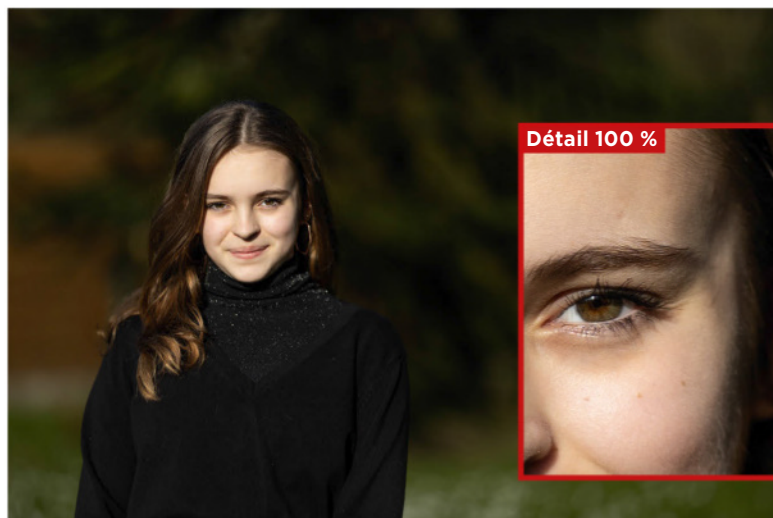
Intervalle après rafale Raw élec.

1,64 s

NOS CHRONOS

avec 24-70 mm f/2,8 et carte SDXC 300 Mo/s

Sa réactivité et son endurance font sa force. Son AF est sensible en basses lumières, et ses cadences en rafale de 6 i/s en obturation mécanique, de 40 i/s en obturation électronique et de 30 i/s en mode rafale Raw avec prédéclenchement ont été respectées.



85 mm • 100 ISO • 1/8 000 s • f/1,2 La détection de l'œil est d'une grande précision, même lorsque le sujet occupe une petite portion de l'image. De quoi exploiter la pleine ouverture des objectifs.



45 mm • 250 ISO • 1/60 s • f/2,8 L'absence de stabilisation du capteur est une limite qui impose l'usage d'objectifs lumineux et stabilisés pour éviter les trop hautes montées en sensibilité.

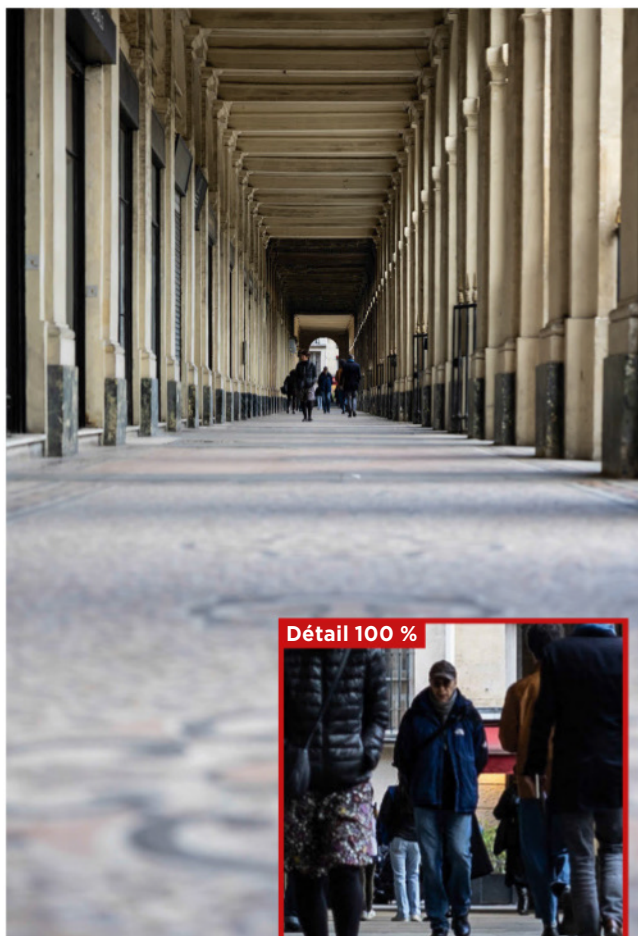


24 mm • 2500 ISO • 1/640 s • f/10 Le mode HDR Plage dynamique propose l'enregistrement des images en Raw en plus du Jpeg automatiquement combiné mais réalise le bracketing sur la sensibilité.

grande vitesse, il dispose également d'un autofocus Dual Pixel AF II qui fait des merveilles. Sensible en basses lumières, il s'est montré capable de détecter de nombreux sujets, même lorsque ces derniers occupaient une petite partie de l'image. Trois modes (Personnes, Animaux et Véhicules) sont accessibles, assurant la reconnaissance et le suivi des chiens, chats, oiseaux et chevaux ainsi que des voitures, motos, avions et trains. La mise au point s'est toujours avérée très fine et précise sur toutes nos images, tandis que le suivi autofocus du sujet en mode Servo a été d'une efficacité redoutable. L'autofocus est assurément une des forces de cet appareil, qui, malgré son positionnement relativement grand public, ne craint pas de se mesurer à des sujets complexes.

Des concessions nécessaires

Si Canon a mis l'accent sur l'autofocus, la marque s'est montrée un peu moins ambitieuse sur la définition de son capteur, qui, comme l'EOS R6 II, se contente de 24,2 MP. Une valeur suffisante pour bien des usages mais qui laisse peu de marge de recadrage. L'EOS R8 affiche cependant une excellente latitude d'exposition. À 100 ISO, nous avons conservé des nuances dans les hautes lumières jusqu'à +2,3 IL de surexposition quand, malgré une légère hausse du bruit, les sous-expositions jusqu'à -3 IL n'ont pas entraîné de dérives colorimétriques et sont restées parfaitement exploitables. En hautes sensibilités, l'appareil montre également un comportement tout à fait honorable avec un bruit très bien contenu jusqu'à 6 400 ISO. Une nécessité car, ne disposant pas de système de stabilisation de capteur, l'usage de hautes sensibilités sera souvent primordial. Il sera aussi préférable de l'associer à des objectifs plus lumineux que le RF 24-50 mm f/4,5-6,3 IS STM proposé en kit pour 2 000 €. Outre l'absence de système de stabilisation de capteur – une fonction électronique est disponible en vidéo moyennant un recadrage dans l'image – et une rafale plus faible en obturation mécanique, l'EOS R8 justifie son écart de prix avec l'EOS R6 II (2 900 €) par un viseur au plus faible grossissement et à la moindre définition – bien qu'il reste confortable et rapide avec un mode à 120 i/s –, par l'absence de captation vidéo en Raw au travers de la connexion HDMI et par un unique lecteur de cartes au format SD UHS-II logé au-dessous de l'appareil. Il se situe à côté de la petite batterie LP-E17,



Détail 100 %



déjà utilisée dans les EOS RP, M6 Mark II, 850D ou 250D, à l'autonomie malheureusement trop faible – 220 vues au viseur selon la norme CIPA et 370 par l'écran arrière –, tandis que la recharge par USB-C n'est toujours possible qu'avec un câble "Power Delivery". La concurrence permet pourtant la recharge des appareils avec n'importe quel type de chargeur USB-C. Si l'on comprend aisément les sacrifices nécessaires pour disposer d'un appareil photo compact et léger, l'achat d'une seconde batterie est donc indispensable sous peine de ne même pas tenir une journée entière – nous en avons malheureusement fait les frais lors de nos tests. Au registre des doléances s'ajoutent l'absence de rideau devant le capteur afin d'éviter que les poussières ne s'y collent lors des changements d'objectif et l'impossibilité de personnaliser les fonctions accessibles depuis le menu Q. Le menu principal possède bien un onglet personnalisable, mais nous aurions apprécié de pouvoir choisir aussi les fonctions accessibles depuis ce menu rapide, en y ajoutant le type d'obturation, par exemple.

70 mm • 100 ISO
• 1/100 s • f/2,8

L'écran orientable par une charnière centrale facilite les différents points de vue au ras du sol ou en forte plongée, à la verticale comme à l'horizontale.

Sans être exempt de défauts – l'absence de système de stabilisation de capteur ou l'autonomie limitée de sa batterie lui sont fortement dommageables –, l'EOS R8 possède nombre d'atouts. Grâce à son autofocus rapide, sensible et d'une grande précision qui permet la reconnaissance et le suivi de nombreux sujets, difficile de rater ses clichés! Il profite en outre d'une belle qualité d'image, d'un bruit modéré et d'une colorimétrie flatteuse et sans excès. Nous avons apprécié ses multiples fonctionnalités variées, sa rafale rapide et son mode rafale Raw avec prédéclenchement, sa fonction de focus stacking, son mode HDR au rendu naturel comme son ergonomie intuitive et son excellente prise en main, qui ne souffre ni de sa légèreté ni de sa compacité. Son plus gros défaut pourrait être son positionnement tarifaire un peu haut, sachant que pour profiter pleinement de ses capacités, il faudra lui adjoindre de bons objectifs. Pour 300 € de moins, le Nikon Z 5 possède un capteur 24×36 stabilisé, un meilleur viseur et un double lecteur de cartes...

POINTS FORTS

- ↑ Écran orientable
- ↑ Rafale rapide
- ↑ Autofocus performant
- ↑ Nombreuses fonctionnalités
- ↑ Vidéo 4K 60 p et Full HD 180 p
- ↑ Connectique complète

POINTS FAIBLES

- ↓ Pas de stabilisation de capteur
- ↓ Unique lecteur de cartes
- ↓ Faible autonomie de la batterie
- ↓ Viseur un peu petit
- ↓ Pas de volet de protection du capteur

LES NOTES

Prise en main

Sa préhension est excellente et son ergonomie intuitive, mais il ne possède pas de joystick.

8/10

Fabrication

Son châssis bien construit dispose d'une structure résistante aux intempéries.

9/10

Visée

L'écran orientable est un atout qui compense la définition moyenne et le faible grossissement du viseur.

8/10

Fonctionnalités

L'absence de stabilisation de capteur le pénalise alors qu'il possède de nombreuses fonctions utiles.

7/10

Réactivité

L'autofocus est sensible, précis et très perfectionné.

9/10

Qualité d'image

L'appareil supporte bien les montées en hautes sensibilités ainsi que les écarts d'exposition.

28/30

Gamme optique

Les possesseurs de reflex pourront utiliser leurs objectifs EF avec la bague, et les autres ont du choix en monture RF.

9/10

Rapport qualité-prix

Il est un peu cher en regard de ce que propose la concurrence.

7/10

Total

85/100

Nikkor Z 85 mm f/1,2 S

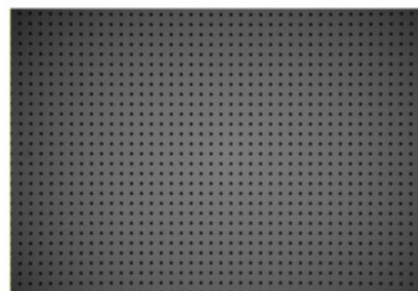
Piqué élevé et bokeh intense



Son ouverture immense, son excellent piqué et son bokeh intense confirment bien le qualificatif que lui confère Nikon de *“maître du portrait”*. Ajoutez à cela un autofocus rapide, doux et silencieux, mais aussi un tarif très élevé qui en fait un objet d’exception que peu de photographes s’offriront. **Pascale Brites**

Il n’y a rien de très étonnant à voir Nikon sortir un 85 mm f/1,2 en monture Z. Depuis son inauguration en 2018, la marque vante les atouts de sa grande monture hybride dans le développement d’objectifs très lumineux, et cela fait plus de trois ans que Canon possède un modèle équivalent pour sa monture RF. Comme ce dernier, le Nikkor Z 85 mm f/1,2 S présente des mensurations impressionnantes : plus de 10 cm de diamètre et 14 cm de long pour un poids de 1,16 kg. Des valeurs comparables à celles du Canon, légèrement moins long mais un peu plus lourd, qui se montrent évidemment limitantes à l’usage : on ne chargera pas l’objectif dans sa sacoche “au cas où”, et l’on hésitera à transporter d’autres objectifs en complément. Si la distance minimale de mise au point à 85 cm – un classique pour ce type de focale, sachant que le Z 85 mm f/1,8 S ne fait guère mieux avec 80 cm – est également une contrainte à nos yeux, on notera tout de même l’agréable prise en main permise par une bonne répartition des masses et la présence sur l’avant d’une surface antidérapante. L’objectif possède une large bague de mise au point manuelle à la friction très confortable et une fine bague paramétrable au niveau de la monture. Il présente, sur le côté gauche en position paysage, une unique touche L-Fn, elle aussi personnalisable, ainsi qu’un commutateur de mise au point, et il comporte de multiples joints d’étanchéité pour garantir une bonne protection contre les intempéries. Livré avec un pare-soleil circulaire adapté et une petite housse souple, l’objectif montre surtout un très haut niveau de conception. Il intègre 15 lentilles comprenant deux lentilles asphériques et une lentille en verre à faible dispersion ED et profite du traitement nanocristal présent

sur tous les objectifs de la gamme professionnelle S. Il en résulte d’excellentes performances optiques, avec des aberrations chromatiques quasi nulles – seulement 6 µm sur un tirage de 20 × 30 cm sans les corrections logicielles (5 µm avec) – et un haut niveau de piqué. Nos mesures réalisées sur un Z 7II, dont la résolution de capteur atteint 115 pl/mm, s’élèvent au centre à 80 pl/mm à f/1,2 et dépassent 100 pl/mm dès f/2,8 pour une FTM à 50 % correspondant aux faibles contrastes. Dans les mêmes conditions, les bords sont un peu moins piqués avec 60 pl/mm à f/1,2 mais plus de 80 pl/mm dès f/4. Les mesures pour une FTM à 10 % représentant les forts contrastes sont équivalentes à la résolution du capteur de l’appareil dès f/1,2 au centre et f/4 sur les bords. Le piqué est donc excellent ; il est à peine meilleur que celui obtenu chez Canon avec le RF 85 mm f/1,2L USM, mais surtout plus élevé que celui du Z 50 mm f/1,2 S, un brin moins bon et moins homogène à f/1,2 et f/1,4. L’application des corrections logicielles embarquées n’a pratiquement pas d’effet sur sa résolution. Elles agissent en revanche sur la faible distorsion en coussinet, qui passe de -0,37 à 0,02 %, et sur le vignetage, plus marqué. À pleine ouverture, celui-ci est de 1,3 IL



Sans correction logicielle, la qualité est déjà très bonne, avec une distorsion quasi nulle.

LES POINTS CLÉS

- AF linéaire multigrroupe
- Bague paramétrable
- Traitement nanocristal

Prix indicatif

3 350 €

FICHE TECHNIQUE

Construction	15 lentilles en 10 groupes (1 ED, 2 asph.)
Champ angulaire	28°30'
MAP mini	85 cm
Grandissement max.	0,11x
Stabilisation	non
Diaphragme	11 lamelles
Ø filtre	82 mm
Dim. (ø × l) / poids	103 × 142 mm / 1160 g
Accessoires	pare-soleil, étui
Monture	Nikon Z



Détail à 100 %



Nikon Z7 • f/1,2 • 1/6 400 s • 100 ISO

La très grande ouverture f/1,2 favorise les bokeh intenses et marqués, qui profitent d'une surface régulière des lentilles et d'un phénomène d'œil de chat peu prononcé sur les bords. Le piqué est élevé au centre dès la pleine ouverture.

sans correction et descend sous 0,5 IL avec. Le vignetage a une incidence sur le bokeh à pleine ouverture, lequel présente un léger effet œil de chat sur les bords qui ne devrait cependant pas gêner les utilisateurs tant il reste discret. La surface régulière des lentilles n'entraîne aucun effet indésirable comme les rondelles d'oignon, et le bokeh, très intense du fait de la grande ouverture, sert admirablement l'esthétique des portraits, le sujet se détachant fortement de l'arrière-plan. La différence avec l'ouverture f/1,8 de l'autre 85 mm disponible au catalogue de Nikon est flagrante.

Portraits et spectacles

La très faible profondeur de champ impose une mise au point précise que les automatismes comme la détection de l'œil facilitent heureusement. Le diaphragme, composé de 11 lamelles (9 sur le 85 mm f/1,2 de Canon), montre une forme parfaitement circulaire, tandis que le traitement de surface assure une excellente résistance au flare et aux images fantômes, soleil de face ou rasant. Si l'objectif semble évidemment destiné à la réalisation de portraits, nous avons également pu tirer parti de sa grande ouverture en photo de spectacle pour limiter la montée en sensibilité. Nous avons alors apprécié l'efficacité et surtout le silence de la motorisation autofocus, qui, grâce à ses deux groupes optiques pilotés par des moteurs linéaires, n'entraîne aucun déséquilibre de l'objectif ni secousse. En revanche,

contrairement aux informations communiquées par Nikon, le focus breathing n'a pas été complètement éradiqué, ce qui n'a aucune importance en photo mais pourrait gêner en vidéo. Ses principales limites résident dans son encombrement et son poids, qui provoquent une certaine fatigue lors de longues séances de prise de vue, et dans son prix. Après le Nikkor Z 58 mm f/0,95 S Noct (environ 9000 €) et

les focales supérieures à 400 mm, il est l'objectif en monture Z le plus cher du catalogue Nikon. Le Canon RF 85 mm f/1,2L USM affiche lui aussi un tarif élevé de près de 3200 €. Le Z 50 mm f/1,2 S et ses 2600 € semblerait presque bon marché! Le Z 85 mm f/1,8 S est vendu 950 €, et le Z MC 105 mm f/2,8 VR S, doté d'excellentes qualités optiques mais avec 2,5 IL de moins, est proposé à 1200 €.

VERDICT

Plutôt qu'un 85 mm f/1,4 comme celui disponible pour sa monture reflex F, Nikon a fait le choix de la prouesse technique et propose désormais en monture Z un objectif à portrait d'une très grande luminosité. Capable de produire d'intenses bokeh, harmonieux et doux, il délivre surtout une excellente qualité d'image, manifestée par un haut niveau de piqué au centre dès sa pleine ouverture et une très bonne homogénéité à partir de f/4. Si ce n'était pour corriger le vignetage un peu marqué, il n'aurait besoin d'aucune correction logicielle. La double motorisation AF assure quant à elle une mise au point rapide, fluide et silencieuse. Il n'a pour défauts qu'un encombrement important et un prix élevé.

POINTS FORTS

- ↑ Piqué élevé dès f/1,2
- ↑ Géométrie presque parfaite
- ↑ Bonne résistance au flare
- ↑ Motorisation rapide et silencieuse
- ↑ Bague paramétrable

POINTS FAIBLES

- ↓ Léger vignetage
- ↓ Poids et encombrement élevés

LES NOTES

Qualité optique	38/40
Construction	20/20
Confort d'utilisation	18/20
Rapport qualité-prix	18/20

Total **94/100**

M.Zuiko ED 90 mm f/3,5 Macro IS Pro

Vers l'infiniment petit



LES POINTS CLÉS

- Grandissement maximal 2×
- Certification IP53
- Double motorisation AF

Prix indicatif

1500 €

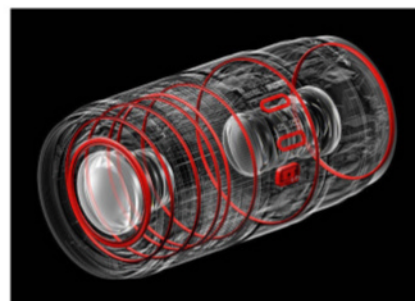
FICHE TECHNIQUE

Construction	18 éléments en 13 groupes (2 Super ED, 4 ED, 1 Super HR, 1 HR)
Champ angulaire	14°
MAP mini	22,4 cm
Grandissement max.	2×
Stabilisation	6 IL
Diaphragme	7 lamelles
Ø filtre	62 mm
Dim. (ø × l) / poids	70 × 136 mm / 453 g
Accessoires	pare-soleil, tissu de protection
Monture	micro 4/3

Couvrant un champ équivalent à celui d'un 180 mm en 24×36, ce téléobjectif macro en monture micro 4/3 permet d'atteindre un grandissement maximal de 2:1, le tout avec un autofocus parfaitement fonctionnel et un système de stabilisation intégré. De plus, il délivre une excellente qualité d'image! **Pascale Brites**

Rares sont les objectifs permettant de dépasser le rapport 1:1 en autofocus. Le Canon MP-E 65 mm f/2,8 1-5× Macro en monture EF, le Laowa 25 mm f/2,8 2,5-5× ainsi que la série des Ultra Macro 2× déclinés en différentes montures hybrides n'autorisent qu'une mise au point manuelle. Et si le Canon RF 100 mm f/2,8L Macro IS USM fait exception avec son grandissement maximal de 1,25×, tous les autres modèles du marché se limitent au rapport 1:1. Dans la vaste gamme d'objectifs micro 4/3, cet OM System détonne également par sa focale, la plus longue de tous les objectifs macro. Il rejoint en gamme les OM System 30 mm f/3,5 Macro et 60 mm f/2,8 Macro, dépourvus de stabilisation, ainsi que le Panasonic Lumix G Macro 30 mm f/2,8 Asph. Mega OIS. Ce 90 mm dispose aussi d'un bloc optique arrière suffisamment rentrant pour le rendre compatible avec un téléconvertisseur. Associé au MC-20, il se mue donc en 180 mm (éq. 360 mm en 24×36) au grandissement maximal de 4:1! Attention cependant à la perte de 2 IL engendrée par le téléconvertisseur et à la distance de travail, qui ferait presque entrer en contact avec le sujet. Ici, le rapport 2× est obtenu à 22,4 cm de distance de mise au point. Sachant que l'objectif mesure 13,6 cm de long et que le tirage du micro 4/3 est de 1,9 cm, nous avons même pu laisser le pare-soleil monté en permanence. La monture micro 4/3 joue aussi en sa faveur sur plusieurs critères. Tout d'abord, ses dimensions physiques : outre sa longueur, compensée par un système de mise au point interne qui évite la prise d'amplitude, il reste compact, léger et très agréable à utiliser.

Embrassant un même angle de champ pour un grandissement maximal de 1:1, le Canon EF 180 mm f/3,5L Macro USM fait 83 × 187 mm et pèse 1 090 g. Pour une focale équivalente (ou presque) mais une plus grande luminosité, le Sony FE 90 mm f/2,8 Macro G OSS mesure 79 × 131 mm pour 602 g, le Sigma 105 mm f/2,8 DG DN fait 74 × 134 mm pour 715 g, et le Nikon Z MC 105 mm f/2,8 VR S mesure, lui, 85 × 140 mm pour 630 g. L'autre avantage du micro 4/3 réside dans son facteur de recadrage. Considérons, pour le démontrer, un sujet de 8,65 mm. Grâce au rapport 2:1 de cet objectif, il va produire une image occupant toute la longueur du capteur 4/3, soit 17,3 mm, et faire 5 184 pixels avec notre OM-1 de 20 MP. Avec un objectif au rapport 1:1 en 24×36, l'image ne sera que de 8,65 mm et devrait, elle aussi, mesurer 5 184 pixels pour être exploitée dans un même format. Il faudrait donc un capteur 24×36 de 21 575 pixels de long, soit 310 MP! Avec un capteur 24×36 de 45 MP, il serait nécessaire d'utiliser un objectif dont le grandissement maximal est de 2,5× pour produire une image de même définition. Outre ces considérations



L'objectif est protégé par de multiples joints d'étanchéité et résiste au gel jusqu'à -10 °C.

théoriques, ce 90 mm macro possède l'avantage d'une excellente fabrication. OM System l'a muni de multiples joints d'étanchéité garantissant une protection IP53 contre les poussières et les ruissellements, d'un traitement au fluor évitant les marques sur la lentille frontale et du traitement antireflet ZERO (Zuiko Extra-Low Reflection Optical) pour limiter le flare et les reflets parasites, ce qui lui vaut d'intégrer la gamme Pro du fabricant. Sur son fût se trouvent plusieurs sélecteurs : un limiteur de mise au point à trois positions – seule celle nommée "S Macro" permet d'atteindre le plus fort grandissement en faisant perdre la mise au point à l'infini –, un commutateur de stabilisation et une touche paramétrable L-Fn. La bascule en mise au point manuelle s'effectue grâce à une bague "clutch", courante sur les précédents modèles Olympus. Elle permet d'agir avec précision en affichant en plus les rapports de grandissement correspondant aux différentes distances. Si la macro est un domaine dans lequel il est fréquent de faire usage de la mise au point manuelle, l'autofocus est ici tellement confortable, bien que légèrement audible, qu'il pourrait changer les habitudes.

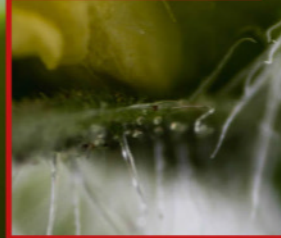
Constance et homogénéité

S'y ajoute un système de stabilisation très performant qui compense jusqu'à 6 IL, et même 7 IL lorsqu'il tire parti de la stabilisation de capteur des boîtiers. À condition que le sujet soit bien fixe, la fonction de focus stacking présente sur un grand nombre de boîtiers de la marque est ici particulièrement intéressante pour pallier la faible profondeur de champ en macro. À la plus faible distance de mise au point, l'ouverture maximale passe à f/5 mais est bien de f/3,5 au rapport 1:1 et pleinement utilisable tant l'objectif se montre constant et homogène en résolution à toutes les ouvertures. D'après nos mesures, elle atteint 100 pl/mm au centre dès la pleine ouverture et dépasse 85 pl/mm sur les bords. À partir de f/8, l'homogénéité dans le champ est parfaite. L'objectif délivre une qualité d'image telle que les corrections logicielles ne sont pratiquement pas utiles. La distorsion est quasi nulle avec seulement 0,09 %, et les multiples lentilles en verre à faible dispersion assurent une bonne maîtrise des aberrations chromatiques. Si elles ne sont pas totalement absentes, elles sont maintenues à des valeurs acceptables. Le vignettage reste lui aussi très discret : à peine 2/3 IL sans correction et 1/4 IL avec. Du haut niveau!



f/5, 1/100 s, 80 ISO

Détail d'un 30 × 40 cm



f/8, 1/160 s, 500 ISO

Détail d'un 30 × 40 cm



Le fort tirage optique réduit l'ouverture maximale à f/5 en super-macro. Mais la stabilisation intégrée, couplée à celle des boîtiers, permet de travailler confortablement sans qu'il faille augmenter démesurément la sensibilité.

VERDICT

Impressionnant par son fort grandissement maximal de 2:1, ce téléobjectif macro pour hybrides micro 4/3 brille par sa fabrication impeccable, son confort d'utilisation et ses qualités optiques. Il possède une double motorisation autofocus rapide et fonctionnelle à toutes les distances de mise au point qui ne souffre que d'un léger bruit en fonctionnement ainsi qu'un système de stabilisation très efficace. Les corrections logicielles ne sont pratiquement pas utiles tant les aberrations sont contenues. L'homogénéité dans le champ est excellente, la résolution élevée dès la pleine ouverture et la géométrie parfaite. C'est une réussite pour OM System, qui assure avec brio la relève d'Olympus.

POINTS FORTS

- ↑ Grandissement maximal de 2:1
- ↑ Autofocus silencieux et rapide
- ↑ Stabilisation efficace
- ↑ Haut niveau de piqué
- ↑ Poids contenu

POINTS FAIBLES

- ↓ Légères aberrations chromatiques
- ↓ AF pas totalement silencieux

LES NOTES

Qualité optique	38/40
Construction	20/20
Confort d'utilisation	18/20
Rapport qualité-prix	17/20

Total

93/100

Choisir un trépied de voyage

Poids léger et encombrement réduit

Embarquer son pied en voyage est avant tout une affaire de compromis où se conjuguent des éléments plutôt antagonistes. **Patrick Lévêque**

Le trépied photo est l'un des accessoires les plus importants de l'équipement du photographe avec le sac photo. Utile en photo de paysage ou encore en pose longue pour éviter les flous de bougé, le trépied est également un allié en macrophotographie ou lors de l'usage d'un téléobjectif. Mais le trépied est fréquemment un ami très encombrant. Et comme bien souvent, trouver la perle rare relève de la gageure, tant les éléments à prendre en compte peuvent se montrer contradictoires : le poids, les dimensions quand il est déplié ou replié, la capacité de charge, le type de rotule, le tarif... Il faudra aussi étudier la

hauteur maximale et minimale ainsi que le système de blocage (vissant ou à clapet). Bref, se frayer un chemin n'est pas chose aisée. Nous avons recherché pour vous ce qui pourrait être le meilleur des compagnons de voyage en choisissant dans les gammes de six fabricants parmi les plus connus. Nous avons également fixé quelques impératifs déterminants comme le poids (sous la barre des 2 kg), la compacité (la plus petite longueur une fois replié), la position macro la plus basse, la capacité de charge supportée la plus élevée possible, l'adoption d'une rotule ball (moins encombrante qu'une rotule 3D) et bien entendu le tarif le plus bas possible.

Les trépieds à base de carbone sont dans les faits les plus légers, mais l'emploi de ce matériau fait souvent passer le prix du trépied du simple au double ou au triple selon les marques face à son équivalent en aluminium. Nous avons toutefois déniché de bonnes surprises, comme le trépied de Sirui, avec un poids plume de 0,85 kg pour une charge jusqu'à 4 kg et un tarif très agressif. D'autres modèles "deux-en-un" se distinguent par la possibilité de démonter une des jambes pour disposer d'un monopode. Voici six trépieds choisis par la rédaction de *Réponses Photo*, séduisants par leur fiche technique et parfaitement adaptés au voyage.

3 Legged Thing Corey 2.0 + rotule Airhed Neo

Fabriqué en alliage de magnésium de qualité aéronautique, le Corey 2.0 est un poids léger très compact avec seulement 36 cm une fois replié et 1,78 kg sur la balance. Doté de trois jambes amovibles, c'est également un monopode d'excellente facture. Le trépied est capable de supporter une charge allant jusqu'à 14 kg et pourra se replier en position basse à 37 cm du sol. Sa colonne centrale est réversible et le plateau de la rotule compatible Arca-Swiss.



Prix indicatif
190 €

FICHE TECHNIQUE

Type de plateau	compatible Arca-Swiss
Sections de colonne/jambes	2/5
Type de blocage des sections	vissant
Hauteur maxi (avec rotule)	1,46 m
Hauteur mini (avec colonne et rotule)	37 cm
Hauteur monopode (avec rotule)	1,09 m
Longueur replié	36 cm
Poids (avec rotule)	1,78 kg
Poids supporté	14 kg

POINTS FORTS

- ↑ Très compact replié
- ↑ Colonne amovible et réversible

POINTS FAIBLES

- ↓ Monopode un peu court
- ↓ Pas de pointes en métal

Note **90/100**

Benro Tortoise 14C + rotule GX25

De conception classique, le trépied Tortoise de Benro est fabriqué en fibres de carbone. Compact, léger et très stable, il se distingue par l'absence de colonne centrale. Avec un diamètre de 8 cm une fois replié, il est facile à ranger le long d'un sac photo. Ses trois jambes sont dotées de verrous vissants et possèdent un ajustement des angles automatique ainsi qu'un jeu de pointes. La rotule est au standard Arca-Swiss avec une double platine panoramique.



Prix indicatif
330 €

FICHE TECHNIQUE

Type de plateau	compatible Arca-Swiss
Sections de colonne/jambes	-/4
Type de blocage des sections	vissant
Hauteur maxi (avec rotule)	1,30 m
Hauteur mini (avec colonne et rotule)	18,5 cm
Hauteur monopode (avec rotule)	-
Longueur replié	54 cm
Poids (avec rotule)	1,32 kg
Poids supporté	10 kg

POINTS FORTS

- ↑ Compact et léger
- ↑ Fabrication soignée

POINT FAIBLE

- ↓ Pas de monopode

Note **85/100**

Leofoto Urban LX-225CT + rotule XB-32Q

L'Urban LX-225CT est un trépied léger, compact et facile à transporter en toutes circonstances. Faisant 33 cm replié et un poids de 1,05 kg avec sa rotule, c'est un trépied parfait pour les baroudeurs en quête de légèreté. Fabriqué avec dix couches de carbone, il peut supporter une charge allant jusqu'à 6 kg avec une hauteur maxi de 1,37 m déplié et de seulement 18 cm dans sa position la plus basse. La rotule, compatible Arca-Swiss, possède un niveau à bulle.



Prix indicatif
319 €

FICHE TECHNIQUE

Type de plateau	compatible Arca-Swiss
Sections de colonne/jambes	1/3
Type de blocage des sections	vissant
Hauteur maxi (avec rotule)	1,37 m
Hauteur mini (avec colonne et rotule)	18 cm
Hauteur monopode (avec rotule)	-
Longueur replié	33 cm
Poids (avec rotule)	1,05 kg
Poids supporté	6 kg

POINTS FORTS

- ↑ Légèreté
- ↑ Colonne courte supplémentaire

POINT FAIBLE

- ↓ Pas de monopode

Note **85/100**

Peak Design Travel Carbon

Fruit de quatre années d'ingénierie, le trépied Travel de Peak Design a donné lieu à des déclinaisons en alu et en carbone, cette dernière faisant l'objet de notre test. Design soigné, poids léger avec 1,27 kg (1,56 pour la version alu) : le Travel Carbon est un bel objet, mais c'est également un trépied très fonctionnel et surtout très compact grâce à son design audacieux qui lui offre un diamètre de 7,9 cm, le rendant facile à glisser dans un sac photo.



Prix indicatif
800 €

FICHE TECHNIQUE

Type de plateau	Peak Design
Sections de colonne/jambes	1/5
Type de blocage des sections	loquets rapides (alu)
Hauteur maxi (avec rotule)	1,52 m
Hauteur mini (avec colonne et rotule)	14 cm
Hauteur monopode (avec rotule)	-
Longueur replié	39 cm
Poids (avec rotule)	1,27 kg
Poids supporté	9,1 kg

POINTS FORTS

- ↑ Design et compact
- ↑ Loquets rapides

POINTS FAIBLES

- ↓ Tarif élevé
- ↓ Pas de compatibilité Arca-Swiss

Note **85/100**

Sirui Traveler 5CX Carbone + rotule B-00K

Le Traveler 5CX de Sirui est le plus léger de nos trépieds avec seulement 0,85 kg pour une dimension replié de 33 cm. Autant dire que ce poids plume saura se faire oublier dans un sac photo. Malgré ce petit gabarit, le trépied fait preuve d'efficacité avec une charge maximale de 4 kg et une bonne stabilité, quel que soit le terrain. Le retrait de la colonne centrale offre une position basse de 16 cm. La rotule de type Arca-Swiss propose un plateau plus adapté aux mirrorless.



Prix indicatif
125 €

FICHE TECHNIQUE

Type de plateau	compatible Arca-Swiss
Sections de colonne/jambes	2/5
Type de blocage des sections	vissant
Hauteur maxi (avec rotule)	1,38 m
Hauteur mini (avec colonne et rotule)	16 cm
Hauteur monopode (avec rotule)	-
Longueur replié	33 cm
Poids (avec rotule)	0,85 kg
Poids supporté	4 kg

POINTS FORTS

- ↑ Fabrication soignée
- ↑ Tarif

POINTS FAIBLES

- ↓ Platine très petite
- ↓ Pas de monopode

Note **90/100**

Vanguard Alu Veo 3GO 235AB + rotule Veo T-50

Le carbone rime souvent avec poids léger, et pourtant le modèle Alu Veo 3GO 235AB de Vanguard fabriqué en aluminium pèse seulement 1,24 kg. Une belle performance, d'autant que le trépied fait preuve également d'une bonne compacité avec 33 cm replié. Une des jambes pourra être retirée et assemblée à la colonne centrale pour créer un monopode. Celui-ci pourra se transformer en perche à selfie grâce un support pour smartphone et une télécommande fournis faisant office de déclencheur.



Prix indicatif
160 €

FICHE TECHNIQUE

Type de plateau	compatible Arca-Swiss
Sections de colonne/jambes	2/5
Type de blocage des sections	vissant
Hauteur maxi (avec rotule)	1,36 m
Hauteur mini (avec colonne et rotule)	20 cm
Hauteur monopode (avec rotule)	1,38 m
Longueur replié	33 cm
Poids (avec rotule)	1,24 kg
Poids supporté	4 kg

POINTS FORTS

- ↑ Qualité de fabrication
- ↑ Tarif

POINT FAIBLE

- ↓ Déblocage d'angle un peu dur

Note **90/100**

Zhiyun Molus G60 et X100

Éclairage compact et puissant

Plus connue pour sa gamme de gimbals, Zhiyun fait une entrée fracassante sur le marché de l'éclairage avec deux petites torches LED puissantes au design audacieux, bien accessorisées et aussi à l'aise en photographie qu'en tournage vidéo. **Patrick Lévêque**

LES POINTS CLÉS

- Compacité
- Puissance
- Gamme d'accessoires

Prix indicatif à partir de

239 € et 289 €

FICHE TECHNIQUE

Puissance	60 W - 2376 lux sans réflecteur (G60) et 100 W - 3881 lux sans réflecteur (X100)
Graduation	de 0 à 100 %
CRI	≥ 96 (G60), ≥ 95 (X100)
Température de couleur	de 2700 à 6500 K
Écran de contrôle	LCD couleur
Monture	ZY compatible BOWENS
Contrôle sans fil	Bluetooth et application smartphone
Effet de lumière	intégré et pilotable par l'application (X100)
Accessoires	mini-réflecteur + dôme de diffusion, mini-trépied (G60), réflecteur (X100)
Application	Android et iOS
Connexion	USB-C (alimentation et mise à jour)
Sans fil	Bluetooth
Batterie	batterie poignée externe 2600 mAh (X100)
Autonomie	± 30 min pleine puissance (X100)
Dimensions	90,6 (L) × 67 (P) × 66,95 (H) mm (G60) et 144,5 (L) × 94 (P) × 36,1 (H) mm (X100)
Poids	300 g (G60) - 385 g (X100)

PRIX

G60 Standard	239 € (+ mini-réflecteur et mini-dôme)
G60 Combo	289 € (+ mini-réflecteur, mini-dôme, mini-softbox, mini-trépied, adaptateur BOWENS)
X100 Standard	289 € (+ mini-réflecteur)
X100 Combo	409 € (+ réflecteur, batterie, adaptateur BOWENS, sacoche)



G60



X100

A force de fabriquer du matériel sous cahier des charges pour de grands noms de la photo du monde occidental, la Chine a acquis un sacré savoir-faire et propose désormais des produits de qualité à des tarifs très compétitifs. C'est notamment le cas chez Zhiyun, grand spécialiste du gimbal, qui s'est taillé une solide réputation de sérieux chez les vidéastes et qui tente de se faire une place côté éclairage avec sa gamme de torches LED Molus, composée de deux modèles de 60 et 100 W.

La torche Molus G60 est un modèle ultra-compact à peine plus gros qu'un Rubik's Cube ne pesant que 300 g. Un petit support mobile permet de la placer sur un pied et de l'orienter du haut vers le bas. Comme son nom l'indique, la Molus G60 offre une puissance de 60 W. La fiche technique fait état de 2376 lux sans réflecteur, 11 194 avec le mini-réflecteur, ainsi qu'un CRI de 96. La torche se paramètre en continu de 0 à 100 % et la TC de 2700 K à 6500 K via deux boutons et un afficheur LED. Des chiffres quelque peu ambitieux puisque pour 6500 K à 100 %, nos mesures font état de 5670 K, 9070 lx à 1 m et un CRI de 95,8, ce qui demeure néanmoins excellent. Nous reprocherons juste à la Molus G60 l'absence de batterie intégrée, ce qui impose d'utiliser une ou plusieurs power-banks pour un usage en extérieur.

La torche Molus X100 est un peu plus différente côté look, mais toujours compacte et légère avec seulement 385 g. Elle se contrôle également en continu à l'aide de deux boutons et d'un afficheur LED, de 0 à 100 % et de 2700 à 6500 K. La fiche technique fait état de 3881 lux sans

réflecteur, 17 317 avec le mini-réflecteur et un CRI de 95. Des chiffres cette fois très corrects avec pour 6500 K des mesures de 5785 K, 17800 lx à 1 m et un CRI de 96,7. La batterie du kit Combo assure une charge d'environ trente minutes à pleine puissance avant de baisser les bras. C'est un peu léger en extérieur.

Les Molus G60 et X100 partagent un système de refroidissement actif très bien pensé. Appelé "DynaVort", il garantit un contrôle intelligent des émissions de flux d'air à l'aide de dissipateurs thermiques à modélisation gyroscopique et de ventilateurs, le tout servi par un algorithme de contrôle maison assurant une gestion fine et optimisée du refroidissement.

Les deux torches font l'objet d'une même gamme d'accessoires comprenant deux types de dômes de diffusion, une mini-softbox un adaptateur pour monture BOWENS ainsi qu'une boîte à lumière parabolique. Elles sont également proposées en kit avec les accessoires et livrées dans une élégante sacoche de transport. Ne manque qu'une batterie à la G60 et plus d'autonomie à la X100.

POINTS FORTS

- ↑ Design original
- ↑ Compacité
- ↑ Contrôlables par mobile
- ↑ CRI ≥ 96

POINT FAIBLE

- ↓ Pas d'accu intégré (Molus G60)

Note

85/100

Votre magazine en version numérique

Disponible
dès sa sortie



Confort
de lecture
optimal



Accessible
24h/24 et
7 jours/7



Plus rapide,
flashez-moi !



 **Kiosque
Mag**

Disponible sur
kiosquemag.com

www.kiosquemag.com

Prix TIPA 2023

Les meilleurs produits de l'année



Les journalistes de *Réponses Photo* ont débattu, comme chaque année, avec la trentaine d'autres magazines photo internationaux membres du TIPA (Technical Image Press Association) afin de décerner les prix des meilleurs produits de l'année. Voici les vainqueurs! Pour en savoir plus sur le TIPA et sur ces produits : tipa.com



Meilleur boîtier APS-C expert : Fujifilm X-T5



Meilleur boîtier 24x36 expert : Panasonic Lumix S5 II



Meilleur télézoom : Tamron 50-400 mm f/4,5-6,3 Di III VC VXD



Meilleur service photo : CEWE PHOTOBOOK 100% recycled digital printing paper

LISTE DES LAURÉATS



Meilleur boîtier APS-C d'entrée de gamme :
Canon EOS R50



Meilleure focale fixe standard :
Sony FE 50 mm f/1,4 GM



Meilleur flash professionnel portable : Elinchrom FIVE



Meilleur logiciel image professionnel :
DxO PhotoLab 6

MEILLEUR BOÎTIER APS-C D'ENTRÉE DE GAMME → CANON EOS R50

MEILLEUR BOÎTIER APS-C EXPERT → FUJIFILM X-T5

MEILLEUR BOÎTIER APS-C PROFESSIONNEL → FUJIFILM X-H2S

MEILLEUR BOÎTIER APS-C VLOGGER → NIKON Z 30

MEILLEUR BOÎTIER 24×36 AVANCÉ → CANON EOS R8

MEILLEUR BOÎTIER 24×36 EXPERT → PANASONIC LUMIX S5 II

MEILLEUR BOÎTIER 24×36 PROFESSIONNEL → SONY ALPHA 7R V

MEILLEUR BOÎTIER PROFESSIONNEL DE CRÉATION DE CONTENU → SONY ZV-E1

MEILLEUR BOÎTIER VIDÉO PROFESSIONNEL → CANON XA70/XA75

MEILLEURE FOCALE FIXE GRAND-ANGLE → SIGMA 24 MM F/1,4 DG DN | ART

MEILLEURE FOCALE FIXE STANDARD → SONY FE 50 MM F/1,4 GM

MEILLEURE FOCALE FIXE TÉLÉOBJECTIF → CANON RF 135 MM F/1,8 L IS USM

MEILLEURE FOCALE FIXE SUPER-TÉLÉOBJECTIF → NIKKOR Z 600 MM F/4 TC VR S

MEILLEUR OBJECTIF À PORTRAIT → NIKKOR Z 85 MM F/1,2 S

MEILLEUR OBJECTIF MACRO → ASTRHORI 28 MM F/13 2X MACRO PROBE

MEILLEUR ZOOM GRAND-ANGLE → SIGMA 16-28 MM F/2,8 DG DN | CONTEMPORARY

MEILLEUR ZOOM STANDARD → SONY FE 20-70 MM F/4 G

MEILLEUR TÉLÉZOOM → TAMRON 50-400 MM F/4,5-6,3 DI III VC VXD

MEILLEUR SUPER-ZOOM → SIGMA 60-600 MM F4,5-6,3 DG DN OS | SPORTS

MEILLEUR OBJECTIF DE CRÉATION DE CONTENU → TAMRON 20-40 MM F/2,8 DI III VXD

MEILLEUR DRONE → DJI MINI 3 PRO

MEILLEUR SUPPORT DE STOCKAGE → LEXAR PROFESSIONAL CFEXPRESS TYPE B DIAMOND SERIES

MEILLEUR LOGICIEL IMAGE AMATEUR → SKYLUM LUMINAR NEO

MEILLEUR LOGICIEL IMAGE PROFESSIONNEL → DXO PHOTOLAB 6

MEILLEUR ÉCRAN PHOTO PROFESSIONNEL → VIEWSONIC COLORPRO VP2786-4K

MEILLEUR ÉCRAN VIDÉO → DELL ULTRASHARP 34 CURVED

MEILLEUR ACCESSOIRE VIDÉO → ZHIYUN WEEBILL 3 GIMBAL

MEILLEUR FLASH PROFESSIONNEL PORTABLE → ELINCHROM FIVE

MEILLEUR ÉCLAIRAGE LED PROFESSIONNEL → GODOX KNOWLED BI-COLOR LED LIGHT MG1200BI

MEILLEUR SERVICE PHOTO → CEWE PHOTOBOOK 100% RECYCLED DIGITAL PRINTING PAPER

MEILLEUR PAPIER PHOTO → HAHNEMÜHLE PHOTO RAG® 188 LAYFLAT

MEILLEURES CARTES PHOTO → HAHNEMÜHLE FINEART PHOTO CARDS

MEILLEUR DESIGN DE CADRE PHOTO → WHITEWALL DESIGN EDITION BY STUDIO BESAU-MARGUERRE

MEILLEUR LABO PHOTO → WHITEWALL 3D WALL ART CONFIGURATOR

MEILLEURS TECHNOLOGIE ET DESIGN → FOTOBUCH.DE | COLORSCIENCE WORKFLOW | FOMANU AG

MEILLEURE APP IA GRAND PUBLIC → PICSART PHOTO EDITOR AI

MEILLEURE APP IA PROFESSIONNELLE → NEURAPIX

MEILLEUR SMARTPHONE PHOTO → HUAWEI P60 PRO

MEILLEUR CONCEPT DE TRAÇABILITÉ DE CONTENU → ADOBE CONTENT AUTHENTICITY INITIATIVE (CAI)

MEILLEUR ÉVÉNEMENT PHOTO → PHOTOPIA HAMBURG

Les 20 ans d'un festival écoresponsable

Festival Photo La Gacilly (56) - du 1^{er} juin au 1^{er} octobre 2023. festivalphoto-lagacilly.com



© PETER ALLAN

En 2004, le petit village du Morbihan inaugurait la première édition du Festival Photo La Gacilly. Au fil des ans, la manifestation est devenue un rendez-vous incontournable de la photographie environnementale et sociétale. Cette année, le festival célèbre ses 20 ans, et pour nous présenter cette édition anniversaire, **Stéphanie Retière-Secret**, directrice du Festival Photo La Gacilly, répond à nos questions.

Pouvez-vous expliquer pourquoi avoir choisi le titre "La Nature en héritage" pour cette 20^e édition ?

À l'occasion de cet anniversaire, il était important pour nous de rappeler les valeurs fondamentales qui animent le festival depuis ses débuts, en exposant des photographes avec un engagement sociétal et environnemental fort. Dans cette notion de nature, on ne dissocie bien évidemment pas l'humanité, car elle en fait partie intégrante. Toute cette richesse nous est confiée à un moment donné de notre vie et c'est ensuite notre rôle de la léguer au suivant. Cette étape est essentielle dans la mesure où l'on connaît aujourd'hui sa

fragilité et ses dangers, il est donc primordial d'en rappeler sa préciosité. C'est cette ambition que nous souhaitons donner à cette édition 2023 à travers les 20 expositions proposées par le commissaire des expositions, Cyril Drouhet.

En vingt ans, le festival a exposé plus de 300 photographes et a su réunir plus de 4 millions de visiteurs. Qu'est-ce qui fait du Festival Photo La Gacilly un événement si singulier ?

La force du festival a été d'être là où personne n'était, le fait de proposer des expositions en extérieur et en libre accès. En 2004, ce modèle avec une accessibilité totale et cette



© YASUYOSHI CHIBA / AFP

Des habitants prennent un bain en plein air au milieu des dégâts causés par le tsunami dans la ville de Minamisanriku, préfecture de Miyagi, le 14 avril 2011.

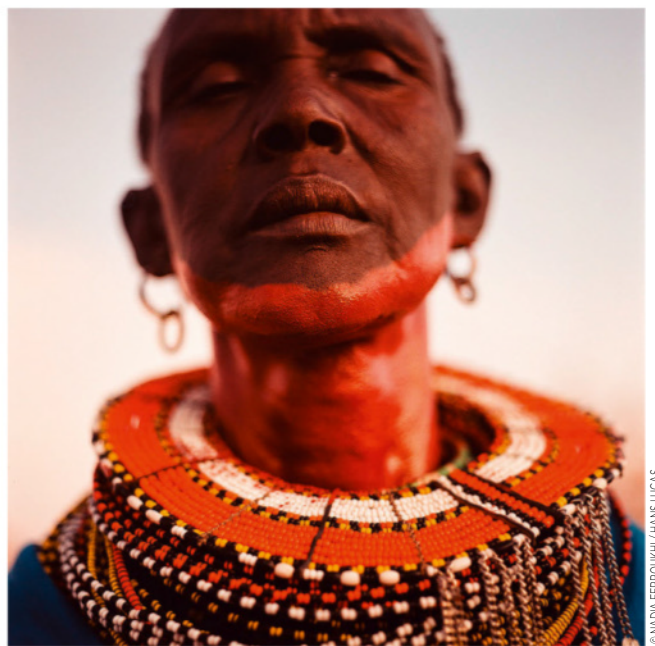
connexion directe à l'environnement extérieur étaient très peu développées. C'est une expérience de visite tout à fait singulière! Très vite, ces espaces en extérieur nous ont permis de scénographier différemment la photographie et d'envisager de très grands formats. L'autre originalité du festival est sa localisation. La Gacilly est un petit village de 4000 habitants en milieu rural, ce qui impose aux visiteurs de venir jusqu'à nous. Je crois que c'était vraiment un pari assez fou à l'époque, mais notre identité basée sur une programmation constante autour de la photographie environnementale et sociétale a suscité un attachement et entraîné une fidélisation des visiteurs. Il y a un réel intérêt et un vrai engagement de la part du public concernant les sujets exposés. Lorsque j'ai rejoint l'aventure fin 2018, ça a été une véritable découverte de voir à quel point les expositions pouvaient susciter le débat et la discussion devant les images. La présentation en extérieur facilite beaucoup l'échange, en comparaison avec les expositions en intérieur. Et ce débat d'idées, c'est aussi ce qui fait le succès de la manifestation depuis vingt ans.

Une des principales missions du festival est d'œuvrer pour un monde plus responsable, comment sa vision et ses actions ont-elles évolué ces vingt dernières années?

Tout au début, cette idée était essentiellement présente dans notre programmation et notre ligne éditoriale, c'est-à-dire qu'au travers des expositions, nous souhaitons sensibiliser les publics et leur donner envie d'agir. Très vite, ces questions d'écoresponsabilité se sont posées sur notre propre organisation pour réduire notre impact environnemental, sociétal et améliorer nos pratiques. Les 10 ans du festival ont été une étape importante dans la structuration même de l'association, y compris dans ses effectifs salariés. En 2011, le festival a rejoint le Collectif des festivals, qui est une structure de collaboration des acteurs en Bretagne. Cela nous a permis de remettre en question notre activité et d'apporter des solutions pour réduire notre impact. Quand on commence à plonger dans ces réflexions, c'est un abysse de questionnements et de développements à mettre en place. Au quotidien, ce sont 90 bénévoles qui s'impliquent pour faire fonctionner le festival. La crise sanitaire a marqué un tournant, et sans le soutien des bénévoles, les éditions de 2020 et 2021 n'auraient jamais vu le jour. Lorsqu'on a une telle mobilisation de bénévoles, il est important de donner en retour en les intégrant pleinement dans le projet. C'est vraiment la question d'un monde plus responsable.

Les gens sont-ils de plus en plus nombreux à s'investir dans ces combats écoresponsables?

Aujourd'hui, on ne peut plus faire n'importe quoi. Encore plus lorsque c'est le sujet qui est au cœur de notre programmation. Ce ne serait pas cohérent pour le public, mais aussi pour les photographes que nous exposons, de ne pas prendre en compte notre impact environnemental. Donc selon moi, c'est une obligation et une exigence que l'on doit avoir avec nous-mêmes. Sur certains points, ce n'est pas évident, c'est le cas pour nos supports d'impression, par exemple. Ils doivent être de qualité tout en étant vertueux. Aujourd'hui, pour nos expositions en extérieur, on utilise de la toile ou des supports rigides. Depuis des années, les tirages sont réalisés sur Dibond, mais on le sait, ce n'est pas forcément ce qu'il y a de mieux d'un point de vue écologique. Nous avons expérimenté et testé le PVC recyclé, mais c'est plus onéreux. Donc quand on produit des tirages avec du PVC recyclé, c'est parce qu'on y croit et qu'on défend



Kenya Mount Kenya. Photo tirée de la série *Les Matriarches*.

le sujet. Pour les supports, il ne s'agit pas seulement de les rendre plus vertueux, il est également question de l'itinérance de nos productions. Si l'on produit pour nous, est-ce que l'on ne peut pas œuvrer en bonne intelligence pour faire tourner les expositions? Depuis 2017, l'ensemble de notre programmation circule à Baden, en Autriche, ce qui signifie que toutes nos productions sont utilisées une deuxième fois pour une meilleure durabilité dans le temps. Nous travaillons au développement de l'itinérance pour réduire l'impact environnemental de nos productions.

Comment voyez-vous le festival dans vingt ans?

Ce qui est sûr, c'est que je ne le vois pas plus grand. Cette année, nous avons 20 expositions qui se déploient dans les jardins et les ruelles de La Gacilly. On pourrait se développer aux alentours, mais nous n'avons pas vocation à accueillir 500 000 personnes. On le constate d'ores et déjà avec les 300 000 festivaliers qui nous rejoignent chaque année, certains week-ends, les espaces sont pleins. Avec plus de public, dans un espace plus grand, l'expérience de visite serait altérée.

En revanche, il y a beaucoup d'autres choses à inventer. Et notamment sur le développement d'actions tout au long de l'année. Le festival dure quatre mois, mais on peut imaginer développer davantage de résidences de création, travailler sur des programmes d'éducation artistique et culturelle...

Et nous devons également renforcer l'inscription du projet dans le territoire. Il y a d'autres leviers de développement : j'ai cité Baden, mais pourquoi ne pas développer d'autres formes d'itinérance? C'est aussi pour nous une forme de compagnonnage avec les artistes que l'on expose de proposer une aide à la diffusion de leur travail. Sans se substituer aux agences, un festival doit assurer son rôle de tremplin et d'accompagnement professionnel pour les artistes. Et je pense que dans ce domaine, il y a encore beaucoup de possibilités.



Esprit d'une nation

"Les Italiens", Pavillon comtesse de Caen - Académie des beaux-arts (Paris 6^e), jusqu'au 2 juillet 2023.

Avec cette exposition, l'Académie des beaux-arts rend hommage à l'un de ses académiciens plus de deux ans après sa disparition. Bruno Barbey, photoreporter, membre de l'agence Magnum, avait été élu en 2016 et occupait à l'époque l'un des trois sièges consacrés à la photographie.



© BRUNO BARBEY/MAGNUM PHOTOS

L'Académie des beaux-arts accueillait en 2016 un nouvel académicien dans la section photographie, le photoreporter franco-suisse, membre de la prestigieuse agence Magnum, Bruno Barbey. Il rejoignait ainsi Yann Arthus-Bertrand et Sebastião Salgado. Il siégea quatre ans à l'Institut de France, avant de disparaître en 2020 à l'âge de 79 ans. C'est aujourd'hui la photographe Dominique Issermann qui fut élue pour occuper le fauteuil vacant, devenant dès lors la première femme photographe à siéger à l'Académie des beaux-arts. Jusqu'au 2 juillet, le Pavillon comtesse de Caen réunit une soixantaine de tirages d'un de ses premiers reportages réalisé en Italie en 1962; les images ont été choisies par ses soins peu avant sa mort. Il y a plus de soixante ans, Bruno Barbey, alors âgé de 21 ans, entame un voyage en Italie pour dresser le portrait d'un pays en pleine renaissance. Il est à l'époque l'un des premiers photographes à immortaliser la mutation historique d'une Italie nouvelle. Il parcourt le territoire du nord au sud, d'est en ouest, et part à la rencontre

de ses habitants, toutes classes sociales confondues, des aristocrates jusqu'aux mendiants. Le début des années 1960 marque un véritable tournant pour l'Italie, les traumatismes de la guerre et le fascisme s'éloignent pour laisser place à l'espoir d'un avenir meilleur. Ce travail est rapidement remarqué par Robert Delpire qui souhaite l'édition, dans la lignée des Américains de Robert Frank et des Allemands de René Burri pour compléter la collection "Encyclopédie essentielle". Le projet est avorté, il faudra attendre quarante ans avant de voir cette série publiée aux éditions de La Martinière, et encore vingt ans avant que les éditions Delpire & co publient sa réédition. Aujourd'hui, l'Académie des beaux-arts désire rendre un hommage particulier à Bruno Barbey en proposant l'un de ses tout premiers essais photographiques. Le commissariat de cette exposition a été confié à Caroline Thiénot-Barbey, documentariste et épouse du photographe, et à Jean-Luc Monterosso, correspondant de l'Académie des beaux-arts et ancien directeur de la Maison européenne de la photographie.



© BRUNO BARBEY/MAGNUM PHOTOS

À gauche : Rome, 1964.
En haut : Sicile, 1966.
À droite : Naples, 1966.

*“Dresser par l’image,
le portrait des Italiens
était donc l’ambition
de ce projet...
J’ai pour cela sillonné
l’Italie du nord au sud...
Rien d’encyclopédique
dans ces voyages
successifs mais un
périple affectif, à
l’image d’un pays dont
la fantaisie défie
toute méthodologie.”
Bruno Barbey*



© BRUNO BARBEY/MAGNUM PHOTOS



YELLOW LEAVES, WANING MOON (2023) © LAURA STEVENS/COURTESY GALERIE MIRANDA

Huis clos

"Tu oublieras aussi", Galerie Miranda (Paris 10^e), jusqu'au 30 juin 2023.

À l'occasion de sa deuxième exposition à la Galerie Miranda, Laura Stevens nous plonge dans un huis clos intime pour s'interroger sur la représentation du désir. La photographe a choisi d'explorer l'intimité dans des mises en scène feutrées à l'univers cinématographique. L'exposition "Tu oublieras aussi" entremêle des instants suspendus à travers un lieu, un geste, une lumière ou un mouvement. La nature est également présente pour rappeler notre fragilité. Laure Stevens nous livre ici sa vision de l'intime, féminine, libre et égalitaire, éloignée des écritures dominantes.

En héritage

"Entre deux eaux", Zone I (Thoré-la-Rochette, 41), jusqu'au 5 novembre 2023.

Zone I célèbre cette année ses 5 ans. Si ce n'est pas encore l'âge de raison, cette cinquième édition appuie son ambition par son incroyable énergie de partage et de création. Pour la troisième année consécutive, Zone I invite un photographe à participer au programme de résidence Terre & Territoires. Jusqu'au 5 novembre, venez découvrir le travail mené l'automne dernier par la jeune photographe Morgane Delfosse. Cette résidence de création convie un artiste à porter son regard sur tout un territoire. Morgane a choisi d'explorer le paysage entre Tavers et Thoré-la-Rochette à travers l'errance de ses adolescents. La jeune photographe française succède donc à Arno Brignon et à Julie Hascoët, et nous raconte dans sa série "Entre deux eaux" mêlant images documentaires et picturales les divagations de la jeunesse de ce territoire.



© MORGANE DELFOSE



"FORTS" DES HALLES AU BISTROT, PARIS, 1951 © FRANK HORVAT

Ville Lumière

"Paris", Centre photographique Rouen Normandie (76), jusqu'au 2 septembre 2023.

En résonance avec la monographie de Frank Horvat présentée cet été au Jeu de paume, le Centre photographique Rouen Normandie consacre sa nouvelle exposition à ses images réalisées à Paris dans les années 1950. Né en Italie en 1928, Frank Horvat fuit son pays et le régime fasciste pour se réfugier en Suisse. Paris fut l'une des premières escales de ses voyages à travers le monde, il s'y établira en 1955, à l'âge de 27 ans. Mêlant reportage et photographie de mode, Frank Horvat s'imprègne de l'âme de la capitale pour développer son univers hors du commun.



Mémoire vivante

“Une mémoire photographique”, Mémorial du camp de Rivesaltes (Salses-le-Château, 66), jusqu’au 1^{er} octobre 2023.

Entre 1986 et 1999, l’un des maîtres du paysage en noir et blanc, le photographe britannique Michael Kenna, s’est rendu sur les lieux de déportation et du système concentrationnaire nazi pour photographier la mémoire de ces camps. Ce travail s’est étendu sur une douzaine d’années. Plus de vingt ans plus tard, cette série reprend vie à travers une double exposition au musée départemental de la Résistance et de la Déportation de la Haute-Garonne (jusqu’au 27 mai) et au Mémorial du camp de Rivesaltes. C’est l’occasion de redécouvrir 80 tirages originaux mêlant ses images passées à de nouvelles productions réalisées à l’occasion d’une résidence artistique menée l’an dernier sur le site de l’ancien camp de Rivesaltes. Selon Michael Kenna, photographe ces lieux participent à rendre la mémoire vivante et à conserver une trace de l’Histoire pour ne jamais l’oublier...

Engagée

“En mode”, Studio Harcourt (Paris 16^e), jusqu’au 28 juin 2023.

Françoise Huguier vient de faire son entrée à l’Académie des beaux-arts dans le secteur photographie. À cette occasion et pour rendre hommage à l’immense travail de cette artiste qui a soufflé ses 80 bougies l’an passé, le célèbre Studio Harcourt accueille dans sa galerie l’exposition “En mode”. Le parcours de Françoise Huguier est atypique : si elle se passionne au départ pour la photo d’architecture, rapidement, elle choisit de décloisonner les genres et les pratiques pour faire du reportage, du documentaire ou de la mode. Infatigable voyageuse, elle nous révèle toute la diversité du monde. De l’Afrique qu’elle découvre à la fin des années 1980 et qui deviendra son continent fétiche à l’Asie, l’Inde ou la Sibérie, cette exposition est une véritable invitation au voyage portée par une photographe engagée.



Végétales

“La vie des fleurs”, La Loge (Châtel-Censoir, 89), jusqu’au 18 juin 2023.

Après avoir été directrice artistique dans les agences de publicité, Joëlle Dollé a décidé de se consacrer pleinement à sa pratique photographique. Depuis presque trois décennies, elle porte son regard sur le monde et sur les êtres qui le composent... Elle expose cette nouvelle série sur les cimaises de la galerie icaunaise, La Loge, inaugurée l’été dernier à Châtel-Censoir. Inspirée par la peinture flamande du XVIII^e siècle, la photographe réalise de petits tableaux pour donner vie aux fleurs. Sur fond noir ou sur fond blanc et sans aucun décor, anémones, renoncules, tulipes, pavots ou encore dahlias prennent la pose en studio pour exprimer leur puissance, leur beauté et toute leur sensibilité à travers l’objectif de Joëlle Dollé.



Témoins précieux

ImageSingulières à Sète (34), du 18 mai au 11 juin. festival.imagesingulieres.com

Pour sa quinzième édition, le rendez-vous sétois nous a préparé une programmation alléchante autour de séries inédites de photographes renommés, d'une sélection de photographes émergents et d'hommages aux regrettés Michel Vanden Eeckhoudt et Ronan Guillou. À ne pas manquer!



© MICHEL VANDEN EECKHOUDT



© RONAN GUILLOU/VIU

On déambulera cette année encore avec curiosité dans les ruelles de la cité portuaire, au fil d'un parcours d'expositions gratuites disséminées dans ses plus beaux lieux. Le festival est consacré à la photographie documentaire au sens large et la programmation est l'occasion d'aller à la rencontre de réalités parfois méconnues. On retrouvera des travaux et des auteurs soutenus par ce magazine. Par exemple la série *Eustasy* du Brésilien Felipe Fittipaldi qui montre l'érosion due au changement climatique sur la côte du pays, ou *Roça* d'Éric Garault qui révèle, toujours au Brésil, la beauté mais aussi la fragilité de l'agriculture traditionnelle. Autre sujet sur une ruralité en voie de disparition, celui de Natela Grigalashvili, qui a photographié en argentine son village natal en Géorgie. De son côté, Rodrigo Gómez Rovira, Chilien exilé en France avec sa famille au moment de la dictature, évoque ce parcours tourmenté dans l'exposition "1973 Chile 2023". Chaque année, un photographe est invité à travailler en résidence à Sète pour une série donnant lieu à un livre et à

une exposition. Le grand photographe italien Lorenzo Castore a posé son regard sur la ville, entre passé et présent. La chapelle du Quartier Haut accueillera une rétrospective des images habitées de Michel Vanden Eeckhoudt, ce grand photographe belge disparu en 2015, au style immédiatement reconnaissable. Le cœur du festival sera installé dans l'espace animé tout au long de l'année par l'association CéTàVOIR, le Centre photographique documentaire, avec deux grandes expositions qui se tiendront jusqu'au 6 août. La première, intitulée "American Narratives", présentera le travail sur les États-Unis de Ronan Guillou, décédé fin 2022 à l'âge de 54 ans. La seconde, collective, sera une sélection de la grande commande sur la France de la BNF, avec des images de Valérie Couteron, Pierre Faure, Stéphanie Lacombe, Richard Pak, Kourtney Roy et Frédéric Stucin. Le week-end d'ouverture proposera aux festivaliers un Salon des éditeurs, des rencontres, des soirées de projections face à la mer au fort Saint-Pierre et une grande fête.

À gauche : Ile Maurice, 1991, Michel Vanden Eeckhoudt. Ci-dessus : extrait de la série *American Narratives*, Ronan Guillou.

Dix ans de présence(s)

Présence(s) photographie

à Montélimar (26), du 27 mai au 18 juin.
presencesphotographie.fr

Déjà dix ans que ce festival fait rayonner la photographie à Montélimar et dans ses environs. Pour cette édition anniversaire, deux grands noms seront présents : le Finlandais Pentti Sammallahti (voir notre portfolio page 54) et l'Allemand Hans Silvester (ci-contre). Parmi les talents émergents, nous pourrions voir les étonnantes photos de rue du Néerlandais Bas Losekoot, lui aussi déjà vu dans nos pages. Le week-end des 27 et 28 mai auront lieu des rencontres côté Drôme, avec notamment une table ronde à la Nouvelle Librairie Baume autour du thème "Magnum et la street photography". Le week-end des 3 et 4 juin mettra l'accent sur les expositions se tenant sur la rive ardéchoise du Rhône avec là aussi une série d'événements festifs.



Hans Silvester présentera en plein air ses fameuses images de la vallée de l'Omo en Éthiopie.

© HANSSILVESTER



Sasha Anisimova esquisse un peu de vie sur les ruines de Kharkiv.

© SASHAANISIMOVA

La ville, la vie

Urbi & Orbi à Sedan (08),

du 10 juin au 30 juillet. urbiorbi.photo

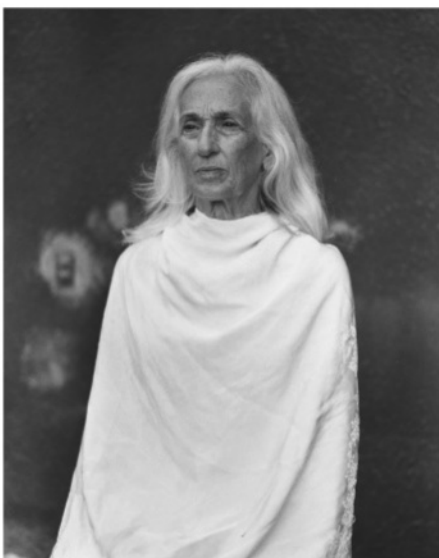
Tous les deux ans, le festival ardennais invite des artistes du monde entier à confronter leurs visions de la ville. Cette édition propose une exposition autour du thème "La ville habitée", que celle-ci soit dévastée par la guerre (l'Ukraine de Sasha Anisimova, la Libye de Bissane Al Charif et Mohamad Omran) ou qu'elle vive des transformations moins violentes mais toujours déterminantes, à travers les regards attentifs de photographes comme Mathieu Pernot, Vincent Gouriou, Smith, Benoît Pelletier ou Simon Boudvin.

La photo se met au vert

Mesnographies aux Mesnuls (78),

du 3 au 25 juin. mesnographies.com

Le parc des Mesnuls, dans les Yvelines, accueille pour la troisième année consécutive ce festival photographique fondé sur le principe d'ouverture aux différences et recevant des photographes du monde entier. La programmation se décline en plusieurs axes : une sélection sans thématique des directrices artistiques Claire Pathé et Consuelo Chozas, un focus sur le thème de la maternité, un appel à candidatures autour de la notion de genre, et enfin une série d'expositions hors les murs sur l'écologie dans le parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse. Au programme également, des visites, conférences, spectacles, pique-niques, ateliers pour enfants et studios photos, dont des sessions organisées chez lui par un voisin, un certain Yann Arthus-Bertrand.



Née en 1993, Erinn Springer photographie son Midwest natal.

© ERINN SPRINGER

MAI/JUIN

■ **03/Vichy** : 11^e Festival Portrait(s), du 23 juin au 1^{er} octobre. ville-vichy.fr/portraits

■ **12/Baraqueville** : 31^e festival Photos en mai, du 12 au 21 mai. soft2rootserguy.com

■ **34/Montpellier** : 23^e festival des Boutographies, du 6 au 28 mai. boutographies.com

■ **49/Loire-Autheion** : 2^e festival de la photographie sportive 1000^{ème} de secondes, du 17 juin au 17 septembre. 1000emedesecondes.com

■ **56/La Gacilly** : 20^e Festival photo La Gacilly, du 1^{er} juin au 1^{er} octobre. festivalphoto-lagacilly.com

■ **60/Creil** : biennale Usimages, du 15 avril au 11 juin. diaphane.org

■ **75/Paris** : 13^e festival Circulation(s), du 25 mars au 21 mai. festival-circulations.com

■ **84/Lourmarin** : 2^e festival Réflexivité(s), du 16 juin au 30 juillet. reflexivites.com

■ **91/Bievres** : 59^e Foire internationale de la photographie, les 3 et 4 juin. bievres.fr

■ **Luxembourg/Luxembourg-Ville** : 7^e Light Leaks Festival, du 18 au 21 mai. www.lightleaks.lu

■ **Suisse/Bienne** : Journées photographiques de Bienne, du 5 au 28 mai. bielerfototage.ch

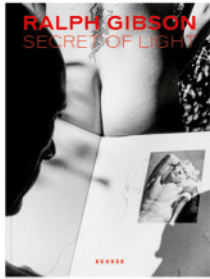
PLUS TARD

■ **13/Aries** : 54^{es} Rencontres d'Aries, du 3 juillet au 24 septembre. rencontres-aries.com

■ **66/Perpignan** : 35^e festival Visa pour l'image, du 2 au 17 septembre. visapourlimage.com

■ **16/Barro** : 22^e festival Barrobjectif, du 16 au 24 septembre. barrobjectif.com

Gibson le magicien



Secret of Light, photographies de Ralph Gibson, éditions Kehrer, 24 x 32 cm, 240 pages, 50 €

Publié à l'occasion d'une grande rétrospective qui se tient en ce moment à Hambourg, ce beau livre revient sur l'œuvre singulière du photographe américain, reprenant chronologiquement son parcours. On y découvre de rares images de jeunesse et des clichés récents en couleurs, en passant par ses séries iconiques des années 1970. ♥♥♥♥♥



EXTRAIT DE LA SÉRIE 'THE SOMNAMBULIST', 1970 © RALPH GIBSON

Né en 1939, Ralph Gibson est un photographe à la fois central et insaisissable de l'histoire de la photographie. Cet ouvrage opulent vient le rappeler. Réalisé par l'artiste lui-même en collaboration avec la commissaire d'exposition Sabine Schnakenberg, il présente l'évolution de son œuvre des années 1960 à aujourd'hui, les images les plus récentes datant de 2021. Même si les sujets varient selon les séries (paysages, intérieurs, objets, portraits, scènes de rue, nus...) et que le noir et blanc laisse peu à peu place à la couleur, la constance du style Gibson est ce qui saute aux yeux ici. Au-delà de sa nette préférence pour les cadrages verticaux, véritable marque de fabrique à quelques exceptions près comme l'image ci-dessus, c'est le caractère à la fois hyperréaliste et irréel des images de Gibson qui fait toute leur force. Même cinquante ans plus tard, sa célèbre "Black Trilogy" comprenant les séries

The Somnambulist (1970), *Deja-Vu* (1972) et *Days at Sea* (1974) conserve le même impact et un mystère intact. Ces images au noir et blanc contrasté ont beau montrer des choses du quotidien, elles percent au-delà de la réalité et semblent venir d'un autre monde, celui des pensées. Gibson ne cherche pas à documenter quoi que ce soit. Il voit la photographie comme une entreprise esthétique, presque médiumnique. Même s'il n'est jamais complètement abstrait, son travail revient au sens originel du mot "photographie" : écrire avec la lumière. "Je n'ai jamais eu d'histoire à raconter, dit-il. Ma langue n'est pas la langue de mots. Il n'y a pas d'allégorie dans mon travail. Je n'invente rien. Ce qui m'intéresse, c'est d'exprimer une idée à travers la photographie. Il n'y a pas d'autre raison à mon travail. Et à cet égard, je suis un formaliste absolu. Je suis amoureux du médium photographique lui-même." JB



Walk on the East Side

Loisaida, photos de Tria Giovan, éd. Damiani, 21 x 29 cm, 96 pages, 50 €



Pendant le confinement, la New-Yorkaise Tria Giovan a dû interrompre son activité commerciale de photographe de voyage et d'intérieurs. Elle retrouve alors une boîte de négatifs jamais triés ni tirés, qu'elle avait pris entre 1984 et 1990 quand elle habitait un petit appartement sur Clinton Street dans le Lower East Side. Aujourd'hui gentrifié, ce quartier de New York aussi appelé "Loisaida" était alors modeste et pas toujours bien peigné, mais vibrant et coloré, authentique et exotique. Tout juste arrivée à New York, la jeune photographe capture les scènes de rue comme si elle explorait un pays étranger, dans des images pleines de vie qui rappellent les fameuses photos couleur prises quelques décennies plus tôt par Helen Levitt, parfois aussi des scènes du film *West Side Story*. Ayant connu plusieurs vagues d'immigration, le quartier est alors un melting-pot culturel débordant d'humanité et la rue l'épicentre des interactions sociales. Ce livre est une capsule temporelle, un témoignage historique de l'époque révolue du Lower East Side des années 1980. Comme le pointe la photographe dans sa préface, ce travail possède aussi une dimension universelle : "Les images parlent de la condition humaine. Elles reflètent ce qui est éternel, et ce qui est intrinsèquement New York City - dynamisme, diversité, coexistence et excentricité." **JB**



© TRIA GIOVAN



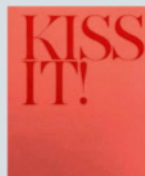
© MARIE MONS

Enracinée

Un sourire de Case-Pilote, Marie Mons, Les Éditions de Juillet, 18 x 24 cm, 108 p., 39 €



C'est l'expérience de la maternité qui a poussé Marie Mons à entamer cette série sur ses origines. Elle s'est rendue en Martinique pour fouler la terre natale de son défunt grand-père, Paul. Marie est ainsi partie sur les traces de cet homme mystérieux, né en 1926 dans le village de pêcheurs de Case-Pilote, qu'elle n'a que très peu vu. Seuls quelques rares clichés familiaux viennent incarner le personnage. C'est en allant découvrir ses propres racines, à la recherche de son identité, que Marie Mons a découvert la culture créole marquée par l'histoire coloniale, mais aussi réunie par le métissage, revendiqué comme réelle identité culturelle. **EW**



En miroir

Kiss it!, photos d'Abbie Traylor-Smith, éditions Gost, 20 x 25 cm, 112 p., 50 €



Cet ouvrage réunit le travail au long cours mené par la photographe britannique Abbie Traylor-Smith avec Shannon, une jeune fille souffrant d'obésité. Durant douze ans, Abbie a suivi le parcours de cette jeune adolescente jusqu'à l'âge adulte se confrontant aux jugements de la société. Au Royaume-Uni, une personne sur quatre est touchée par l'obésité, l'histoire de Shannon est donc celle de dizaines de millions de Britanniques, mais cette histoire est aussi un peu celle d'Abbie, en surpoids dès sa plus jeune enfance. Dans ce livre, elle nous révèle des documents intimes sur son mal-être qui entrent en résonance avec les portraits de Shannon. Cette première monographie dresse avec bienveillance le portrait sincère de cette jeune femme. **EW**



© ABBIE TRAYLER-SMITH

Instantanés

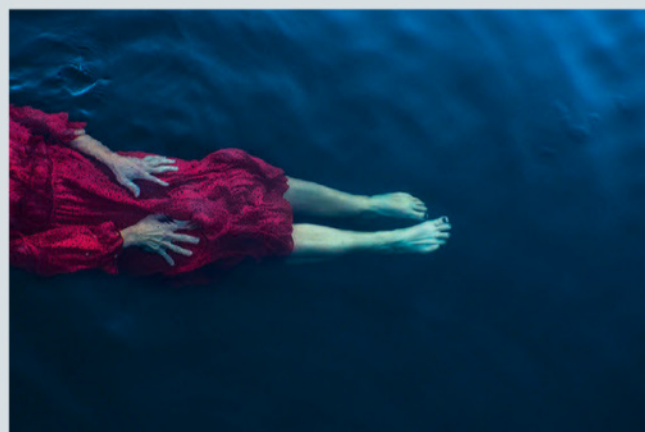
Polas Bénin, photos de Mathieu Do Duc, éditions Images plurielles, 17 x 24 cm, 96 pages, 25 €



Le livre de Mathieu Do Duc *Polas Bénin* fait partie des cinq derniers volumes publiés dans le cadre de la nouvelle collection "Librement". Cette collection en petit format et à petit prix est éditée par la maison d'édition marseillaise Images plurielles. Mathieu Do Duc est un photographe né au Vietnam, sa pratique est influencée par toute une génération de photographes américains adeptes de la "street photography" et des plus grands humanistes français. En 2014 et 2015, il entreprend deux séjours au Bénin, il laisse le hasard le guider pour immortaliser celles et ceux qu'il croise. Mathieu Do Duc est averti que ce pays d'Afrique de l'Ouest est le berceau du vaudou et qu'il doit user de prudence quant à l'utilisation de la photographie. Il décide alors de se munir d'un appareil Polaroid, qui lui permet d'offrir ses originaux à celles et ceux qu'il photographie tout en gardant précautionneusement les négatifs, qu'il révèle par la magie de la chimie pour nous proposer un ouvrage coloré et rempli d'optimisme. **EW**



© MATHIEU DO DUC



© DEB ACHAK

Voix intérieure

All the Colors I Am Inside, Deb Achak, éd. Kehrer, 24 x 28 cm, 112 pages, 44 €



Cet ouvrage est le premier livre publié par la photographe Deb Achak, basée à Seattle. Ses images empreintes de mystère, montrant des fragments de paysages forestiers, des fruits, des fleurs, des cours d'eau, des visages d'enfants dans la végétation, ne sont pas sans rappeler l'univers de Sally Mann. Comme son aînée, elle semble évoquer un paradis perdu, celui de l'innocence. "Mes images font référence à l'étincelle d'énergie et à la profondeur d'émerveillement qui imprègnent nos vies intérieures, explique-t-elle dans le livre. *Une traînée de rouge dans la forêt où je promène mon chien, des pissenlits flottant dans le vent au-dessus d'un nid d'oiseau abandonné, des feux d'artifice qui explosent, un drap fleuri flou autour de ma nièce. Je voyais la beauté dans les paysages et les portraits, mais je cherchais ce qui se cache sous la surface.*" On la suit volontiers dans ce rêve éveillé. **JB**

Espace tangible



Et bientôt l'obscurité, photos de Guillaume Zuili, éditions Contrejour, 27 x 21 cm, 72 pages, 30 €



Territoire rêvé Bretagne est un programme de résidences qui invite six artistes – trois photographes et trois écrivains – à poser leur regard sur la région bretonne et à développer leur créativité. Après Saint-Malo et Chartres-de-Bretagne, c'est la ville de Rennes qui devient le terrain d'exploration du photographe franco-américain Guillaume Zuili. À partir de ses images singulières, réalisées en argentique avec le procédé de chimie lith qui lui permet d'obtenir des teintes et des nuances spécifiques, il est venu immortaliser la capitale bretonne. Véritablement hors du temps *Et bientôt l'obscurité* s'accompagne d'une nouvelle de Pascal Dessaint. **EW**



© GUILLAUME ZUILI

Les autres parutions sélectionnées par la rédaction



Nuées ardentes

Des oiseaux photos Kyunghee Lee, Atelier EXB, 21 x 26 cm, 96 pages, 39 €

L'artiste sud-coréenne Kyunghee Lee signe le dernier-né de la collection "Des oiseaux". Sont réunis ici les clichés capturés dans une forêt proche de Busan, lors de la migration hivernale. Dans un noir et blanc graphique et poétique se déploie toute la splendeur des corbeaux. **EW**

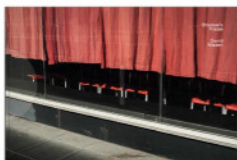


Photo et musique

Shadow's Praise David Nissen, likki Books, 20 x 30 cm, 120 pages, 55 €

Les éditions likki Books ont la particularité de faire se rencontrer un artiste visuel et un musicien. Le livre est pensé comme un vinyle, avec une face A et une face B. Dans ce nouvel ouvrage, *Shadow's Praise*, plongez dans l'univers sombre et mystérieux de David Nissen. Peu importe où la scène se passe, le photographe nous emporte dans un voyage atmosphérique. **EW**



Requiem

WC. World Citizen Gustav Willeit, éd. Damiani, 24 x 30 cm, 160 pages, 55 €

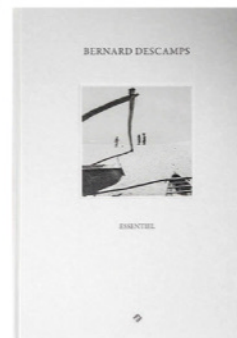
Ce paysagiste italien a parcouru son pays, ainsi que la Chine, le Japon, la Californie, l'Islande et l'Ouganda. Dans ce livre spectaculaire mais au lyrisme contenu, il montre la façon dont l'humanité modèle le paysage, en révélant dans un long crescendo l'emprise des infrastructures artificielles sur la nature, de l'épave jusqu'à saturation. Aussi beau qu'effrayant. **JB**



Amour fraternel

Lilou Lucie Hodiesne Darras, éd. Fisheye, 17 x 24 cm, 160 p., 35 €

La photographe Lucie Hodiesne Darras partage dans ce conte poétique le quotidien de son frère aîné surnommé "Lilou", atteint d'autisme. Un travail au long cours qui pose un regard optimiste et bienveillant sur un handicap très stigmatisé dans nos sociétés. **EW**



Fragments

Essentiel Bernard Descamps, Filigranes Éditions, 23 x 33 cm, 64 pages, 35 €

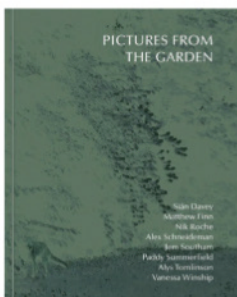
Les images de Bernard Descamps nous dévoilent le quotidien de minuscules fragments du temps. Cet ouvrage réunit un choix subjectif et assumé du galeriste Didier Brousse : les photographies essentielles parmi l'œuvre étendue du photographe. **EW**



Noires et blanches

Michel Portal au fur et à mesures Guy Le Querrec, Les Éditions de Juillet, 23 x 30 cm, 400 pages, 49 €

Ce livre célèbre les parcours croisés de deux géants : Michel Portal, multi-instrumentiste et compositeur ayant touché à tous les styles musicaux, et Guy Le Querrec, photographe de l'agence Magnum. Depuis leur rencontre en 1964, l'objectif du Breton a régulièrement conté l'épopée du Basque. **JB**



L'appel du jardin

Pictures From the Garden Collectif, éd. Dewi Lewis, 104 p., 23 x 28 cm, 40 €

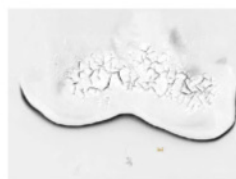
Mother and Father, livre photo publié en 2014 par Paddy Summerfield, est le point de départ de ce projet : 7 photographes britanniques renommés (Siân Davey, Matthew Finn, Nik Roche, Alex Schneideman, Vanessa Winship, Jem Southam et Alys Tomlinson) ont à leur tour posé leur regard sur le jardin des parents de Summerfield à Oxford, sujet du livre original. **JB**



Mots et images

L'Autre Fille Texte Annie Ernaux, photos Nadège Fagoo, éd. Light Motiv, 14 x 21 cm, 96 p., 23 €

Ce livre est le premier de la collection "Singulières" de Light Motiv, imaginant de nouveaux objets entre littérature et photographie. Les images de Nadège Fagoo répondent ici à une lettre écrite par Annie Ernaux, prix Nobel de littérature 2022, à une sœur qu'elle n'a jamais connue. **JB**



Grand Nord

Le Gel - L'île Flora Méryllon, éd. Loco, 21 x 16 cm, 124 p., 35 €

Cet ouvrage réunit deux voyages effectués en Gaspésie en hiver 2013 et sur l'île d'Anticosti à l'été 2016. Ces deux séjours ont permis à Flora Méryllon d'entamer une recherche photographique sur ce territoire canadien à travers une fiction, le documentaire laissant place à un travail introspectif. En Gaspésie, elle fait face à la rudesse de l'hiver où la nature reprend ses droits, tandis qu'elle découvre l'île sauvage d'Anticosti hantée par des histoires de naufragés. **EW**



Le don d'ubiquité

Superdoğan Nicolas Righetti, Les Éditions Noir sur Blanc, 112 p., 24 x 32 cm, 32 €

À la tête de la Turquie depuis près de vingt ans, Erdoğan s'est peu à peu affirmé comme un leader mégalomane, sultan d'un nouvel Empire ottoman. Le Suisse Nicolas Righetti documente depuis 2016 les omniprésentes images d'Erdoğan dans l'espace public. Ce constat tragicomique du culte de la personnalité fait sourire autant que frémir. **JB**

LUMIÈRE SUR...

PATRICIA MORVAN

Arrivée en 1992 à l'agence VU', Patricia Morvan codirige depuis 2017 la mythique agence de photographes, fondée dans les années 1980 par Christian Caujolle. Avec nous, elle revient sur son parcours, son rôle, son engagement au sein du Clap (Comité de liaison et d'action pour la photographie) et sur les grands enjeux de la photographie aujourd'hui. Rencontre avec une femme de l'ombre, qui aime les défis et sait garder le cap ! **Christine Bréchemier**



© MATHIAS NOUËL

Où avez-vous grandi ?

Je suis née et j'ai grandi à Quimperlé, en Bretagne.

Quel est votre parcours ?

J'étais danseuse de danse contemporaine. En 1988, après un problème au genou, j'ai repris mes études tout en travaillant en tant que prof de danse. Je suis entrée à l'Institut français de presse à Assas, et après une maîtrise de documentation suivie en cours du soir à Paris 8, j'ai effectué des stages et des remplacements à Libération et à l'agence VU'. J'ai travaillé chez Bayard Presse et en 1992, je suis entrée à l'agence VU' comme iconographe-archiviste. En 2008, j'ai commencé à m'occuper des expositions et des projets culturels, et depuis 2017, je codirige l'agence VU' (avec Patrick Codomier, NDLR).

Comment présenteriez-vous cette agence photo ?

C'est une petite pépite qui a été créée au sein du quotidien Libération et qui est arrivée dans un milieu où il y avait déjà de grandes agences de news. Elle s'est positionnée comme une agence proposant des regards d'auteurs d'une importante diversité. Les premiers photographes de l'agence travaillaient pour Libé, et l'idée était de les aider à développer des projets à plus long terme. Christian Caujolle avait déjà amorcé cela avec la Correspondance new-yorkaise de Raymond

Depardon. C'était l'idée qu'un photographe est un journaliste au même titre qu'un journaliste de presse écrite, et la possibilité donnée aux photographes d'approfondir des sujets à long terme en parallèle de leurs commandes.

Comment motivez-vous vos troupes ?

Par l'exemplarité et l'enthousiasme. C'est important de transmettre sa motivation, son énergie, de donner envie, de faire confiance aussi.

Votre réflexion "photographique" du moment ?

La constatation, aujourd'hui, de découvrir des travaux photo sur une volonté de s'exprimer, mais où il y a un gros manque de curiosité et de connaissance sur l'histoire de la photographie. Tout ne fait pas œuvre, et le regard photographique intime, seul, ne suffit pas.

Quel est le meilleur conseil qu'on vous ait donné dans votre carrière ?

De faire ce que l'on aime, de ne pas s'ennuyer dans son travail et de se construire par soi-même. Ça peut être un combat de se sentir à la hauteur ou légitime. Les encouragements sont importants, j'ai souvent été rassurée par les soutiens des autres.

La décision dont vous êtes la plus fière ?

D'avoir eu le courage de me proposer pour la direction de

l'agence. Et pour moi, c'était un sacré défi!

Qu'est-ce qui est le plus difficile dans votre métier ?

La perpétuelle recherche pour faire vivre une agence et faire en sorte que les photographes soient toujours heureux de notre collaboration.

Qu'est-ce qui vous apaise ?

Les bains de mer. Je me baigne toute l'année! Un verre de vin rouge et le yoga. (Rires.)

Selon vous, qu'est-ce qu'une bonne photo ?

Une photo qui allie une information intéressante et une qualité, une profondeur esthétique.

La dernière photo qui vous a émue ?

Une photographie de Nolwenn Brod. Une femme avec un fichu noué autour du visage.

Sur quoi travaillez-vous actuellement ?

Je travaille sur le nouveau workshop VU' et sur certaines expositions, dont celle de Michel Vanden Eeckhoudt au festival ImageSingulières à Sète. Je collabore aussi avec un nouveau festival très intéressant à Saint-Nazaire, qui s'appelle Cargo et qui va exposer Ismail Ferdous et Davide Monteleone. J'accompagne Guillaume Herbaut sur son travail en Ukraine, Magali Lambert pour la Villa Pérochon, Ferhat Bouda, et Vincent Catala sur son travail sur le Brésil.

Quels sont les grands enjeux de la photographie, aujourd'hui ?

La reconnaissance, à sa juste valeur, du métier de photographe. La lucidité sur les photographes et leurs travaux. Tout le monde est photographe aujourd'hui, il faut donc garder un peu de discernement. Cela passe par les historiens, les critiques, ceux qui pensent la photographie. Le positionnement par rapport à l'IA. C'est une grande inquiétude. On ne sait pas du tout comment cela va se développer et quelle part du marché cela va prendre. Et le nouveau conformisme en photographie! Les gens se mélangent de moins en moins, ça restreint l'ouverture d'esprit et une certaine part de liberté.

Une cause qui vous tient à cœur ?

La défense du droit d'auteur avec le Clap (elle est membre fondatrice, NDLR). On y mène des enquêtes et des actions pour que le métier ne se paupérise pas. On vient aussi de sortir une étude sur la représentation des photographes français dans les institutions.

Quels comptes Instagram suivez-vous ?

@vu_photo;
@jeudepaumeParis;
@fondation_giacometti
et @pouch.

Un ou une jeune photographe à suivre...

Marin Driguez.



mpb.com

Achète • Vends • Échange

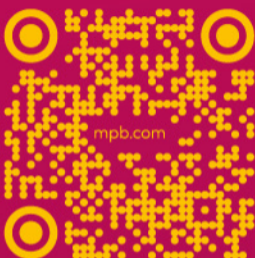
● Crée

À quel point es-tu matérialiste ?

Plusieurs études démontrent que la plupart des photographes ont chez eux un appareil ou un objectif inutilisé depuis deux ans.

C'est rapide et facile de gagner de l'argent avec ton appareil inutilisé. Vends à MPB. Nous collectons ton matériel à domicile gratuitement et nous effectuons le virement directement sur ton compte bancaire.

Scanne le QR code et fais estimer ton matériel en un rien de temps





© Jérémie Pennequin, photographie de Mickael Peralta



PRENDRE EN MAIN, CHOISIR LES YEUX FERMÉS.

Pour nous, spécialistes de l'image, le bon choix ne peut se faire que par une vraie prise en main. Chaque magasin dispose d'appareils de démonstration pour que vous puissiez les essayer avant votre achat.

Testez, manipulez, comparez... Et avec les conseils de nos experts toujours disponibles pour vous guider, soyez sûrs de mettre la main sur le bon appareil.

